

Le maître du vent.

Je m'appelle Ciel Noir.

Je ne suis qu'un homme.

Le sang qui coule dans mes veines n'est pas celui des dieux, ni celui des dragons, il me permet juste d'animer ce corps, de pousser cette charrue qui creuse son sillon pour m'offrir de quoi me faire vivre, de parler, et parfois, faire naître un sourire sur le visage de ma femme.

Ce village est petit, si petit qu'il ne porte pas de nom, à peine une centaine de paysans l'animent, survivant avec moi, leurs âmes revêtues des chairs marquées par les éléments et le temps, couverts de haillons de cuir et de tissus misérables. Un village perdu au milieu de cette terre que j'ai vue creusée par mon père avant moi et que mon fils creusera sous mes yeux et bien après. Cette terre, vaste, s'étendant à l'infini, presque aussi vide que la paume de ma main, sans presque aucun relief pour nous abriter du vent, craquelée de ces longues et profondes failles où sommeillent des choses inhumaines qui remontent à la surface les nuits de pleine lune et les jours de tempête.

D'autres choses moins étranges remontent aussi à la surface de la terre : arbres, pommes de terre, salades et légumes, elle nous offre ce qui nous appartient de droit et ce que nous nous devons de partager et de donner pour continuer à vivre.

Certains dans ce village ne cultivent pas ces terres, ils y élèvent celles des bêtes qui ne sont pas trop féroces. Ils en tirent le lait et la viande qui améliore notre quotidien.

Ce village n'est rien. Quelques maisons de bois tressé pour les plus pauvres, de vieilles pierres pour les plus anciens, les plus riches et les plus travailleurs, des barrières de bois pour empêcher nos bêtes de se perdre dans la steppe sans fin qui s'étend au-delà. Quelques talismans de fer froid pour les choses qui hantent les entrailles de la terre et les brumes à l'horizon, trop belles, trop féroces pour être humaines et trop puissantes pour simplement se contenter de notre sang, notre chair et notre vie.

J'ai une femme, un fils, une vieille lance, un bœuf, une maison et un champ. Dans ce monde, c'est peu mais ici c'est déjà beaucoup pour un mortel. Ma vie est plus à sa fin qu'à son début et parfois j'en suis heureux. C'est ainsi car nos pères ont appris longtemps avant nous qu'il vaut mieux finir vidé de son sang que de désobéir au Seigneur des Hauts Vents.

Je ne suis pas un homme sage, mais comme tous les hommes de mon âge je connais les histoires du monde ancien, l'ancien âge perdu des merveilles. Le temps d'avant la contagion, où chaque homme vivait tel un prince, où les dieux écoutaient encore les prières des hommes et où les morts reposaient en paix, où la beauté ne signifiait pas si souvent aussi la terreur.

Ces histoires, je les transmettrai le jour venu à mon fils, lorsqu'il apercevra dans le regard d'une femme le même feu que j'ai perçu dans celui de la mienne.

Ma femme, Aube Grise, est une petite créature au regard gris, dont la flamme est trop souvent éteinte par la fatigue, ses cheveux sombres grisonnent prématurément sous le poids de la fatigue et des ans. Des taches de rousseurs sur son visage, un sourire rare et précieux comme le diamant. Mon fils lui ressemble beaucoup, mais son regard est plus inquiet, plus nerveux.

Je l'ai nommé Brin d'Herbe : il en a toujours un dans la bouche, qu'il mâchonne nerveusement. Petit mais vif, il fait penser à un rongeur.

Tous trois, nous essayons de dégager la charrue de ce borbier que j'ose appeler mon champ. C'est un travail harassant. Je dérape et glisse tant que j'ai l'air d'un bloc de boue humaine. Aube Grise attire notre bœuf grâce à un vieux tour que sa mère lui a transmis, une chanson triste et sans fin chargée de pouvoir. Brin d'Herbe m'aide à pousser, mais c'est encore un gamin et il peine plus que moi encore.

C'est un travail d'autant plus éprouvant que cette année est mauvaise pour les récoltes : il y a eut trop de pluie, trop de semences noyées et trop de chaleur. Il y a trois semaines, La réserve commune du village a brûlé comme le soleil, et si nous n'étions pas fous au point de nous reposer sur elle, c'est quand même un coup dur. La plaine est brûlante, chaude et humide, comme frappée d'une fièvre malsaine. Ce printemps et cet été sont un prélude à un désastre comme nous en avons trop connu et nous le savons tous.

Je me redresse péniblement, recrache la boue qui s'est glissée entre mes dents.

- Peine perdue, P'pa !

La voix de Brin d'Herbe est épuisée.

La voix de ma femme interrompt sa douce mélodie, et le bœuf se plante là. Nous regardant d'un air triste.

- Le bœuf est aussi épuisé que toi, dit-elle.

Je me redresse, reprend mon souffle et regarde vers le ciel gris et laisse la fine pluie me rafraîchir. Quelque chose s'agite au fond de moi.

- Non. Continue d'appeler le bœuf.

Aube Grise me regarde, ouvre la bouche, puis la referme. Quand sa bouche s'ouvre, c'est pour reprendre la calme mélodie entêtante. Je saisis les poignées de la charrue et sent le bœuf tirer en vain. Mon cœur et celui du bœuf battent à l'unisson un instant. Je prends une inspiration et soudain Brin lâche un cri de surprise lorsque la charrue se soulève et sort du borbier. Mes épaules sont en feu, mes articulations sont sur le point de se disloquer. La douleur est un loup enragé qui hurle dans mon esprit. Malheureusement je suis trop borné et trop stupide pour comprendre ce qu'elle me dit.

Reposer la charrue doit être un peu comme revenir des enfers.

Brin hurle de joie malgré la fatigue, ma femme soupire.

Moi, je me laisse choir dans la boue, le bruit de ma respiration couvrant celle du bœuf. Je regarde la charrue au bord du champ. Mes doigts sont en feu, j'ai l'impression d'avoir été écartelé. Le monde vacille autour de moi comme un équilibriste et menace de tomber dans un grand puits sombre où il m'entraînera. Brin me sauve en détournant l'attention de mon évanouissement.

- P'pa ! Bœuf est là !

Je me retourne.

Bœuf Assoiffé est au bord du champ de boue, il a été nommé ainsi car il tétait au sein de sa mère jusqu'à ses huit ans. Aujourd'hui l'alcool et la bière ont remplacé le lait maternel mais il boit toujours avec autant de voracité. Il s'approche, sa capuche relevée sur sa tête. Il est gros, grand et glabre, avec des mains comme des battoirs et un regard de taureau qui cache une avidité qui n'a rien à voir avec la soif naturelle. C'est le chef de ce qui nous sert de garde, même si ce n'est pas le meilleur guerrier du village. C'est quand même le meilleur pour assurer cette fonction.

- Ciel Noir, dit-il, tu comptes rester dans la boue encore longtemps ?

Je tente de frotter la boue sur mon visage avec ma manche : peine perdue, il y a plus encore de boue sur ma manche que sur mon visage.

- Qu'est-ce qui t'amène ?

Bœuf Assoiffé regarde autour de lui. Il jette un regard sur la charrue, sur ma femme et mon fils : mauvais présage.

- Le Héraut est là, dit-il. Regard Vif veut tenir conseil.

L'hiver, la plaine est blanche rude et froide.

Chaque année, avant la plus longue nuit de l'hiver, chaque homme du village égorge une bête pour en recueillir le sang, le mettre dans un bol et le laisser dans l'autel familial devant la maison après une prière. La nuit passe et les bols de sang sont retrouvés vides. Ceux qui ne peuvent ou ne veulent souscrire à l'offrande sont vidés de leur sang à la place de leurs bêtes.

L'été, la plaine est verte, brûlante, impitoyable.

Chaque année, après le jour le plus long de l'été, un Héraut du Seigneur des Hauts Vents nous visite, revêtu d'acier et armé de jade, porteur d'exigences, d'étrangeté et de pouvoir. Chaque homme lui sacrifie une bête, et une part de sa récolte. Homme, bête et fourrage partent alors vers le trône du ciel. Parfois les appétits du Seigneur de la tour sont plus charnels et une jeune femme ou un jeune homme partent avec eux et ne reviennent pas. C'est un déchirement que de voir ainsi parfois des familles s'éteindre, mais les âmes se déchirent silencieusement et crânement car désobéir au maître du vent coûte très cher.

Alors des arrangements sont pris, des serments prononcés entre nous, et nous supportons notre maître car il est le moins pire des maux qui errent à l'orée de nos existences. Ainsi nous vivons, cernés par des monstres, des morts, des demi-dieux et les éléments.

Le conseil des Anciens gère ces arrangements et s'assurent qu'ils sont respectés. Anciens : c'est un titre doux-amer, il faut être le plus vieux de sa famille pour l'obtenir, mes parents ont été emportés par les fièvres et ceux d'Aube Grise sont morts de vieillesse il y a longtemps. Je suis moi-même un ancien, mais je n'ai pas trente printemps. Il faut dire cependant que peu d'entre nous survivent jusqu'à leurs cinquante ans.

Regard Vif est un Homme sage, il lit l'avenir dans les étoiles, les entrailles des bêtes et d'autres choses du même genre. Son don est relativement sûr et c'est pour cela que nous suivons son avis.

Je n'ai pas été surpris qu'il appelle le conseil.

Il ne faut pas être voyant pour savoir que cette année est mauvaise : trop de pluie, trop de chaleur. La fièvre va faucher des vies et la famine est presque assurée mais le Seigneur des Hauts Vents ne voudra pas une part moins grande que le minimum auquel il est habitué, alors, les anciens du village tiennent conseils.

Moi, Bœuf Assoiffé, Regard Vif, Nuage Bleu, Flocon Amer, Pigeon Fou et Cuillère d'Argent formons notre petit conseil de survivants. Nous nous rassemblons au moins trois ou quatre fois par ans pour discuter du goût de la bière, d'histoires de femmes, de chasse et disputer des parties de cartes. Malheureusement, ce n'est pas le cas aujourd'hui et nous nous retrouvons à devoir partager les chances de survie comme les cartes au poker : un peu au hasard, un peu à la finasserie.

« Les choses légères, dit Pigeon Fou, doivent être traitées avec attention, et les choses graves avec légèreté. » C'est sans doute pour ça que nous discutons de tout cela autour d'une table ronde, couverte de verres de bières dans la maison de Flocon Amer, la seule maison de pierre du village.

Flocon Amer est le patriarche du village. C'est un vieil homme qui a survécu à tous ses

enfants directs et qui règne sur sa famille comme un roi sur ses terres. Il porte une interminable barbe blanche sur un trognon de tête ridée et dépourvue de toute autre pilosité.

- Le Héraut est revenu, dit-il. Il veut le tribut annuel.
- Ca va être difficile, dis-je.

Un grognement d'assentiment balaie la pièce enfumée.

- Je sais. Il va falloir trouver un arrangement.
- Le cannibalisme ?

C'est Pigeon Fou : Un petit bonhomme à la peau ridée dont les dents se bousculent de manière anarchique dans une bouche perpétuellement souriante. Son regard de fouine louche et il est maigre comme un clou. Sa famille entière lui ressemble. La plaine fait rarement de cadeau, et la seule raison pour laquelle ils survivent est son sens inné de la solidarité, certains diraient de l'opportunisme.

Quelques rires nerveux accueillent la plaisanterie mais nous savons tous que certains de nos parents y ont été contraints la génération précédente. Flocon balaie les rires d'un geste de la main.

- Regard Vif, qu'as-tu vu ?

Regard Vif est un homme au regard perçant, aux cheveux sombres et aux tempes seulement argentées malgré ses cinquante-quatre ans. On sait que ses divinations sont relativement efficaces, qu'il vit avec sa fille, qu'il s'agit d'un homme et qu'il vit dans la hutte en dehors du village. Tout le reste réellement n'est que rumeur.

- J'ai vu la faim, j'ai vu la maladie, j'ai vu la mort et la vie.
- D'accord, mais, et ma poule Jima ? Tu l'as vue ? Je veux dire, c'est ma meilleure pondeuse et je l'ai pas vue de toute la journée et...

Nous sourions silencieusement.

Flocon interrompt Pigeon d'un regard glacial. Pigeon Fou est le seul à pouvoir se permettre ce genre plaisanterie avec Regard Vif, mais il n'est pas intelligent de courroucer un homme dont on dit qu'il possède une ascendance divine.

- Reprend.

Regard Vif reprend.

- Le Seigneur des Hauts Vents peut être contenté, mais cela aura un prix...

Nouveau grognement.

- Encore un sacrifice ? C'est Bœuf Assoiffé. Le dernier sacrifice, il y a cinq ans, lui à coûter un de ses fils.

Nuage Bleu tousse et crache un halo de fumée qui lui a donné son nom. Ce dernier fume depuis qu'il a huit ans. Ces derniers temps, il est souvent pris de toux et les remèdes contre la grippe de Regard Vif ne semblent pas faire effet. Bientôt, il aura sans doute un ancien de moins.

- On ne peut pas payer ? demande Cuillère d'Argent.

Cuillère d'Argent est l'homme le plus riche du village. Ce qui ne signifie pas grande chose pour le Seigneur des Hauts Vents.

- Non, dit Regard Vif. Nous ferons oublier son appétit en en comblant un autre.

Nous nous regardons tous. Nous savons de quoi il parle. Le maître des Hauts Vents peut avoir envie de n'importe qui. Femme, homme, enfant. N'importe lequel d'entre nous peut-être choisi, même s'il à une préférence pour les êtres jeunes. Ce qui allait dire que l'un d'entre nous allait devoir sacrifier un membre de sa famille juste pour donner une chance au reste du village de vivre. Le visage d'Aube Grise et de Brin d'Herbe danse dans mon esprit.

- Comment allons-nous faire pour choisir ? Demande Bœuf Assoiffé.

- C'est au Héraut de décider, non ? Dis-je.

- Non, dis Regard Vif, c'est déjà décidé. Sa voix est rauque, brisée.

Nous le regardons tous. Tout à coup, on pourrait couper l'ambiance au couteau.

- Qui ? Comment ? Demande Flocon.

Quelque chose brille au coin des yeux de Regard Vif. Il retient ses larmes et parcourt

l'assistance du regard. Je remarque sa main qui tremble.

La porte s'ouvre brutalement. La lumière pâle du jour entre dans la pièce et découpe la silhouette trop familière du Héraut : un mètre quatre vingt, bien que mince, son armure ancienne fait penser étrangement à la carapace d'un insecte, un mille-pattes. Son visage est caché derrière un masque étrange : sans yeux, juste un amas de tentacules qui pendent et tombent jusque devant son menton. Parfois, ces derniers s'animent comme de gros vers de terre.

Immonde.

- Un arrangement a déjà été conclut. » Voix chuintante du Héraut. « Brume sera l'élue. »

Brume est la fille adoptive de Regard Vif. On murmure qu'il la prise autant comme fille que pour femme. La tradition interdit aux hommes comme Regard Vif de prendre femme parmi les familles du village. Brume avait perdu sa famille dans des conditions si étranges que personnes n'avait voulu d'elle à part Regard Vif. Le Héraut lui ôte sa seule famille.

Je suis soulagé qu'il n'ait pas choisit Aube ou Brin, et écœuré par mon propre soulagement.

- Vous apporterez le tribut avant la nouvelle lune.

Toujours la même voix chuintante. Inhumaine. Il émet un autre bruit que nous avons appris à assimiler à un rire.

La porte se referme brutalement, nous replongeant dans la pénombre.

Nous restons silencieux. Nos regards évitent soigneusement Regard Vif mais il est impossible de ne pas entendre ses sanglots.

Pluie et orage.

Tonnerre et éclairs. Les dieux des cieux se déchaînent.

Les gouttes d'eau tambourinent sur le toit de la hutte. Parfois, l'une d'entre elle parvient à passer au travers et retombe sourdement par terre, ou dans un petit éclat lorsqu'elle atteint le feu qui nous enfume et nous réchauffe. En dehors du raclement des cuillères en bois, des bruits de mastication, ce sont pratiquement les seuls bruits qui se font entendre dans la hutte.

Aube m'observe, pensive.

Brin parle le premier.

- Il est parti ?

Je relève le nez de mon repas. Dans le pays des vents, nos femmes sont expertes à faire beaucoup avec peu. Aujourd'hui il y a un plus que peu et j'en profite.

- Oui, avant la tombée du jour.

Je romps le pain, et racle le reste de soupe qui traîne au fond de mon bol **avec le quignon**.

- P'pa...

Le repas du soir n'est pas si courant que ça, et je suis d'une humeur massacrate lorsqu'on l'interrompt.

- Qu'y a-t-il ?

Mon ton est tranchant. Il prend une seconde avant de parler.

- On dit qu'il y aura un sacrifice cette année...

J'interromps ma mastication, regarde Brin, jette un regard à Aube. Ils sont inquiets.

- Brume, dis-je. Le Héraut la veut. Il n'y en a pas d'autre.

- C'est la seule fille de Regard Vif ! Il va la livrer ?

Soudain, je me rends compte que Brin n'a que 12 ans, et qu'il n'a jamais vraiment connu le sacrifice. Dans sa voix, j'entends aussi quelque chose d'autre, un sentiment familier, un émoi cruel que je ne connais que trop bien. Et je sais que je ne pourrai pas manger en paix avant de régler cette discussion.

- Il n'a pas le choix.

- Mais il a des pouvoirs !

- Pas assez, crois-moi. Le Seigneur des Hauts Vents pourrait raser ce village en un instant s'il voulait. Regard Vif sait juste avoir les messages que les étoiles veulent bien lui donner.

- Mais le Héraut... on dit que c'est un démon ! Vous allez vraiment la lui livrer ?

Je crie presque.

- Et toi ? Tu as une meilleure idée ? Tu te rappelles de ce qui vit dans les failles ? Ou ce qui vient **au** solstice d'hiver ? Le maître des Hauts Vents nous protège parce qu'il le peut, toi, qu'est-ce que tu veux faire ? Je baisse le ton. « Maintenant mange et prend des forces. »

Il reste silencieux, à regarder le contenu de son bol, malheureux.

Finalement, il va dormir sans manger. Ma femme range le peu qu'il reste à manger et s'arrange pour conserver la nourriture. La tristesse endort l'appétit mais la misère le réveille.

- Un premier amour..., dit ma femme.

- Sans doute... quel idiot !

- Tu n'étais pas mieux à son âge.

- Malheureusement.

- Tu regrettes de m'avoir épousée ?

Elle se retourne et m'observe. Plante ses yeux gris dans les miens. Sa voix est calme et posée.

- Je n'ai jamais eu le temps de regretter quoi que ce soit.

- Moi non plus mais notre fils est différent de nous, dit-elle. Il connaît le goût du regret.

Je me lève et me dirige vers le drap qui cache notre couche.

- Nous l'avons peut-être trop gâté. Je le pensais plus aguerri.

- Il l'est, dit Aube, c'est lui qui a découvert Chêne et sa famille... mais il pense différemment de nous. Il devient un homme.

La famille de Chêne... Un autre ancien, on l'avait retrouvé lui, sa femme et ses quatre enfants vidés de leurs sangs et suspendus aux poutres du plafond, pendus par les pieds comme des porcs, décoration sinistre de cauchemar. Deux jours avant le solstice d'hiver, un caravanier itinérant était passé et vendait des exorcismes, mais les talismans étaient bidons. Les morts s'étaient offensés et avaient fait un exemple.

- Un homme... Il ne sait pas encore ce que ça signifie !

- Il rêve de justice... Ciel Noir, comme tout le monde à son âge.

Moi, Bœuf, Pigeon Fou et trois de ces plus vieux fils avions retrouvé le caravanier : Il a fini comme Chêne et sa famille, accroché à un arbre esseulé, ses biens furent partagés entre les anciens et leurs familles.

J'essaye de dire quelque chose qui reste bloqué dans ma gorge. Le regard du caravanier en train de fixer son sang qui jaillit de sa gorge par à-coups bouillonnant, d'un air incrédule et horrifié. Le souvenir me rend nauséeux. Echo de rires, des nos rires. Finalement je secoue la tête.

- Il ne veut pas savoir ce qu'est la justice... et il devrait apprendre bientôt ce que cela signifie que d'être un homme, dis-je.

Je suis assis sur la couche, ma main droite tremble. La main d'Aube grise la couvre doucement, sa caresse est apaisante comme la lumière des étoiles, sa main enfermant la mienne comme un écrin de douceur. Son regard à la couleur de matin d'hiver, calme et grave, me fixe.

- Tu escorte Brume et le tribut demain ?

Je jette un regard sur le feu mourant. Dernière source de lumière, sauf lorsqu'un éclair illumine

le monde l'espace d'un instant. Précédant le craquement assourdissant du tonnerre.

- Oui, moi, Bœuf et Pigeon Fou, peut-être un des petits-fils de Flocon. Veille sur Brin. Nous avons élevé un idiot.

Ma femme hoche la tête. Aube est tombée enceinte trois fois. La première est morte de maladie un an après la naissance, et elle a fait fausse couche du second. Nous n'attendons pas Brin d'Herbe, et nous n'attendons plus personne, même si le désir demeure.

- Les routes seront mauvaises demain, dit-elle.

- C'est le pays des vents, ici, elles sont rarement bonnes.

Son sourire est furtif, précieux comme le diamant.

Je la prends dans mes bras, l'embrasse. Elle me rend mon baiser et s'agrippe à moi férocement. Mes muscles gémissent lorsque Je la soulève puis la plaque contre le mur du fond de la pièce sans prendre de temps pour la déshabiller et je la prends ainsi, suspendu entre la douleur de mon propre corps, ma fatigue et le plaisir que nous nous donnons.

Le matin est tendu, bleu et calme.

La brume est épaisse, presque du brouillard. Au-delà, on devine un ciel clair et bleu. La journée possède une beauté froide. Un des chevaux hennit. Les hommes parlent peu car il y a peu qui n'ait pas déjà été dit et parler, en ces instants, ajoute à la douleur sourde que nous pouvons ressentir. Avant de partir, j'ai fait semblant de dormir au côté d'Aube Grise, j'ai fait semblant de ne pas l'écouter respirer. J'ai fait semblant de ne pas tenter d'écouter ronfler mon fils et j'ai fait semblant de partir sans angoisse.

Au croisement de la route j'ai croisés Pigeon Fou et Bœuf Assoiffé, ainsi qu'Œil Vert, Chien Enragé, et Rude Automne, l'un des fils de Flocon et le chariot.

Nous nous sommes rendus chez Regard Vif. Il habite un trou aménagé et creusé au flanc d'une butte couverte d'herbe depuis bien longtemps. A l'entrée, des talismans, d'étranges lettres dans des langages anciens, forgés en fer froid, sont littéralement cloués dans les rares poutres en bois qui soutiennent l'entrée.

Brume est sortie, accompagné de Regard Vif, silencieusement. Les phalanges du Shaman étaient blanches, crispées sur les poignets de sa fille. Brume : Petite femme à peine sortie de l'enfance, gracieuse, les cheveux bruns, les yeux bleus, la peau pâle et le regard en permanence concentré sur quelque chose qui perpétuellement nous échappe. Nous avons regardé ailleurs lorsqu'elle est montée dans le chariot avec le reste du tribut. Je ne me souviens de rien d'autre jusqu'au moment où la rencontre du Héraut me ramène au présent.

Il nous attend, au carrefour, non loin de la sortie du village, campé sur un cheval blanc à l'étrange crinière bleue et bardé de cuir clouté de fer froid.

Il regarde l'attelage, les bêtes, sans doute avec plus de considération que nous même.

- La fille ?

Sans un mot, Bœuf soulève la bâche couvrant l'entrée du chariot, révélant la fille de Regard Vif, nerveuse. Le Héraut s'approche et les étranges tentacules couvrant le regard du Héraut s'anime dans un chuintement humide et obscène, s'écarte, et révèle une lumière verte, empliesse d'une rage contenue. Cette lumière, je l'ais déjà vue avant. Sa signification nous échappe et nul ne pose jamais plus de question que nécessaire au Héraut. J'ai peur du Héraut, comme tout le monde. Quand il parle, sa voix est calme, détendue, distanciée, comme si la mort n'existait pas.

Pour lui, c'est peut-être vrai.

- Bien. Rendez-vous au Trône d'Orange.

Puis il nous quitte. Je l'observe partir avec les autres jusqu'à ce qu'il disparaisse dans le brouillard. Je sens quelque chose s'agiter en moi, inquiétude et colère. Soudain je me souviens de Brume et jette un coup d'œil dans sa direction. Son regard est terrifié puis surpris lorsqu'il se tourne vers moi. J'ignore ce que reflète le mien. Quelque chose s'agite à nouveau en moi, j'ignore quoi, je n'aime pas ça et je rabaisse la bâche entre nous.

Nous repartons.

Je jette un regard vers mon village, encore plus petit vu de loin. Je revois les visages d'Aube Grise et Brin d'Herbe, les chassent de mon esprit et fixe la piste qui file devant nous à travers la plaine balayée par le vent. Parfois, au loin, on aperçoit des bois d'arbustes et de jeunes buissons.

Nous restons silencieux un long moment.

Au bout d'un temps, la piste s'efface, mais le chemin du Trône d'Orange nous est familier, aussi nous contentons-nous de surveiller les plantes dans l'herbe encore trempée de pluie du petit matin. Quand nous apercevons un arbrisseau couvert de feuilles **blanches** et de fleurs aux pétales transparents comme du verre, c'est le signe qu'une faille n'est pas éloignée et nous nous en éloignons presque instinctivement, sans un mot.

Le pays du vent n'est jamais tout à fait paisible à cause du vent qui ne s'arrête jamais, qui fait onduler et bruiter les herbes. Parfois, ce n'est qu'une faible brise, mais la plupart du temps, il hurle dans les plaines, presque sans fin, tant et si bien que certains étrangers qui s'aventurent ici deviennent parfois fous lorsqu'ils restent trop longtemps dans les environs. Au pire moment ou lorsque le Seigneur des Hauts Vents déchaîne sa colère, c'est un ouragan destructeur, une terreur élémentaire et aveugle qui détruit tout sur son passage à des kilomètres à la ronde à laquelle il est presque impossible d'échapper. Aujourd'hui, c'est une journée calme et paisible. Je tente d'en profiter.

La brume finit par disparaître, balayée par le vent, et le soleil tape durement à travers un ciel clair et sans nuages. Des insectes nous tournent autour, et bourdonnent bruyamment. La plaine paraît aussi immense que le ciel. Bœuf picole tranquillement à sa gourde, Pigeon Fou est le seul qui rompt le silence, racontant des histoires au fils de Flocon Amer, à Œil Vert et Chien Enragé. Je garde l'œil sur le chariot, un instant, par-dessus le bruit du vent et le bavardage sans fin de Pigeon, j'entends quelque chose de vaguement mélodieux venant de l'intérieur du chariot. Je m'approche et j'entends la voix triste de Brume qui porte une balade comme une mère porte son enfant mort-né.

Je m'écarte et guette l'horizon en quête de danger.

Il y a trois jours de voyage avant d'arriver au trône de glace, la demeure du Seigneur des Hauts Vents. Je garde l'œil ouvert.

Le Seigneur des Hauts Vents veille sur la région. Le pire, le Beau Peuple, les grands ouragans et les tribus barbares, il les tient à distance, dans les failles où au delà des frontières de la nation, mais les brigands, les bêtes, ceux-là, il se contente d'envoyer ces serviteurs à leurs troussees et la plupart du temps, cela suffit. Seulement, la limite entre voyageurs et brigands est parfois indistincte, et toutes les bêtes ne sont pas si faciles que cela à chasser, et c'est essentiellement à nous de gérer ces problèmes. De plus, les villages des environs sont pour la plupart aussi pauvres que le nôtre, et même si c'est rare, il arrive parfois qu'un village qui ne sait pas payer le tribut, aille le chercher dans la communauté voisine. Le Seigneur des Hauts Vents le sait, et la plupart du temps, laisse faire. De fait, nous n'aimons pas nos voisins et ils nous le rendent bien.

En dehors de nous-mêmes, nous n'avons pas d'amis.

Comme toujours, à cette période de l'année, la nuit tombe tardivement. Lorsque le ciel vire au jaune, nous montons rapidement le camp autour du chariot. Bœuf allume un feu. Pigeon s'occupe des chevaux. Je fais descendre Brume du chariot. Je plante le bâton de fer qui est

censé nous protéger des mauvais esprits et du Beau Peuple. Finalement, Bœuf prend un lapin qu'il a tiré avec son arc pendant le trajet, le vide et le dépèce rapidement avant de le faire cuir.

Brume reste silencieuse et je la garde à l'œil : « les gens qui ne disent rien n'en pense pas moins. » est un dicton de ma région. Et la fille de Regard Vif reste trop silencieuse.

- On dirait que le Seigneur des Hauts Vents nous protège, dit Pigeon Fou en sortant une balalaïka.

- Pas de bêtise, dit Bœuf. Ce n'est pas un dieu.

- Ah bon ?

C'est Rude Automne. L'un des fils aînés de Flocon : un garçon énorme pour son âge. Tout en muscle, qui fait, lorsqu'il ne s'est pas coupé la barbe, vingt ans de plus que son âge. Il trimballe avec lui la hache de bûcheron de son père à son côté. Il nous regarde tous comme des dieux. En fait il regarde n'importe quoi d'étranger comme des choses surgies de quelques enfers ou paradis célestes. Fort comme un ours, bête à manger du foin, mais assez malin pour savoir comment survivre.

Comme nous tous, peut-être.

Pigeon Fou l'aime bien visiblement.

- Flocon ne t'a rien dit ? Dit-il.

- Pas grand chose, il dit que le Seigneur des Hauts Vents est un enfant de la déesse Mela, qu'il est sacré, et qu'il règne depuis toujours sur la nation des vents.

Bœuf secoue la tête. La foi n'a jamais été son fort.

- Ah putain ! S'exclame-t-il.

Rude Automne jette un œil à Bœuf, comme s'il risquait de se changer en monstre à l'instant. Pigeon Fou sourit. Moi-même, je garde Brume à l'œil mais j'écoute la conversation. Quand Pigeon Fou reprend la parole, sa voix est enjouée, comme celle d'un homme qui découvre une pièce de jade par terre.

- Sache, jeune chiot, que le Seigneur des Hauts Vents n'est pas le fils de Mela, dit-il, c'est un élu divin, pas juste le rejeton d'une amourette divine.

Rude Automne regarde autour de lui. L'air inquiet, dans l'horizon obscurci de la plaine, s'attendant sans doute à voir un châtiment divin fondre sur lui. Il est tellement drôle qu'il me fait sourire.

- Je... je ne comprends pas...

Pigeon Fou sourit.

- Un élu divin : un Exalté, comme on dit, claironne-t-il, c'est autre chose, c'est un mortel soigneusement choisi par les dieux pour les représenter parmi les hommes.

- Un genre de prêtre ?

- Non, non, non ! Un prêtre est un médiateur entre les hommes et les dieux, un Exalté est le dépositaire du pouvoir divin lui-même. Ceux qui naissent des amours divines entre les hommes et les mortels sont puissants, car ils héritent d'une partie du pouvoir de leurs parents, mais les Exaltés, eux, n'ont pas hérité d'un morceau de pouvoir par accident, les dieux le leurs ont donné, sciemment, entièrement ! Ce sont leurs champions tout puissants !

Rude hoche la tête, fronce les sourcils :

- Pourquoi les dieux font-ils ça ?

- Parce qu'il y a des règles, même chez les dieux, fixées par leur nature ou par eux même, c'est difficile à savoir... Ce sont des choses dont il vaut mieux éviter de parler, vois-tu... Il y a des comparaisons à ne pas faire lorsque l'on est qu'un simple mortel : Entre un roi et son Prince héritier, entre deux hommes armés, entre les dieux et les Exaltés : crime de lèse majesté, blasphème, calomnie, pour eux, c'est du pareil au même ! Et pour les humbles mortels comme nous ça finit toujours de la même façon : une mort dans d'atroces souffrances de la main de l'un ou l'autre.

La bouche ouverte, Rude hésite un instant, puis cède à sa curiosité :

- Et... le Seigneur des Hauts Vents est un Exalté ?

Un public : juste ce dont Pigeon Fou a besoin pour être encourager. Il sourit.

- Ouais, un élu de Mela, le Divin Dragon immaculé des airs et du vent, il a été élu pour régner sur le monde, protéger les mortels contre les Anathèmes et le Beau Peuple tandis que les dieux vivent dans leurs demeures Célestes.

Pigeon Fou part d'un rire hilare. Il n'a pas l'air d'y croire lui même. Rude porte un regard fasciné sur Pigeon. Sa curiosité a été éveillée.

- Tu as déjà vu un Anathème ? Un membre du Beau Peuple ?

Le silence se fait dans le campement. L'hilarité de Pigeon Fou soudain disparue. Soudain, une voix se fait entendre. Calme, douce mais ferme comme du cuir neuf.

- Les Anathèmes sont la fin du monde incarnée, et le Beau Peuple, celle de toute raison. Ils sont la mort, sous une forme ou une autre, mais tu en sais beaucoup pour un humble paysan, Pigeon Fou. »

C'est Brume.

Nous nous retournons vers elle. Elle ne nous rend pas notre regard, elle observe le feu, et soudain je me souviens qu'elle est la fille de Regard Vif, le Shaman de notre village, notre médiateur entre les dieux et nous.

Pigeon Fou reste comme nous, pétrifié, un long instant. Puis le regard de Brume croise celui de Bœuf, et elle baisse les yeux. Bœuf grimace, cherche quelque chose dans son sac, en ressort une petite fiole d'alcool qu'il se met à téter comme un bébé. Le regard de Pigeon Fou s'écarquille en voyant ça.

- Partage un peu ta bibine, Bœuf ! Dit-il.

Bœuf sourit.

- Oh non ! Je ne voudrais pas écartier un saint homme de l'illumination ! Ca me condamnera à renaître comme un membre de ta famille dans ma prochaine vie, brrr !

Ils éclatent de rire. Pigeon râle et je reste silencieux. Nous faisons tous comme si rien n'était arrivé. Les gens tabous ont cet effet là. Je commence peut-être à entrevoir pourquoi le Héraut des vents la choisie comme sacrifice : on dit que certaines connaissances sont interdites aux mortels et la rumeur dit que du sang divin coule dans les veines du Shaman. Peut-être lui a-t-il enseigné quelque chose qu'il n'aurait pas dû. Si c'est cela, ce n'est sans doute juste qu'une victime de la volonté des dieux, et du blasphème de son père. Les dieux peuvent être cruels, parfois.

- Hé, Saint homme ! Parle-nous du premier âge !

Le ton est goguenard et amusé : c'est Chien Enragé, un des fils de Bœuf Assoiffé, c'est une grande gueule, comme son père. Il patrouille souvent dans le village et aux alentours, avec une épée ancienne qui, paraît-il, a mordu la chair du Beau Peuple. Il y a longtemps.

- Qu'est-ce que tu veux en savoir, le chiot ?

- Ben, à quoi ressemblait le monde !

Pigeon Fou sourit. Il s'est rendu intéressant et c'est son passe-temps favori. Je ne peux pas lui en vouloir d'ailleurs, lors de certaines nuits d'hivers calmes et interminables, c'est même franchement utile.

- Dans les chansons, on dit que c'est un monde de merveille et de terreur, où la pluie tombait à volonté sur vos champs...

Bœuf éructe une insanité, il n'y croit pas. Je souris, je connais les légendes, et j'en sais assez sur les hommes pour savoir qu'un événement marquant à tendance à s'amplifier tout seul d'une génération à l'autre. Se rappeler ce genre d'époque relève d'un exercice masochiste.

Ca n'empêche pas Pigeon Fou de continuer et Œil Vert et Chien Enragé de continuer d'écouter.

« Les bêtes et les hommes vivaient en harmonie, et il n'y avait pas réellement de différence entre le chasseur et le chassé. Tout ne faisait qu'un et si la mort existait pas, ce n'était que le lien entre une vie et la suivante, pas la fin de tout ou la non-vie affamée et implacable que nous connaissons tous. Il existait des cités gigantesques où chaque homme possédait un, voire

plusieurs chariots volants qui lui permettraient aujourd'hui de rejoindre le Trône de glace en quelques heures à peines, allant plus vite que les oiseaux... »

Bœuf Assoiffé ri franchement.

- Ah ! Et tu t'étonnes que je ne te fasse pas boire ? Tu délires déjà bien assez comme ça !

- Il paraît qu'il y a des bateaux volant à Lookshy ! Intervient Œil Vert, un gosse naïf qui passe trop de temps avec ses bêtes, mais qui n'a pas son pareil une fois lâché dans la nature.

- Ouais, dit Bœuf. J'y croirais quand j'en verrais un !

- Et dire que je pensais être le bouffon du village ! Dit Pigeon Fou.

- Oh non ! Dis-je, Tu es le bouffon de la nation !

Nous éclatons de rire, même Brume sourit.

- Allez continue ! Dit Chien.

Pigeon regarde autour de lui, narquois et plein d'aise. Le silence se fait. Il reprend :

« Les hommes étaient sage comme des dieux, les bêtes autant que les hommes, et les plantes comme des bêtes. Les hommes pouvaient se parler avec leurs rêves, et pas avec les mots pitoyables qui me servent actuellement. Les vêtements ne s'usaient pas, pas plus que leurs outils, les tours de leurs cités s'élevaient jusqu'au dessus des nuages, ou tombaient aussi profondément que dans le fond des océans. »

- C'est profond un océan ? Me chuchote Œil Vert.

Mon sourire est bref.

- Qu'est-ce que j'en saurais ? Je n'ai jamais vu la mer !

Aucun d'entre nous, en fait. Pour nous, la mer n'est qu'une rumeur lointaine et indistincte.

« Les armes étaient incroyables, aussi petites que des dagues, aussi destructrices que des tempêtes.

- Hé ! dit Bœuf, si ton monde était aussi idyllique, pourquoi ils avaient besoin d'armes ?

Bœuf le contestataire...

Pigeon sourit.

- A cause du Beau Peuple, des Rakshas... il y en a toujours eu au-delà du monde et il y en aura toujours, benêt !

Chien et Œil sourient à leur tour.

- Et les Anathèmes, dans tout ton beau truc ? Toujours Bœuf, cherchant à coincer Pigeon.

Mais Pigeon à réponse à tout, ce soir.

- D'après la foi immaculée, ils ont volé le secret de l'Exaltation au Soleil et à la Lune. Certains disent qu'il s'agit de l'œuvre des démons qui ont corrompu les hommes, d'autres que c'est le Beau Peuple qui leurs glissèrent l'idée. »

- Tu le crois ? C'est ma voix.

- Franchement.., dit Pigeon, tout bien considéré, je ne sais pas. Parfois, je regarde autour de moi et...

Son regard s'assombrit. Il n'ose pas continuer mais je devine ses pensées : On raconte que les vents de la nation rapporte au Seigneur tout ce qui se dit sur **lui** (*qui lui ?*) à travers la plaine, et que la lune parle en personne à ses enfants et aux Hommes- bêtes. Il ne vaut mieux pas blasphémer. Il ne vaut mieux pas prendre trop de risque.

Les autres restent suspendus à ses lèvres. Je décide de détourner leur attention.

- Dormez, dis-je. Je prends le premier tour de garde, dis-je.

- Je veille avec toi, dit Bœuf.

Les autres accueillent bien la nouvelle. Ils s'endorment rapidement.

Quand mon tour de garde s'achève, j'ai du mal à trouver le sommeil.

Deux jours plus tard je me retrouve à courir comme un dément.

Je lui ais dit de ne pas s'éloigner, mais Chien Enragé est trop sûr de lui. Il a passé trop de temps à parader dans le village avec sa foutue épée, à regarder les yeux des jeunes femmes de la barrière s'extasier sur ses muscles au petit matin.

Il va mourir parce qu'il devait faire ses besoins avec un peu d'intimité. Il se croit encore au village. Il croit connaître la nature.

L'imbécile.

Une cascade de juron dégringole dans mon cerveau, sur moi, sur Chien Enragé, sur Bœuf Assoiffé et sur Création tout entière. Œil Vert me suit, les autres veillent sur le chariot.

Bœuf Assoiffé s'est assoupi, alors qu'il montait la garde avec son fils. Lorsqu'il s'est réveillé, il n'était plus là. S'endormir ou s'assoupir est dangereux, surtout au dehors du village, mais c'est pour ça que nous montons la garde par deux, pour que l'un réveille l'autre au cas où. Je pourrais en vouloir à Bœuf, mais dans la plaine morne et débilitante, n'importe qui peut s'endormir à force d'ennui. Je l'avais dit à Œil Vert, Rude Automne et Chien Enragé.

Bœuf s'est réveillé au petit matin, seul.

Son cri d'angoisse nous a éveillés brutalement. Comme les autres, je me suis levé le cœur battant, l'épée à la main, la peur au ventre, les yeux fouillant les brumes du matin désespérément pour comprendre ce qui se passait.

Rien, à part Bœuf, qui criait et hurlait en frappant le sol de ses poings.

Je l'ai pris par l'épaule, il m'a regardé d'un air dément, d'un air désespéré.

- Mon fils, dit-il, il voulait chier au loin, juste ça, je me suis endormi, il en a profité !

Je n'ai pas réfléchi lorsque j'ai répondu.

- Reste ici. Je vais le chercher.

J'aurais dû ne rien faire. Risquer la vie de deux hommes, dont la sienne pour un tiers dans cette situation, est particulièrement stupide, mais Chien Enragé est son fils. J'ignore ce que je ferais si Brin d'Herbe me faisait le même coup. Je suis idiot, mais pas complètement stupide, j'ai laissé Bœuf sur place, trop dangereux de l'emmener et j'ai pris Œil Vert avec moi, parce qu'il est le meilleur hors des sentiers dans la nature. Les autres n'ont rien dit. Je ne sais pas pourquoi, ils auraient eut le droit de me traiter de tous les noms, pourtant.

Œil Vert a retrouvé sa piste rapidement, à l'odeur, moi aussi, d'ailleurs, le tas d'excrément puait effroyablement. Chien devait être franchement malade, dans d'autres circonstances, cela aurait été presque une excuse. Tel un limier, il a pisté les traces à travers la brume. Plutôt doué l'Œil Vert. Je me suis demandé pourquoi je ne lui parlais pas plus souvent au village.

Puis nous sommes arrivés près d'un buisson aux feuilles blanches...

Œil Vert a fait mine de continuer. Je l'ai arrêté d'une main.

- On ne va pas plus loin. C'est foutu.

Il m'a jeté d'un regard déçu et inquiet.

Nous sommes resté un long moment là, moi à fixé le buisson blanc, lui, à regarder les traces par terre... puis il m'est venu une idée soudaine.

- Les traces ? Demandais-je.

- Pas un homme, dit-il.

Le vent s'est levé, il soufflait dans notre direction. J'ai entendu un gémissement et tendu l'oreille : c'était à peine audible, mais j'ai reconnu la voix de Chien Enragé. Il pleurait et gémissait, il appelait sa mère. J'ai senti la moelle de mes os se glacer. Puis un souffle froid a agité la brume face à nous comme les eaux bouillonnante d'un lac gris, de plus en plus intensément.

Je me suis tourné vers Œil Vert, ma voix était blanche :

- Cours !

Ce qui nous amène à cet instant.

Œil Vert cours aussi vite qu'un lièvre au milieu des hautes herbes, je l'entends gémir tout haut de peur tandis que la brume s'agite, bouillonnante autour de nous. Un cliquetis rapide, métallique, rythmé et presque mélodieux se fait entendre derrière nous, de plus en plus proche, de plus en plus distinct, et il fait de plus en plus froid.

Œil Vert est plus rapide que moi, mais il est moins endurant.

Le brouillard deviens étrangement poisseux, comme de la boue, lorsque je le rejoins, chaque pas que je fais me coûte de l'énergie, mais me coûte moins qu'à Œil Vert, grand échelas mince, qui essoufflé, ralentit de plus belle à cause du brouillard.

Je dépasse Œil Vert.

Puis la chose sort du brouillard dans un cliquetis, un loup gris caparaçonné à huit pattes, aux yeux rouges. Il n'y a pas un aboiement, pas un grognement, juste ce cliquetis frénétique qui s'interrompt une fraction de seconde, et reprend lorsque j'entends quelque chose se déchirer, et Œil Vert hurler.

Je me retourne, le regrettant aussitôt.

La chose laboure le dos d'Œil Vert, j'entends des os se briser. Il tente de ramper mais la bête le retient de ses membres surnuméraires. Puis elle vomit un souffle de brouillard gluant, gris et glacé sur lui, tout en me regardant de son regard rouge sang.

Je dégaine mon épée et je bondis.

Près d'elle, l'air est si froid que ma lame se couvre de givre et vole en éclat lorsqu'elle frappe entre ses deux yeux. La bête ne meurt pas, ne grogne pas, ne crie pas, mais sa carapace se fissure et du sang y suinte. La bête crache un staccato de cliquetis rageur et douloureux. Elle recule, et Œil Vert parvient à libérer une main de la gangue blanchâtre, lui laboure le ventre d'un coup de poignard en hurlant de rage : Un sang rouge et gluant se répand sur lui, et la chose s'enfuit dans un cliquetis rapide. Comme une extension de son corps le brouillard semble se retirer avec elle.

Œil Vert tente de reprendre son souffle, il est balaféré de partout. On dirait qu'une dizaine d'épée se sont abattues sur lui. J'aperçois une côte ressortir hideusement de l'un ses flancs.

- Elle est partie ?

Il crache du sang quand il parle. Je me sens vide et exultant à la fois.

- Oui.

Je tente de le prendre, il ne hurle pas, la gangue grise vire au blanc et semble le tenir en un seul morceau. Je le soulève, il est plus encombrant que lourd et je l'emmène.

- Je l'ai eu ?

- Oui.

- J'vois rien, c'est moche ?

- Ce n'est pas beau à voir, mais je ne peux pas dire. Tu peux marcher ?

- Non, ça fait mal rien que lorsque je bouge.

- D'accord, je vais te porter jusqu'au chariot.

- Ca ira ? Laisse-moi, je crois que j'vais crever.

- Pas de bêtise.

Je l'emmène. Déchiqueté comme il est, rien que le fait que je le porte devrait le couper en deux, mais la gangue grise semble le tenir en un seul morceau. Je sens son sang qui dégouline un peu dans ma nuque lorsque je le mets sur mon dos, mais il gémit tout au long du voyage du retour, ce qui me semble être un bon signe.

Quand je reviens les autres me lancent des regards qui valent tous les discours de la Création. Pigeon se précipite le premier.

- Pose le dans le chariot, on va le soigner ! Toi, tu vas bien ?

- Ouais...

Je le pose dans le chariot, au pied de Brume qui nous observe d'un air doucement terrifié.

- Tu saignes ! C'est Rude Automne.

- Juste le sang d'Œil Vert. J'ai pas une égratignure.

Bœuf me regarde. Je secoue la tête négativement. Il s'éloigne, les mains posées sur son visage.

- Vous l'auriez vu ! Gémit Œil Vert, vous l'auriez vu ! Il lui a presque fendu le crâne !

- Ferme ton claque ! Dit Pigeon. Garde ton énergie !

Il regarde la pâte blanchâtre qu'est devenue la gangue qui entoure Œil Vert.

- Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

- Je ne sais pas... une bête de la faille, elle le lui a craché dessus.

- Je sens plus mes jambes ! C'est Œil Vert.

- C'est froid ! Ca à durcit... on dirait de la glace...

La panique perce dans la voix de Pigeon. La panique perce dans mon esprit, dans le regard de Rude qui s'éloigne, effrayé.

Soudain Brume est là, debout devant nous.

- Laissez-moi vous aider !

Nous la regardons un instant. Pigeon et moi échangeons un regard. Je hoche la tête, nous n'avons rien à perdre.

- D'accord ! dit-il.

- Bien, il faut faire fondre la glace, réactivez le feu et suspendez-le au-dessus !

- On va le cuire ! S'écrie Pigeon Fou !

- Oui, c'est un peu ça !

- Mais... Commence-t-il.

Je l'interromps.

- C'est la fille de Regard Vif, elle sait ce qu'elle fait !

Ma voix est plus assurée que moi-même. Brume m'observe un instant, et elle me semble moins assurée que je ne le suis en réalité.

Nous exécutons ses ordres. Bœuf revient nous aider. Nous suspendons Œil Vert au-dessus du feu et faisons fondre l'étrange glace qui l'enveloppe tandis que Pigeon Fou et Brume soignent ses plaies autant qu'ils peuvent. Elles sont nombreuses, certaines profondes, et Œil Vert ne tarde pas à perdre connaissance. Ils y passent toute la journée.

Dès que l'on a plus besoin de lui, Bœuf s'éloigne un peu et va s'asseoir. Nous faisons semblant de ne pas l'entendre pleurer.

La nuit tombe lorsque je prépare le repas avec Rude Automne. Je suis affamé, la salive me monte à la bouche. Sans savoir pourquoi, je m'en sens coupable. Du coin de l'œil, je vois Bœuf se lever et se diriger vers nous.

- Va chercher les autres et dit leur que le repas est prêt, dis-je à Rude.

Il hoche la tête et s'en va.

Bœuf s'assied à sa place, sa voix est basse, douloureuse.

- Désolé, dit-il. J'aurais dû le tenir à l'œil.

- Pas ta faute, dis-je. Je suis désolé.

Il glousse.

- De quoi ? Tu n'avais pas à aller le chercher... tu l'as fait, j'ai une dette.

Je soupire et me sens vidé. La dette est discutable, mais en discuter retournerait seulement le couteau dans la plaie, et ce genre de chose est dangereux dans de pareilles circonstances. J'ai été aussi stupide que lui, au fond, j'ai tenté de sauver une situation perdue d'avance. La cruauté de ce genre de moment viens du fait que l'on à parfois encore un espoir, alors qu'il est plus qu'infondé.

Tout ce qui reste, après, ce sont les regrets.

Quand il reste quelque chose...

Brume, Rude et Pigeon Fou reviennent. Pigeon Fou a presque l'air fier de lui, Brume a l'air

épuisée mais égale. Les nouvelles ne doivent pas être trop mauvaises.

- Comment va-t-il ? Demande Bœuf.

- S'il survit au voyage, il perdra un bras, peut-être une jambe, dit-elle.

- Faudra lui faire un brancard, dit Pigeon Fou, avec les lances et du tissu, et on l'accrochera à un cheval.

- Mieux vaut l'installer dans le chariot, dit-elle. Sinon il perdra sa jambe à coup sûr.

Je hoche la tête.

Nous mangeons, affamés. Le soir, je prends le premier tour de garde avec Rude. Il finit par prendre la parole en regardant le feu grésiller.

- Un bras et une jambe..., dit-il.

Je l'encourage à parler, histoire qu'il dise ce qu'il a sur le cœur et ne le remâche pas sans cesse, jusqu'à ce que ça le pousse à faire une bêtise.

- Ouais...

- Brume a fait un sacré boulot...

- Je sais... j'aurais préféré qu'il meure...

Il me regarde d'un air interloqué, choqué.

- Pourquoi ?

- Parce que maintenant, ce sera plus difficile de la livrer au Maître des vents.

Il reste silencieux un long moment, réfléchis, puis finalement, parle.

- Tu as raison, Ciel Noir.

- Hm ?

- Il aurait mieux valu qu'il meure...

- Brume veut te voir !

C'est arrivé.

Rude automne parle avec Brume depuis ce matin.

L'incident d'hier l'a titillé, et sous le prétexte de la surveiller, il est resté sur le banc du chariot.

Maintenant, il transmet ses messages.

Je n'aime pas ça.

- Et alors ?

- Tu ne veux pas aller lui parler ?

- Pourquoi ?

Il reste pantois. Rude ne voit le monde que d'un seul angle : le sien.

- Tu... tu es le meilleur guerrier du village, c'est la fille de Regard Vif, c'est... c'est le destin, non ?

- Le meilleur guerrier du village ? Qui t'a raconté ça ?

- Pigeon... Flocon... tous les autres au village.

Je me tourne vers lui, croise son regard : un gosse. Flocon n'aurait pas dû nous l'imposer.

J'aurais presque envie de le faire partir si je n'étais pas si sûr de l'envoyer se faire tuer ce faisant.

Je soupire.

- Reste ici.

Je me retourne et pars vers le chariot. Quand Pigeon Fou voit mon regard, il hausse les épaules l'air innocent, l'imbécile ! Je descends de mon cheval, et après l'avoir accroché au chariot, y grimpe d'un bond. L'endroit est exigu, empli de l'odeur des légumes, de viande séchée et d'épices. Elle est installée dans un coin, sur une caisse. Elle m'observe monter de son regard perpétuellement préoccupé. Bourré de calmant, Œil Vert ronfle douloureusement.

- Merci, dit elle.

- Que veux-tu ?

- Nous ne nous sommes jamais réellement parlé, mais je sais de quoi tu es capable.

- Ce dont je suis capable, Bœuf l'est aussi, en pire. Pourquoi moi ?

- Tu es un ancien, Bœuf me fait peur. Pigeon parle trop, Rude est ignorant.

Je fronce les sourcils, m'installe.

- Que veux-tu ?

- Je veux savoir... as-tu déjà vu le Seigneur des Hauts Vents ?

- Une fois. Regard Vif aussi. Il ne t'en a pas parlé ?

- Non, jamais. Depuis mes huit ans, je suis... j'ai été sa fille et sa femme, jamais son apprentie.

Je voudrais savoir.

Une nausée sèche me prend. Les secrets de Shaman sentent rarement bon.

- Savoir quoi ?

- Qu'arrive-t-il à ceux que vous emmenez ? Que deviennent-t-ils ?

Je réfléchis une fraction de seconde.

- Nous les emmenons jusqu'au Trône d'Orage. Après, on n'en entend plus jamais parler. Si Regard Vif ne t'a jamais prise comme apprentie, comment en sais-tu autant sur les Anathèmes ?

- Tout le monde finit par en savoir quelque chose, et j'écoute, c'est tout.

Je soupire à nouveau. Elle n'a pas tort.

- Ecoute, dis-je, je ne sais pas ce qui t'attend là-bas. Je sais que tu as peur. Tu ne le dois pas.

- Pourquoi ? Pourquoi ne devrais-je pas avoir peur ?

Sa voix est ferme, déterminée mais empreinte d'inquiétude. En cet instant, je la déteste, mais pas autant que je me hais moi-même.

- Parce que tu ne sais rien. Je crois que le Héraut t'a choisie parce que tu es belle, et parce que tu es intelligente. Je pense que le Seigneur des Hauts Vents te fera vivre mieux que tu n'auras jamais vécu jusqu'ici. Il te fera faire sans doute la même chose que Regard Vif.

- Il... Il...

- Vas-y, parle.

Sa voix est calme, lointaine.

- Est-ce qu'il me battra aussi ?

Je grogne.

- Je ne sais pas. Je ne crois pas.

- Qu'en sais-tu ?

- Rien, mais toi non plus. Dans la steppe, le premier outil pour survivre, c'est ta volonté, perd la, et tu n'auras plus rien.

Elle ne dit plus rien. Je me redresse et me retourne pour sortir. Sa voix calme retentit.

- Merci... mais écoute tes propres conseils.

Je me retourne et nos regards se croisent. J'y cherche de l'hostilité, des arrières pensées, une menace, mais n'y trouve rien, je ne vois qu'un regard calme et insondable. Elle ouvre la bouche pour rajouter quelque chose, mais je sors avant qu'elle ne dise quoi que ce soit.

Je remonte à cheval.

Je me méfie de Regard Vif, et encore plus de sa fille. Les femmes ont cette façon de vous faire perdre votre résolution en quelques mots. J'ignore s'il s'agit d'un sort ou juste d'elle, mais je n'aime pas la façon dont elle attire ma pitié. Je n'ai pas aimé son avertissement.

Je remonte jusqu'à Pigeon Fou.

- Ne laisse pas Rude Automne s'approcher à nouveau d'elle.

- D'accord.

Les choses sont assez pénibles comme ça.

Le lendemain et le surlendemain sont calmes.

Rude pose un tas de question, Pigeon y répond. Œil Vert se réveille, souffre, gémit et se rendort. Bœuf et moi surveillons Brume et l'horizon.

La plaine se vallonne peu à peu au fur et à mesure que nous approchons du Trône d'Orage, des bois apparaissent lentement dans les décors. Le second jour, lors de la tombée de la nuit, nous apercevons le Trône de glace : une étoile bleue brillant d'un éclat bleuté, au sommet d'une hauteur enchâssée dans un écrin de forêt.

Le troisième jour, nous nous approchons encore, même si nous ralentissons instinctivement. Au fur et à mesure que nous approchons, nous nous faisons de plus en plus silencieux, même Rude et Pigeon restent cois. De l'extérieur du domaine, nous percevons petit à petit les détails de cette bâtisse. Ici, les vents restent calmes, comme à l'affût, je reconnais les murs en pierre bleue, marqués de sigle ancien en jade bleu, les toits presque translucides, bleus, et éclatants.

Le jour suivant, nous arrivons.

Nous traversons le bois entourant le Trône d'orage : C'est un lieu brumeux, dont de nombreux arbres sont morts mais où survivent aussi des géants centenaires sur lesquels perchent des familles entières de corbeaux et de corneilles qui croassent en nous voyant passer sur la route pavée de pierre et de jade et jalonnée de dragons de jade bleu.

La route est plus facile à parcourir, aussi à notre rythme, nous avançons rapidement, comme aspiré dans un rêve étrange, dans un de ces cauchemars qui ne veut pas dire son nom et qui vous laissent un goût d'inquiétude toute la journée du lendemain.

Nous arrivons.

La demeure du Seigneur des Hauts Vents est construite d'une façon qui m'échappe, comme si elle n'avait pas été construite en fonction de l'environnement mais, à l'inverse, comme si son architecture façonnait le monde autour d'elle.

Le vent gronde en permanence, fait tournoyer de façon cyclopéenne d'obscurs nuages gris autour du donjon principal, tandis que les rayons du soleil se déversent en cascade sur la toiture éclatante de la demeure du Seigneur des Hauts Vents.

Nos capes claquent sous le vent, nos chevaux nerveux, hennissent, sentant la tempête tenue en laisse par le pouvoir de cette demeure que l'on sent plus vieille que la nation du vent elle-même. Les arbres bruissent lorsqu'un souffle de vent vient les caresser, telle la main invisible d'un géant.

Cet endroit n'a rien de naturel.

Du coin de l'œil, j'aperçois Brume qui sort sa tête du chariot. Lorsqu'elle pose les yeux sur l'endroit, sa bouche reste ouverte, stupéfiée.

- Reste à l'intérieur.

Elle m'obéit et disparaît.

Devant l'entrée, deux énormes dragons de pierre grise et de jade monte la garde à l'entrée, dressés comme des cobras sur le point d'attaquer. Leurs yeux sont des boules d'éclairs bourdonnantes, et parfois, un éclair parcourt leurs corps dans un crépitement nerveux. La porte de jade blanc de la première enceinte, à double battant, est constellée d'inscriptions de jade bleu en langage ancien.

La porte, les murs, les tours, tout en fait, est construit dans un gigantisme qui écrase notre petite troupe et le chariot. Je suis déjà venu, mais malgré cela, ma bouche est sèche et mon estomac noué, mes doigts tremblent.

Soudain, la voix d'un cor nous assourdit, et les portes s'ouvrent brutalement, laissant échapper un blizzard froid et puissant, Rude lâche un cri et manque de tomber, j'entends Brume crier, nos chevaux hennissent, reculent, il nous faut lutter avec eux pour les empêcher de s'enfuir, et lutter avec nos consciences pour ne pas les suivre.

Cinq silhouettes apparaissent dans l'océan de lumière blanche qui semble être contenus dans

la forteresse de jade bleu : Une femme et quatre hommes.

La fille du Seigneur des Hauts Vents.

On l'oublie souvent, tant l'aura de son père plane sur la nation, pourtant elle est presque aussi terrible que lui. C'est elle que le seigneur envoie pour se débarrasser des barbares et des bêtes lorsqu'il ne veut pas déchaîner sa fureur destructrice sur tout le pays. Peu lui on jamais échappé. Les hommes qui l'accompagne sont deux fois plus larges qu'elle, leurs visages et leurs corps massifs invisibles sous leurs armures de mailles et leur regard froid occulté dans l'obscurité de leurs casques, armés de Hallebardes pourtant, il y a plus de pouvoir dans un seul geste de cette femme que dans un régiment entier d'entre eux.

Belle, mince, presque frêle, le regard distrait et triste, la crinière bleue, revêtue de blanc par dessus une armure d'argent étincelante, elle porte cette épée de jade aux proportions épiques.

Elle pose un regard distrait sur nous et nous dégringolons de montures pour nous jeter à ces pieds et mettre le front à terre. J'entends les pas métalliques des gardes qui s'approchent. La voix caverneuse de l'un d'eux retentit.

- Le tribut ?

La voix de Pigeon retentit lorsque je l'entends se redresser.

- Maigre, monseigneur, mais nous avons négocié une compensation avec le Héraut.

- Une compensation ?

Un moment de silence. Mon cœur manque un battement avant de se mettre à battre la chamade. Je serre les dents et referme les poings dans la terre froide. Le garde se retourne vers la Princesse Bleue. A nouveau, la voix caverneuse : - Montrez nous ça.

- Ciel !

Je me lève, gardant le poing fermé. Furtivement, je croise le regard de la princesse et celui de Pigeon et une vieille sensation s'empare de mes tripes, et les attache comme un nœud coulant autour de mon esprit. Je dois me battre pour ne pas hurler, m'enfuir ou me jeter sur les gardes en rugissant. A mes pieds, je contemple distraitement une flaque d'urine entre les genoux de Rude, et Bœuf, ce pauvre fou, semble ressentir lui aussi le problème car il serre nerveusement dans un de ces poings posé par terre un bout de roche.

- Montre-nous ! Dit le garde.

Je marche jusqu'au Chariot et lève la bâche. Œil Vert est éveillé, terrifié, allongé et silencieux. Brume est là. Je la saisis par la main, elle fait quelques pas et elle s'agenouille, front contre terre devant la Princesse Bleue.

- L'estropié est en bonus ? Le ton est railleur.

Je fais non de la tête. Il rit.

- Relève-toi ! Dit l'un des gardes.

L'un des gardes émet un sifflement approbateur. Un autre ricane. La Princesse Bleue reste silencieuse, mais quand elle s'approche de Brume, tout se fait silencieux. Elle saisit Brume par le menton, de deux de ces doigts blanc, minces et fuselés, doux et fermes.

Elle se tourne vers un des gardes et lui fait signe. Il empoigne Brume et l'emmène dans la lumière blanche et aveuglante de l'entrée et y disparaissent. Pour la première fois, sa voix retentit.

- Ce n'est pas au Héraut de négocier ce genre de chose, dit-elle calmement.

Son regard est calme, douloureux.

- C'est au Seigneur des Hauts Vents de décider s'il accepte votre offrande. J'essaierais d'intercéder en votre faveur.

Elle se retire et disparaît dans l'entrée.

Bœuf se redresse, jure en regardant Rude, qui se relève en bafouillant : - Qu'est-ce qu'elle veut dire ?

Un garde, le même, ricane.

- Vous êtes dans la merde !

- Notre vie ne tient qu'à un fil, fiston. C'est Pigeon.

Je soupire. Une colère froide me prend et me glace les veines.

- Est-ce que ça change vraiment de l'habitude ?

- La ferme, Ciel Noir !

C'est Bœuf.

Je sens le regard d'un des gardes peser sur moi **et** je me tais **et** réprime l'envie de pleurer de rage **et** essaie de penser à Brin et Aube. A tout ce qui dépend de moi. Je garde le poing serré sur la terre noire et froide du domaine. Une éternité semble passer (*s'écouler*) dans le silence.

Soudain, un glas retentit, et mon sang se fige dans mes veines.

Bœuf jure.

Rude nous regarde, paniqué : - Que se passe-t-il ?

Pigeon écarquille les yeux de stupéfaction.

- Non... nous... le village... le Seigneur nous renie !

Les gardes s'avancent vers nous pour nous mettre à mort.

Tout va très vite.

Rude hurle pardon et se met à genou : Le garde lui tranche le cou. La lame de sa hallebarde reste coincée dans la nuque du jeune homme, et Bœuf tente de le prendre de flanc tandis que le garde tente de la dégager. Une flèche venue du rempart se plante dans la poitrine de l'ancien et l'envoie rouler dans la boue en jurant.

Je n'ai pas le temps de bouger, une flèche se plante dans mon épaule, je tourbillonne et tombe au sol, deux autres flèches suivent de très près. Aucune ne me touche. Un vrai miracle. Pigeon se rue vers le bois, je découvre à quel point le petit homme court vite, mais il n'atteint pas les frondaisons. Trois flèches l'étendent net. L'une d'elle directement à l'arrière du crâne.

Je suis toujours en vie.

Sans savoir comment, je suis caché derrière le chariot.

A l'intérieur, Œil Vert hurle, impuissant.

J'entends un garde jurer, un autre rire.

Soudain, je réalise que je vais mourir. Ma blessure n'est pas grave, mais à long terme, je n'ai aucune chance. Je me redresse, regarde le ciel bleu et infini, laisse le vent courir sur mon visage. Quelque chose s'agite en moi.

L'un des gardes s'approche, puis un autre. Une rage froide s'empare de moi. Ils tentent de me prendre en tenaille en apparaissant chacun d'un côté, mais ils sont mal coordonnés. L'un d'eux est trop pressé. La terre vole vers lui, l'aveugle, et mon coutelas perce son œil. J'ai tout juste le temps de me retourner pour voir l'autre m'attaquer. La hallebarde file vers moi, je roule à terre et je sens la morsure de la lame dans l'air.

Plus qu'une question de temps.

J'ai roulé sur ma mauvaise épaule comme l'imbécile que je suis. Je grogne comme un chien enragé fatigué. Le garde ri à nouveau. Il lève sa hallebarde, prêt à frapper à nouveau, à son aise, tel un bourreau jovial.

Mon coutelas vole vers lui, se plante dans son flanc, pas mortel mais douloureux. Il recule, titube. Je souris.

Puis tout s'illumine.

Par tous les dieux !

Le chariot est déchiqueté par une force aussi rapide que la lumière. Le monde tourne dans tous les sens alors que je suis projeté à terre comme un vulgaire débris par l'onde de choc, le garde roule non loin de moi. Des morceaux de bois viennent se ficher quelque part dans ma chair tandis que des morceaux de chariot, des restes de récolte et d'Œil Vert retombe autour de

moi.

Le Seigneur des Hauts Vents ?

- Assez !

Je reconnais la voix.

Je me redresse douloureusement. La Princesse Bleue se tient devant moi, des éclairs crépitent le long de son épée de jade bleue dégainée. Une lumière bleutée émane d'elle, ainsi qu'un souffle de vent tel que je dois faire un effort pour rester debout, balayant les derniers morceaux de bois, décrochant ma cape et l'envoyant disparaître dans le bois derrière moi.

- Je suis désolée, dit-elle. Ce sera rapide.

Des larmes se décrochent de son regard dur et s'envole dans le vent. Je souri faiblement. Etrangement je suis calme.

- Merci, dis-je.

Elle lève son épée, et l'éclair frappe. Je me jette sur le garde et l'acier de son armure attire littéralement la foudre. Mes mains sont brûlées, mais lui-même n'est plus qu'un tas de cendre. Dans le regard de la Princesse Bleue, je lis de la surprise, de l'admiration peut-être. Elle lève à nouveau sa lame mais Bœuf, surgit par derrière, est sur elle. Il la saisit, son couteau dégainé, et le plante dans le bas de son dos. Elle laisse échapper un cri de surprise.

- Fout le camp ! Va au village !

La lumière qui émane de la Princesse Bleue n'est même pas son vrai pouvoir, ce n'est qu'une émanation, un résidu, mais elle suffit à faire griller Bœuf comme un quartier de viande sur une pierre à cuire surchauffée. Nous restons tous surpris, un instant.

- Dégage ! Bœuf sanglote comme un gosse, il brûle alors même qu'il reste accroché à la source de sa douleur.

Les gardes se ressaisissent. Cinq flèches viennent empaler Bœuf depuis les remparts. Un autre lui plante le tranchant de sa hallebarde dans la colonne vertébrale.

Je cours et me jette dans les bois.

Ce n'est qu'une question de temps maintenant. Je le sais.

J'ai une dizaine de blessures, les plus graves sont celle de la flèche à 'épaule et le morceau de bois qui s'est planté profondément dans mon flanc, le reste ne sont que des égratignures, mais l'infection devrait suffire à me tuer.

Ce sera long, douloureux.

J'ai quelques jours devant moi, guère plus.

Je me serais donné plus longtemps, mais j'ai plongé dans un petit lac dans le domaine du Seigneur des Hauts Vents pour échapper aux chiens et effacer mon odeur. Le lac ne valait pas beaucoup mieux qu'un marais, la morsure de l'eau était froide, cruelle.

La chaleur de l'après midi m'a permis de me sécher, et j'ai marché.

Maintenant, je suis sale au delà de toute description, bien que trois jours de voyage ne m'aient pas arrangé. La faim et la soif tordent mon corps comme dans un étou. Je repense aux autres, à Bœuf surtout.

Parfois je souris lorsque je repense aux gardes.

Ils croyaient que nous nous laisserions égorger comme des porcs, et ils en ont eut pour leur argent. Un, deux, trois. Pas mal. Je ne crois pas que la Princesse Bleue soit morte. Bœuf était

déjà affaiblis, et les Exaltés sont infiniment plus résistant que les mortels, le Seigneur des Hauts Vents vivait déjà du temps de l'arrière grand-père de mon grand-père, et on dit que leurs membres et leurs organes repoussent comme ceux des démons et des dieux, rien ne me pousse à croire que la Princesse Bleue est différente de son père.

Pour l'heure, je suis même surpris qu'elle ne m'ait pas rejoint.

La tête me tourne, ce n'est pas la fièvre, pas encore, juste le manque de sang et l'épuisement. Il me faudra au moins quatre jours, peut-être cinq, pour revenir au village, si je ne meurs pas avant, tué par une bête, des brigands ou pire.

Le trou dans mon épaule me lance, mais j'ai la chance de ne pas avoir été blessé aux jambes, sinon je serais mort sur place.

Je me tiens à l'écart des buissons blancs et des failles. Je titube, trotte, me nourrit de baie, d'insectes, bois de l'eau de pluie. Les mouches virevoltent autour de moi, attirées par l'odeur du sang et ma chair à vif. Je m'improvise un cataplasme avec la terre d'une termitière pour désinfecter et boucher le trou dans mon épaule.

La fin de la journée vient, et des nuages lourds de pluie avec elle (*avec elle des nuages lourds de pluie*). Je tente de marcher encore un peu, puis mes jambes se dérobent, fauchées par la fatigue et le sol s'ouvre devant moi.

Les ténèbres m'engloutissent.

Quelque part là-bas, j'entends Bœuf crier, sangloter, les implorations de Rude Automne. Je revois le sang du caravanier, son regard exorbité, quelques autres, et Sillon.

L'été était venu comme un coup de massue étouffant, l'année de mes treize ans. La pluie tombait si drue qu'elle faisait mal lorsque l'on se trouvait en dessous, mais il faisait effroyablement chaud. Trempé par la sueur à l'abri, trempé par la pluie à l'extérieur.

La fièvre était venue, recouvrant la région tel un voile invisible. Je regardais mes parents trimer, suer, puis lentement sombrer dans l'épuisement et le délire. Mon père, d'abord, puis ma mère passa sous le regard de Regard Vif qui secoua la tête en me regardant d'un air malheureux. Avant de sombrer, elle m'indiqua un village voisin, où une caravane de marchand s'était arrêtée, où ils vendaient des médicaments. Je confiais mes parents à une vieille femme du village avant de partir, montant la vieille bourrique qui nous servait de cheval.

Le chemin prit trois jours. Les marchands de la guilde me donnèrent les médicaments d'un air apitoyé en échange de mon cheval. Quelque chose en moi dû les marquer, car ils me proposèrent de m'embaucher si mes parents décédaient malgré tout. Je hochais la tête et reparti le jour même.

Le retour se fit sous la pluie, à pied, sous une chaleur imbibée accablante. Lorsque je revins, quatre jours plus tard, épuisé, mes parents étaient morts évidemment.

À l'époque, Flocon faisait déjà partie du conseil des anciens, mais il n'était pas l'aîné. C'était un vieux chauve et ridé du nom de Caillou Boiteux. Lui et quelques anciens régnaient sur le village d'une main de fer, et se partageais entre eux largement sur le dos de ceux qui y vivaient.

Caillou regarda les terres et la hutte de mes parents, échangea un sourire avec ces amis et décida de les attribuer à un de ses neveux, nommé Sillon. Sillon était un grand type, large d'épaule, grande gueule, il élevait difficilement quelques bœufs qui tombaient fréquemment malade. Je crois qu'il voulait changer d'activité. Caillou, en manque d'homme de main, voulait m'adopter.

Je ne sais pas pourquoi j'ai refusé.

Peut-être suis-je borné de naissance.

Toujours est-il que j'étais dans mon droit. Un village, ce n'est pas grand-chose, mais Caillou et ses potes savaient qu'ils ne pourraient pas dominer la colère de leurs propres héritiers s'ils piétinaient les traditions qui les avaient mis eux-mêmes au pouvoir.

Aussi, Caillou décida de laisser cours à la justice des armes.

En un sens, c'était une plaisanterie bien entendu, mais c'était la tradition, même si ça ne changeait pas grand chose au final, car personne n'aurait parié sur moi : J'étais un gamin affamé et épuisé confronté à un éleveur bien fait qui avait plus d'une fois défendu son bétail contre les hors-la-loi locaux et les loups. J'aurais pu demander à quelqu'un de prendre ma place, mais nul n'aurait accepté.

Moi le premier.

J'avais une soif de justice à éteindre.

Quelque chose hurle au loin et je me réveille au milieu des buissons. Les constellations brillent au-dessus de moi dans le ciel nocturne. Je tente de me redresser, mon épaule me fait un mal de chien. Pas la peine d'essayer à nouveau, j'ai besoin de repos, alors je ferme les yeux et prie silencieusement pour qu'une bande de loups ne m'ait pas pisté. C'est drôle d'y repenser maintenant. Quand j'y repense, Sillon est peut-être parmi les morts qui errent dans la plaine et qui boivent le sang des offrandes au Solstice d'hiver, Bœuf, de son vivant, les détestait, maintenant peut-être s'étripent-ils dans le monde des morts. Je parierais sur Bœuf.

Lorsque la confrontation eut lieu, cela se passa dans l'enclos de Sillon, les gens étaient venus de tout le village. Ils ne croyaient pas en ma victoire, ils venaient surtout s'assurer que tout serait fait de façon honnête.

J'avais un couteau, Sillon avait son épée. Il avait plu la nuit précédente, l'enclos était boueux. Regard Vif prit les dieux célestes à témoin pour le duel, histoire de sacrifier la chose et d'empêcher Caillou et ses potes d'intervenir. Personne ne soutiendrait une bande de blasphémateurs : il est dangereux de défier les dieux.

Quand j'y repense, je crois que Caillou était déjà parvenu à se faire détester de tout le village.

J'ai regardé le ciel gris et pluvieux de cette journée, et j'ai senti pour la première fois quelque chose en moi s'agiter.

Quelques secondes après le début du combat la femme de Sillon hurla de désespoir : Sillon avait porté un coup pour m'entailler la jambe, je crois qu'il voulait m'épargner. J'ai esquivé en plongeant en avant par dessus sa lame qui frappait trop bas, mon couteau trouva sa gorge, il bascula en arrière, et le choc de la chute fit s'enfoncer ma lame plus encore lorsque nous sommes tombés tout les deux dans la boue, étendus l'un sur l'autre.

Lâchant son arme, il me repoussa sur le côté de ses bras pour me dégager avec ses dernières forces, mais il ne pouvait faire plus, et ses convulsions me rappelèrent celle d'un poisson en train de s'asphyxier hors de l'eau.

Tous nous regardaient, silencieusement.

Mon regard a croisé celui de Sillon. Il ne pouvait plus parler mais son regard parlait pour lui. Peur et tristesse. Le sang coulait à flot et il savait que c'était fini. Caillou a ouvert la bouche et levé la main, mais c'est Regard Vif qui a parlé en premier :

- Allez petit, la justice, jusqu'au bout.

J'ai croisé le regard dur de Regard Vif. Je me suis assis sur le ventre de Sillon, bloqué ses bras avec mes jambes, et d'un coup sec, j'ai planté mon couteau dans son crâne, il est mort les yeux grand ouverts.

Une part de moi s'est perdue à jamais dans son regard.

Tout le monde nous regardait, tout le monde était silencieux. Puis les regards se sont tournés vers Caillou : Il avait enfreint une règle tacite dans le village, il le savait. Il n'avait plus rien à dire, et de toute façon, après ça, plus personne dans le village ne l'aurait écouté. Les autres anciens l'ont vite compris.

Je ne sais plus qui m'a aidé à me relever et m'a emmené chez moi.

On m'a laissé la hutte de mes parents et leurs terres.

Sillon avait une toute jeune sœur de cinq ans. Aube Grise. En réparation de la mort de son frère, Je me suis engagé à l'épouser pour ces douze ans et à m'occuper de sa veuve. La mère d'Aube Grise a accepté, avant de mourir l'année suivante, une infection, aggravée par son chagrin, sans doute.

J'ai épousé Aube Grise l'année où elle est devenue une femme. Elle n'avait pas assez connu son frère pour me tenir rigueur de sa mort. Je subvenais déjà en grande partie à ses besoins et elle vivait déjà chez moi. Le mariage et sa consommation ne furent qu'une formalité rapide. Elle en savait plus des choses du sexe que son mari, comme beaucoup de femmes.

Plus tard, quand j'eus un fils, je suis devenu un ancien.

Après le duel, plus personne n'a jamais adressé la parole à Caillou.

Il est mort de vieillesse, seul, emporté par le froid de l'hiver suivant.

Je me réveille.

La douleur est là aussi, m'enlaçant comme une amante.

Il pleut de grosse goutte de pluie fraîche matinale.

J'ouvre les yeux, me relève. La douleur plante ses baisers sur mon front comme autant de fleurs dont l'éclosion serait sans fin.

Le ciel est gris clair, le vent fait bruisser les herbes de la plaine autour de moi. Lentement, la douleur s'étiole, se dissipe, et elle est tant liée à mon existence qu'un moment je crois mourir. Mais je n'entends pas le souffle du vent du monde des morts, ni les voix de Bœuf, Pigeon et Rude. C'est seulement mon vieux corps obstiné qui s'est habitué.

Je prends une inspiration profonde, l'air frais et humide mord sauvagement mes poumons. Une série de feux aussi vifs que furtifs embrase mes articulations. L'espace d'un moment, le monde danse autour de moi comme les femmes à la fête du printemps.

Je perds l'équilibre.

Mes pieds trouvent malgré tout le sol, ou peut-être l'inverse et je repars.

Je marche au milieu de flaques d'eau immense dans la plaine, rapidement, le ciel se dégage, balayé par le vent, laisse place au soleil implacable, et avant midi ma gorge est à nouveau aussi sèche que la steppe.

Mon régime reste pareil : Insectes, eau de pluie, racines et baies sauvages.

Ma blessure à l'épaule se referme lentement, mais celle au flanc reste mauvaise et me lance des dards de douleurs qui s'enfoncent dans mes entrailles.

J'entends Bœuf m'appeler au loin, comme un écho. La voix de la Princesse Bleue lorsqu'elle s'excuse. Je ris. Peut-être suis-je en train de perdre la raison.

Marcher dans la plaine est pénible : on n'a pas l'impression d'avancer. Le décor reste le même, les seuls points de repères sont des arbustes verts ou blancs et quelques buttes qui se dressent occasionnellement et découpent l'horizon. Si vide que lorsque l'on sort du chemin, on navigue à l'instinct et aux étoiles comme des marins perdus dans un océan vide.

Le soir tombe lorsqu'un grondement similaire à celui du tonnerre roulant dans la plaine m'avertit que la Princesse Bleue m'a retrouvé.

Ce n'est encore qu'un sombre nuage de poussière dans la steppe, rampant à toute vitesse sur l'horizon rouge sang, tel un monstre cyclope, dont l'œil serait une étoile projetant une lumière bleutée. La sang-dragon et sa suite avancent, mais pas directement vers moi. Ils ne m'ont pas encore vu.

Je regarde autour de moi, cherchant un abri dans tout ce vide, j'accélère mon allure malgré l'épuisement et je repère trois buttes de terre médiocres. Je les rejoins en rampant.

Malgré les apparences, les buttes n'ont rien de naturel, ce sont des tertres élevés par les Aïnouks, nomades qui passent dans la région, ils y enterrent leurs morts, des gris-gris, ou d'autres choses, et parfois, tout cela refuse de rester où on les y a laissés. D'après Regard Vif, ce sont eux qui viennent se nourrir du sang lors du Solstice d'Hiver.

Approcher de ces buttes est de la folie au mieux, un blasphème au pire, mais je ne veux même

pas penser à l'alternative. Je rampe entre les buttes silencieuses tandis que le soleil couchant baigne la steppe de sang et d'obscurité, et je me tapis dans un renforcement tout proche, retient mon souffle, écoute et attend.

Le grondement revient par ici, couvrant le faible bruit du vent. Je ne les vois pas. Je n'ose même pas lever la tête. Je repense aux récits sur les sens aiguisés des Exaltés, capable de voir la lueur dans l'œil d'un oiseau volant au loin dans le ciel.

Sans doute m'a-t-elle aperçu tout à l'heure finalement, mais rien n'est sûr.

Maintenant je les entends si bien que je peux évaluer leurs nombres, cinq, peut-être six chevaux et autant de cavalier, lorsqu'ils s'arrêtent, j'entends le cliquetis de leurs armures de maille. Une voix féminine, claire et dure aboie un ordre bref.

La Princesse Bleue.

A son ordre, les gardes descendent de cheval comme un seul homme.

Ils sont proches à présent, de l'autre côté de la butte.

Je me résous à respirer à nouveau. Je saisis une pierre traînant non loin de moi. Mes brûlures aux mains ne font mal mais je réprime un sourire à l'idée que j'organise une embuscade sur quelqu'un de plus puissant qu'un demi-dieu avec une épaule trouée et un caillou !

Soudain quelque chose me frappe. Je les entends discuter, plaisanter distinctement. Ils n'ont pas l'air agressif. Ils bougent mais ne viennent pas de mon côté. J'entends d'autres cliquetis, un homme se plaindre et vouloir se prémunir du Beau Peuple, et un autre l'accuser de faire partie du Peuple Laid. Des rires s'ensuivent.

Je me tasse dans mon coin et m'écrase, tendu. La nuit règne sans partage sur la steppe maintenant, et les nuages avec elle. Pas d'étoiles dans le ciel et c'est une bonne chose. Je reste éveillé mais ne bouge pas, la nuit, les bruits portent plus loin et les hommes de la Princesse Bleue restent sur leurs gardes. J'écoute leurs discussions, leur feu craquer et sent l'odeur de la nourriture envahir le site comme une présence invisible et séductrice. Ils parlent de moi, de Bœuf, et de ceux que nous avons tués. Leurs voix sont pleines de vengeances, mais teintées de peur. La Princesse Bleue reste silencieuse, et nul ne lui adresse la parole.

Quand à moi, j'attends que les esprits des morts s'emparent de moi ou de mon esprit. J'attends que les dieux me foudroient pour avoir profané ces buttes mais rien ne vient de ce côté là.

Je suis sur le point de m'endormir lorsque j'entends des pas.

Ils viennent vers moi.

Une seule personne en armure.

Ma main droite retrouve la pierre, je reste autant que je le peux dans l'ombre. Le rythme des pas est calme. Qui que ce soit, il n'est pas malin : il vient par le passage entre les deux buttes, idéal pour une embuscade.

J'ai une chance de le prendre par surprise, en tout cas j'entretiens cette illusion jusqu'au moment où j'aperçois sa silhouette, projetée par la lumière du feu, une silhouette de femme.

La silhouette de la Princesse Bleue.

Je serre les dents.

Elle passe devant moi, silencieuse, revêtue de son armure, l'épée dans son fourreau. Elle a le corps d'une femme qui n'a jamais connu les champs, mais la démarche de celle qui ne sait que trop bien ce qu'est un combat. Lentement, elle tourne la tête vers moi, si imperceptiblement que je ne comprends qu'elle m'observe que lorsque mon regard rencontre le sien. Ce sont deux bijoux bleus de tristesses, contenu dans un bloc de froide détermination.

Je soutiens son regard.

Puis sa cape claque au vent lorsqu'elle se retourne et s'en va, calmement, comme un vent de printemps qui tourne, sans dire un mot, sans un avertissement.

Rien ne traverse mon esprit. Je suis prêt à tout. Rien ne se passe. J'entends juste la Princesse Bleue s'installer, s'asseoir.

Je reste éveillé, attendant à nouveau, je ne sais quoi.

Le lendemain matin, avant l'aube, ils repartent vers l'une des failles, dans le nuage de

poussière dans lequel ils sont venus, et je vis toujours, sans savoir pourquoi.

Je m'endors, m'éveille, fouille les restes de leurs campement, découvre une gourde d'eau oubliée, puis repart plus tard dans l'après midi.

Je tente de faire durer la gourde d'eau. Elle possède un drôle de parfum et je ne me résous à la boire que tard car je crains qu'elle ne soit empoisonnée, sans fondement.

C-----

Vers la fin du troisième jour, le vent souffle plus fort, Il gronde sur la plaine comme un titanesque fauve sur sa proie. Je vois des nuages de poussière qui tourbillonnent, qui cachent les cieux et plongent la plaine dans les ténèbres, ils sont aspirés par des fleuves d'air invisibles qui filent dans ma direction, passent par-dessus ma tête en hurlant et qui me jettent au sol lorsque leurs souffles m'effleurent.

Au loin, mon esprit vide aperçoit un gigantesque nuage de poussière se soulever au point de rencontre de ces étranges tornades. Un vent brutal balaie ensuite la plaine, me fouette le visage. J'aperçois des boules de buissons séchés qui roulent dans ma direction et me dépassent en sens inverses. Au loin, mon esprit fiévreux entend les rires et les voix d'Aube Grise et de Brin d'Herbe.

Plus je m'approche du village, plus mon corps me ralentit. Mon épaule n'est plus qu'une douleur sourde, mais mon flanc me donne l'impression de se déchirer après chaque mouvement de ma hanche. Mes mains semblent brûler perpétuellement lorsque le vent vient lécher mes blessures.

Plus d'une fois, la tête me tourne et je menace de tomber. Plus d'une fois, je me redresse douloureusement. Je ne suis qu'un homme, mais je vis comme un animal, et les sauvages vivent mieux que moi.

Il me faut encore deux jours pour rejoindre le village.

Bien entendu, il est trop tard.

Je manque de le dépasser car il ne reste rien, ou presque : effacé de la surface du monde, seule la butte de Regard Vif est encore là, amoindrie, l'entrée disloquée et bouchée par un effondrement. Peut-être quelques poutres et pierres ci et là. Les champs ne sont plus que des taches de terre au milieu des mauvaises herbes qui les entouraient.

Mon esprit est vide, sa substance emportée par le vent.

Assis par terre, j'attends sans trop savoir quoi, ahuri.

La nuit.

La nuit froide, et le vent, toujours le vent, qui emporte les morts et les vivants.

Lentement, la nuit plonge mon corps dans l'obscurité en même temps que la plaine. Mon esprit ne tarde pas à suivre.

Je suis vivant.

J'aurais dû mourir.

Cahots. Hennissements de cheval. Bêlements de mouton et de chèvres me parviennent, assourdis. Je respire un air chaud empli de l'odeur du cuir, de laine et de fourrure dans lequel je suis emmitoufflé comme dans un cocon. La douleur est là, la fièvre aussi, la plupart du temps aussi assourdies que le son, mais qui carillonnent lorsque le chariot qui me transporte tressaute sur le chemin.

J'ouvre les yeux.

Un trou laisse tomber un pilier de lumière dans la yourte, l'éclairant à peine.

Dehors, j'entends un homme chanter dans une langue que j'ignore. Je tente de me lever et le regrette aussitôt. La douleur explose dans ma hanche. Je me laisse retomber et ferme les yeux. L'endroit est chaud comme un four et je sue comme un bœuf, mais le trou me permet de respirer.

Je reste immobile.

J'essaie de ne pas penser, de m'occuper, j'écoute les voix extérieures. Des femmes, des hommes, des enfants, des chèvres, des moutons et des bœufs anime et couvre le bruit de la yourte en mouvement, dont le bois et le fer grincent et gémissent. Je reconnais la langue.

Les Aïnouks.

Des barbares. J'ignore pourquoi ils m'ont sauvé. Ils risquent de le regretter. Les Aïnouks ne sont pas particulièrement mauvais, mais ils ne sont pas meilleurs que nous non plus. Ce sont des chasseurs et des éleveurs, des nomades, qui se transforment à l'occasion en pillards lorsque l'hiver est rude. Ils ne font pas de prisonniers, et ne vendent pas d'esclaves

Je tente de rester éveillé, en vain.

Finalement, je suis réveillé par de la lumière.

Nous avons cessé de bouger et la bâche est ouverte. Une silhouette se découpe et un homme entre. Barbu, cheveux courts et noirs, les yeux bridés, vêtus de tissus, un bol fumant à la main et une cuillère en bois profonde à l'autre. Il s'approche. L'odeur de la nourriture pimentée parvient à mes narines. J'avale ma salive.

Il prend une cuillère et la tend vers ma bouche.

- Mange.

Il a un accent à couper au couteau, mais le ton ne souffre pas de refus. J'ouvre la bouche et j'avale. Un instant plus tard, je tousse comme si je devais cracher mes poumons, les larmes aux yeux, la nourriture est relevée et bouillante comme de l'acier chauffé à blanc. Impossible d'avaler plus.

L'étranger me regarde en se marrant.

Quand il finit de rire, il me tend une gourde. Je bois comme un fou et le regrette aussitôt : je déteste le lait de chèvre. L'homme rit encore lorsqu'il me voit faire la grimace.

Il fait un signe dans sa direction.

- Aïnouk !

Je hoche la tête positivement.

Il recommence.

- Jaï !

Je hoche la tête à nouveau. Il hoche la tête à nouveau et tend le doigt vers moi. Quand je parle, ma propre voix me semble étrangère.

- Ciel Noir.

- *Sien noa* ?

Je hoche la tête. Je n'ai pas envie de me lancer dans un cours de langue. Il arbore un mince sourire lorsqu'il me tend une cuillère de sa lave en fusion et que je refuse. Il tape mon flanc. Je grimace et j'ouvre la bouche. Il alterne avec le lait de chèvre pour faire passer. Il hoche la tête et

repart.

Entre les cahots de la yourte, la chaleur, le confort et ma fatigue, il ne me faut pas longtemps pour m'endormir. Dans mon sommeil, je rêve du village : plus d'une fois, je revois Bœuf Assoiffé lentement grillé dans l'étreinte mortelle de la Princesse Bleue, le sourire de mon fils, Aube Grise me tend les bras, je l'enlace, et je brûle à mon tour.

Je me réveille en pleurant.

Plusieurs jours passent ainsi.

Jaï revient deux à trois fois par jour. Il me nourrit, me soigne, me lave et sourit, mais ses yeux sont deux fentes aiguës et réfléchies et il parle peu. J'entends d'autres voix à l'extérieur mais ne voit personne d'autre. Parfois nous restons immobiles longtemps, parfois nous bougeons sans arrêt. Je m'habitue à la nourriture.

Une nuit, j'ouvre les yeux et un homme se tient au côté de Jaï.

L'homme est vieux, ridé, les cheveux gris et longs, de longues moustaches grises tombent de son visage et ses yeux sont aussi aiguës que le poignard dégainé que je remarque dans sa main. Je ne le crains pas. Par réflexe je pense à attendre qu'il s'approche pour le tuer en l'étouffant avec les draps, mais une part de moi se sent heureuse, extatique.

L'homme me sourit et se tranche d'abord la paume de la main avant la mienne.

Jaï récupère le sang dans un bol vide et le vieux me regarde en marmonnant quelques mots. Il rajoute une fiole de je-ne-sais-quoi et fait brûler le tout. Une fumée et une odeur épouvantable envahissent la yourte. Je retrousse les narines et grince des dents.

Finalement, tout s'achève assez vite.

Lorsqu'il s'arrête, il sourit comme si j'étais un bout de viande juteux et lui affamé depuis longtemps. Il parle à Jaï et ce dernier sort en criant. Je me retrouve seul avec le vieux, et encore plus inquiet.

Une femme entre et accompagne Jaï.

Cheveux noirs en natte, taille moyenne, mince et vêtue d'une tunique blanche et brune, ces yeux bridés me scrutent comme si j'allais la dévorer. Jaï et le vieux lui parlent. Elle hoche la tête docilement, mais je lis une intelligence douloureusement familière dans son regard. Finalement, elle parle, sa voix est douce, calme et son accent vaut celui de Jaï.

- Je m'appelle Mahe. Vous connaissez mon mari, Jaï », elle se tourne un instant vers le vieux, « voilà Hakka. »

Hakka se remet à parler. La langue des Aïnouks est un flot rapide de syllabe qui confine à l'insaisissable. Pigeon Fou connaissait leur langue, mais lui-même ne les comprenait pas toujours. Elle traduit instantanément.

- Nous vous avons trouvés, assis sous la constellation du cadavre. Hakka dit que c'est un signe. Vous avez survécu à la fureur du dieu des vents.

Je lève la main brutalement. Jaï laisse tomber la sienne sur son poignard. Mahe recule.

- Je n'ai survécu à sa fureur que parce que je n'étais pas là lorsqu'elle s'est abattue sur mon village. Je ne peux rien pour vous. Vous êtes en danger.

Elle traduit. Hakka sourit. Le regard de Jaï se fait froid. Il se remet à parler.

- Hakka dit que cela n'a aucune importance, dit-elle. Des pactes ont déjà été conclus et les oracles ont été clairs, vous sauverez notre tribu du Dieu du vent.

Les Shamans et les sorciers sont tous les mêmes. Une fois qu'ils commencent à parler de destinée, d'esprit et de pacte, il n'y a plus rien à rajouter.

Je me cale dans ma couche. Hakka à l'air satisfait, Jaï méfiant et Mahe nous contemple tous. Hakka finit par dire quelque chose et ils quittent la yourte.

Le lendemain, ils me font sortir.

Ils pourraient craindre de me voir partir mais où irais-je ? La plaine s'étend encore autour de nous à perte de vue, et je sais à peine marcher. Je profite de l'air frais tandis que Mahe arrange l'intérieur de la yourte.

La vue me coupe le souffle.

J'observe le convoi : on dirait un énorme village en mouvement. Une centaine de yourtes bougent sur la plaine, tirées par des buffles laineux. Tandis que des hommes et des enfants montent de petits chevaux et des chiens, mettant en bon ordre des troupeaux massifs de moutons et de chèvres. L'un d'eux me jette un regard méprisant.

Je marche un peu, mais la tête me tourne rapidement. J'ai la garde à l'œil. D'autres hommes m'observent, l'air méprisant, je les ignore. Je sens le vent sur mon visage, nous sommes toujours dans la nation du vent. Le Seigneur des Hauts Vents doit savoir qu'ils circulent sur ces pâturages. Impossible qu'un tel clan passe inaperçu.

Mahe revient vers moi.

- Votre couche est prête.

- Vous avez un accord avec le Seigneur des Hauts Vents ?

Elle hoche la tête négativement.

- Le Dieu des vents est changeant, il est trop libre et trop puissant. Asseyez-vous.

Je m'assois. Hakka s'approche et parle à Mahe.

La femme reste silencieuse un instant, et se tourne vers moi doucement, comme si j'étais un loup prêt à mordre.

- Hakka dit que vous avez un pacte avec les morts. Vous avez marché sur leurs territoires.

- Je n'ai rien de tout ça, dis-je. Je sais que le sang attire et nourrit les morts au Solstice d'hiver, c'est tout.

Le temps de faire la traduction et que Hakka réponde, Mahe devient pâle.

- Il dit que ce n'est pas ce que pense Bœuf. Il dit qu'il vous attend, vous ou le Seigneur des Hauts Vents.

Je reste silencieux et ne regarde pas Hakka. C'est la première fois qu'un Shaman parle aussi librement de chose qui ne doit être connue d'eux seuls. Je réprime un frisson.

- Il m'attend ?

Ma voix tremble. Celle de Mahe aussi.

- Oui, Hakka dit que dès que nous serons sortis de la plaine des vents, il vous indiquera le chemin du pays des morts.

Le pays des morts... Prononcer ce seul nom est interdit pour les vivants. Nous le connaissions au village parce que l'on entendait parfois les morts le hurler lors du Solstice d'Hiver, quand quelqu'un refusait de payer le tribut du sang. Je pourrais avoir peur, je devrais avoir peur, mais je me sens presque euphorique. Peut-être ai-je réellement parcouru la terre des morts.

- Pourquoi m'en parle-t-il ? C'est dangereux d'en parler pour un non-initié, dis-je.

- Hakka est un Shaman, et vous êtes différent, dit-elle. Vous avez échappé au pouvoir du Dieu des vents.

Je reste silencieux un long instant. Je remarque Jaï nous observer d'un air mauvais et inquiet au loin.

- Et toi ?

Mahe paraît surprise que je pose la question.

- Moi ? Je suis une femme. » Elle soupire. « C'est moins grave si je meurs. »

Je souris. Beaucoup d'hommes aussi pensaient ainsi dans notre village, leur niaient tout droit au savoir et après coup, se demandaient pourquoi ils avaient affaire à un ramassis d'idiotes haineuses parmi lesquelles ils devaient choisir leurs épouses.

Je regarde l'horizon bleu baigné du soleil de l'après-midi. Le ciel est bleu, la plaine semble presque dorée tant il a frappé dessus. Je revois le regard d'Aube Grise. Je ferme les yeux si forts que cela me fait mal.

- Tout va bien ?

J'ouvre les yeux.

- Oui. Ne te met plus en danger. Apprenez à Hakka à parler ma langue.

Mahe sourit.

- Merci, mais nous n'avons pas le temps, dit-elle. « Je fais ceci car je sauve Jaï, mon mari, et mes enfants. Je lutte pour mon destin et un jour, je serai Shaman. »

Je souris. Hakka fronce les sourcils, ne comprends pas. Bien qu'à moitié fou, comme tous les Shamans, il a l'air d'un type bien, mais ça me plait de le voir patauger. C'est notre secret mystique, la seule justice qui nous appartienne.

- Je comprends, mais ne reste pas trop avec moi. Jaï est jaloux.

- Je sais.

Ses yeux sourient. Soudain, je me sens triste. L'histoire de ces barbares m'en rappelle trop une autre.

Les jours passent.

La tribu m'ignore, mais leurs silences et leurs regards pèsent sur moi comme un fardeau. Seuls Hakka, Jaï et Mahe s'occupent de moi. Chaque matin, je prends l'air tandis que l'on change les draps dans lequel je dors. J'essaie d'apprendre quelques rudiments de langue Aïnouk. Je regarde leurs bêtes se faire plus nombreuses lorsqu'elles mettent bas. Je tente de ne penser à rien. J'observe des hommes s'entraîner à l'épée et à l'arc, des femmes faire la lessive et élever des enfants. Leurs vie n'est finalement pas si différente de celle au village. Mon épaule se rétablit petit à petit, mais ma blessure au flanc est toujours douloureuse. Mes fièvres nocturnes s'espacent. Mahe et Jaï prétendent que j'ai de la chance et une santé de fer.

La tribu se déplace lentement, laissant ses troupeaux paître dans les pâturages, mais se dirige lentement et sûrement vers la frontière de la nation du vent. Parfois ils s'arrêtent pour faire un peu de commerce avec les autres villages, échangeant des légumes contre une ou deux bêtes en me tenant à l'écart et en me cachant de tout ceux qui pourrait me dénoncer au Seigneur des Hauts Vents. Les affaires sont mauvaises : le Seigneur des Hauts Vents a visiblement prélevé un tribut important dans toute la plaine. Le peu que j'aperçoit des villages voisins n'améliore pas mon moral : champs surexploités, vaches maigres, enfants hâves, et maisons silencieuses. Seuls les nomades ont l'air de vaguement prospérer. Je parviens à nouveau à marcher sans aide plusieurs heures.

Je suis presque heureux de partir.

Evidemment, presque heureux, c'est déjà trop.

La tribu n'est plus qu'à deux heures de la frontière lorsque j'entends des cris angoissés venant de l'extérieur pendant l'après midi. Entre deux cris, je perçois le grondement familier d'un groupe de cavalier et le hennissement étrange d'une monture parmi d'autres montures. Même l'angoisse des Aïnouks à quelque chose de familière.

J'entrouvre la bâche de la yourte et je jette un œil : un nuage sombre court vers nous. Quelques instants plus tard, je reconnais le Héraut à la tête d'une vingtaine de cavalier. Je suis surpris un instant par leurs arrivées tardives, puis je comprends : ils ont attendu que les Aïnouks se soient bien ravitaillés pour les empêcher de prendre la fuite trop rapidement.

Mon cœur bât à tout rompre. Une sueur froide me glace l'échine. Hakka a été fou de me sauver. Je repense au regard du Héraut, au pouvoir de la Princesse Bleue, du Seigneur des Hauts Vents et du Trône d'orage. La panique manque de me submerger, puis je m'assieds au fond de la yourte, ferme les yeux, incapable de penser.

Dehors, le groupe de cavalier s'est arrêté. Mahe et Hakka se tiennent devant lui. Les Aïnouks ne sont pas des enfants de cœurs, mais ils ne font pas le poids face au Héraut. L'auraient-ils su, ils n'auraient pas mit tout leur espoir en un étranger. J'entends l'étrange voix du Héraut, elle couvre le souffle du vent, les hommes et les bêtes se tiennent dans un silence craintif lorsqu'il

élève la voix.

- Noble peuple Aïnouk ! Le Seigneur des Hauts Vents vous a laissé vivre sur ces terres pendant de nombreux jours, et maintenant, il attend de vous que vous lui donniez une compensation pour son infinie hospitalité.

Toujours ce détachement impossible dans sa voix...

Hakka élève la voix, parle dans la langue ancienne. La langue utilisée par les dieux, les esprits et les morts. Je ne la comprends pas, mais j'ai assez entendu Regard Vif l'utiliser lors du Solstice d'hiver pour la reconnaître. Son ton est solennel, calme.

Le ton du Héraut est celui dont doivent user les fleurs vénéreuses en enfer.

- Je n'en attends pas moins, mais sachez que le Seigneur des Hauts Vents serait offensé de ne pas vous voir reconnaître son pouvoir sur les cieux comme sur ces terres : Il ne demande que le dixième de vos troupeaux, cinq de vos hommes, cinq de vos femmes, et cinq de vos enfants. Ceci est une offre certes rude, mais néanmoins raisonnable compte tenu des circonstances...

A nouveau la voix de Hakka, toujours aussi calme, toujours aussi solennelle, et la réponse du Héraut, détachée et sans appel.

- Bien, vous subirez alors la justice du Seigneur des Hauts Vents.

Je me lève et observe par l'ouverture de la yourte : les soldats du Seigneur des Hauts Vents ont **démontés** et se sont déployés dans le campement, leurs armes dégainées. La main d'acier griffue du Héraut jaillit soudain et attrape Hakka par le col. Les tentacules formant son visage s'écartent, et son visage étrange vomit une lumière verte et immonde pleine de sa colère inhumaine sur Hakka.

Hakka hurle, et son visage fond comme une immonde chandelle de chair.

Les Aïnouks font face. Ils n'ont aucune chance, surtout face au Héraut.

Ils lui décochent un essaim de flèches qui filent autour de Mahe en bourdonnant tel des guêpes. Son bras droit clignote, et les flèches retombent à ses pieds, brisées tandis qu'il marche vers la jeune femme, immobile.

Ses soldats ne bougent même pas.

Pendant un instant, je pense m'enfuir, je pense à courir et aller me cacher au-delà de la frontière, pour trouver le destin qui m'y attend, quel qu'il soit.

Puis l'instant passe.

J'ai fui trop souvent. Je me suis incliné, me suis rabaissé trop souvent. J'ai livré des enfants à un tyran meurtrier pour me sauver moi et les miens. J'ai menti, j'ai tué, et malgré tout cela j'ai tout perdu. J'en ai assez.

C'est fini.

Je ferme les yeux. Dehors, les gardes du Héraut s'approchent. Je me lève pour venir à leur rencontre. J'oublie que je n'ai pas d'arme. Je sens cette animation intérieure familière qui m'habite dans ces instants, mais elle se développe, elle grandit. Chacun de mes battements de cœur devient assourdissant, mon sang bat dans mes veines comme des geysers d'énergie qui viennent alimenter mon corps. Je lutte pour contrôler l'euphorie mêlée de rage qui m'anime.

J'ouvre la bâche. Des gens fuient, des gens meurent, des gens combattent. Deux gardes du Héraut, en cotte de maille, armés de Hallebarde, m'observent une fraction de seconde. Une étoile filante traverse leurs regards lorsqu'ils me reconnaissent et lèvent leurs armes.

Je me rue sur eux et le monde disparaît dans une explosion de lumière.

Ils ont à peine le temps d'avoir peur.

Mes poings laissent des traînées de lumières derrière eux. Je frappe avec la puissance d'un ouragan.

Le heaume et le crâne du premier sont pulvérisés, la cotte de maille du second explose dans un étrange carillon métallique, leurs corps sont projetés dans les airs, retombent dans un sifflement suraigu non loin du Héraut. L'onde de choc soulève un nuage de poussière autour de nous.

Je disperse le nuage d'un geste du bras.

Le silence tombe sur le campement. Tous les regards se tournent vers moi, éblouis, terrifiés, incrédules. Certains s'enfuient déjà, mais pas le Héraut : Le halo d'or pâle rencontre la colère verte et haineuse de son œil qui se déverse sur moi, cette haine étrange qui ne lui appartient pas plus que ne lui appartiennent les nuages.

Il ne semble pas connaître d'autre ton que celui du parfait détachement.

- Tuez-le, s'il vous plait, dit-il, un éclair de lumière verte jaillissant de son œil.

Les gardes se ruent sur moi. Je les accueille. Je romps des échinés, fait couler le sang, défonce des crânes, démembre des corps, arrête des coups d'épée à main nue. Mes gestes sont rapides, puissants, spontanés, mais plus anciens que la nation du vent elle-même. J'ai presque aussi peur qu'eux.

Quand j'en ai fini, une dizaine d'entre eux gisent autours de moi, et les autres s'enfuient en hurlant.

Tous sauf le Héraut, évidemment.

Je suis perturbé. Il marche, parfaitement détendu, pourtant la lumière rageuse de son œil est à peine contenue, mais sa voix est inchangée. Il tient Mahe par la gorge. Sa main menace à chaque instant de la déchiqueter.

- Je comprends, c'est toi qui as fait disparaître la Princesse Bleue... n'est-ce pas, Anathème ?
Je fronce les sourcils.

- Non, dis-je.

Des bêtes hennissent et bêlent de terreur alors que les flammes les menacent. Des enfants pleurent. Je me demande quand et comment l'incendie a pu commencer. Je dois trouver quelque chose. Jaï est derrière le Héraut, la corde de son arc tendue. Je reste calme.

L'Aïnouk décoche sa flèche. Elle vient se planter derrière la nuque du Héraut qui tourne la tête vers Jaï comme si de rien n'était.

Je plonge.

D'instinct, je libère tout le fleuve d'énergie qui m'anime dans ce geste unique. Le choc est brutal, le Héraut hurle. Son sang violet éclot comme une fleur dans un bruit de craquement obscène. Mahe est projetée en arrière par l'onde de choc, le bras du Héraut toujours agrippé à sa gorge, mais plus désormais relié à son épaule.

Mais il ne meurt pas.

Son visage se tourne vers moi, il n'a pas de bouche, pas de nez, juste cet amas de tentacules qui s'écarte devant son visage et qui laisse la lumière verte et haineuse me frapper. Je sens une chose plus massive que Création m'observer à travers ce regard, à la volonté indépendante du Héraut. Son pouvoir dévore avidement l'air qui nous sépare, tentant d'arracher ma peau, de dévorer ma chair.

Je hurle, couvre mon visage de mon bras.

Je sens une nouvelle explosion de pouvoir en moi, mais ma peau se liquéfie et coule par terre comme du lait. La peur plante ses crocs haineux dans mon âme qui **répond d'une fureur indignée**. Mon bras droit se projette dans la lumière. Ma main saisit une gorge, détourne la tête qui lui est reliée et la broie dans un claquement sec.

Je le relâche.

Le Héraut s'effondre dans l'herbe jaunie par la lumière. Ma lumière.

Tout redevient étrangement calme, et lumineux.

Autour de moi, quelques yourtes brûlent et quelques Aïnouks m'observent avec plus d'inquiétude dans leurs regards que les incendies, les gardes morts, ou le Héraut lui-même. Je me tourne vers Mahe, lui tend la main. Ses yeux éblouis s'écarquillent encore. J'entends un bruit de corde qui se tend derrière moi puis un claquement sec. Je m'agrippe au pouvoir comme un enfant à sa mère et le relâche comme sous les coups du Héraut. Je sens la flèche se briser sur mon dos et entend un cri de rage. Je me retourne, envoyant un coup de poing au hasard.

Le coup percute un visage, fait voler un nez en éclat et déloge quelques dents. A l'autre bout

de mon bras ensanglanté, c'est Jaï, que la force de l'impact traîne dans la terre dans un bruit obscène et un nuage de poussière. Je crois prononcer le mot « non ».

Nouvel instant de silence.

Il ne dure pas plus que l'ancien.

Tonnerre de cris, pluie de flèches, éclair métallique, tout cela me tombe dessus. J'intercepte et dévie des flèches à main nue, deux m'atteignent, mais à chaque fois, le fleuve de pouvoir jaillit pour les intercepter comme un chien dressé, et elles ricochent ou se brisent sur ma peau.

Je me tourne vers Mahe, tente de parler.

- Je ne voulais...

Je n'ai pas le temps de terminer. Une flèche traverse la gorge de Mahe. Ses yeux larmoyants sont grand ouverts lorsqu'elle s'effondre en arrière. Sa bouche ouverte projette une traînée de sang. Je tends la main comme pour la retenir. En vain.

Je me retourne. M'interpose entre la pluie de flèche et elle. J'entends un gargouillement douloureux venant de sa gorge. Une flèche heurte mon front et ricoche comme un oiseau lancé à pleine vitesse sur un rocher. En cet instant, je veux les tuer. Une voix hideusement déformée et douloureuse m'en détourne.

- Mes enfants... Va t'en !

Elle a raison.

Je m'écarte d'elle entre deux volées. Prend une sacoche à un cadavre Aïnouk qui gît non loin et m'enfuis. Je cours, je cours sans prêter attention à la douleur persistante de ma hanche, je cours sans me retourner, je cours jusqu'à la nuit tombée, pour sauver Mahe, ses enfants, sa tribu, et moi, de la puissance ancienne et mauvaise que je suis devenu.

Je m'appelle Ciel Noir.

Je ne suis plus un homme.

Je suis un Anathème, une puissance ancienne et infinie.

Il n'empêche, mon avant-bras me fait un mal de chien.

Toute la chair est à vif. J'ai déchiré un drap pour l'envelopper et arrêté le saignement, mais mon bras dégouline à travers et le tissu est littéralement imbibé de sang. Curieusement, depuis mon combat, ma hanche me fait moins mal.

La lumière émanant de moi s'étirole petit à petit, finit par s'éteindre, mais je peux sentir le fleuve d'énergie capter la vie autour de moi, enfler, en un processus lent et inéluctable. Un instant, j'ai peur d'exploser, mais finalement, il se stabilise et n'enfle plus.

Quand je me sens défaillir, je ferme les yeux, me concentre sur ce flot d'énergie, sur l'écho qu'il provoque dans tout mon corps. Je le sens qui imprègne chacun de mes muscles, chacun de mes os, et la fatigue disparaît.

Le soleil est tombé puis a émergé à nouveau depuis mon combat avec le Héraut, il l'a fait à nouveau lorsque j'ai atteint ce petit bois de bouleaux et de buissons chiches.

Je suis un Anathème.

Pourquoi ? Si seulement c'était arrivé au Trône de glace ! La fureur m'envahit, un instant, je frappe un jeune arbre tout proche. L'arbre s'effondre mais la douleur est fulgurante : mauvais bras ! Je crie de douleur, jure comme un charretier, maudit les dieux, mais rien n'y fait.

Je suis seul.

Je suis hors de la nation du vent.

Je m'assieds et songe à Jaï et à Mahe. Au vieux Shaman, décidément, le destin a été cruel avec le shaman : Sa tribu est sauvée, mais il est mort et j'ignore si Mahe et Jaï vivront. La douleur mord mon esprit comme un rat enragé.

Je me repose. Je pourrais laisser le flot d'énergie continuer d'alimenter mes gestes, je le sens, mais j'ai peur des conséquences. La nuit tombe doucement sur ce petit bois perdu au fond de la steppe.

On dit que lorsqu'un homme arrive au bout du monde, là où les rêves et les cauchemars deviennent les réalités hantées par le Beau Peuple, il ressent de plus en plus le besoin de continuer, et il devient... changé, distordu, corps et âme jusqu'à devenir un monstre, ou une parodie de lui-même. J'ai peur de n'avoir plus d'âme, que le bout du monde ne se trouve maintenant en moi-même.

La nuit tombe.

Une nuit noire, sans lune, presque sans bruit, hormis le vent et quelques bêtes. Je me surprends à ne déjà plus les craindre. Je marche un long moment, sent l'air qui se refroidit peu à peu autour de moi...

Il se met à pleuvoir.

Vers minuit, je comprends que je me suis perdu.

Je n'y vois rien, la pluie m'empêche de dormir, et l'humidité irrite mes blessures, je les couvre de mon mieux et j'attends le soleil. Finalement la pluie cesse, le ciel s'éclaire lentement et je reprends mon chemin, ce n'est que lorsque je sors du bois que je constate l'ampleur de ma bêtise.

Devant moi, sur la plaine, une épaisse couche de neige et de verglas s'étend, longeant une faille balafrant la terre. Les neiges éternelles précédant la faille, domaine du Beau Peuple, elles persistent, qu'elle que soit la température ou le climat.

Je soupire.

Dans la nuit noire, j'ai probablement manqué les buissons blancs et les ai dépassés sans les voir.

Je change de direction, longe la faille pour la contourner, mais sans succès. Je fais alors demi-tour, avec des pieds de plomb. Il me faut une nouvelle journée de marche à travers les bois. A la fin de la journée, lorsque j'émerge, je retombe sur la neige, et un peu plus loin, la craquelure large et sombre de la faille déchirant la terre.

Piéagé.

Je fouille le monde autour de moi du regard : Personne. Nos ancêtres ont appelé cette chose la faille : et c'est bien ce que c'est, mais c'est un peu plus que cela : c'est une faille dans le monde des hommes, dans la Création tout entière. Un témoignage de la folie qui existe au-delà du monde des hommes. Je longe la neige qui longe elle-même la faille, veille à ne pas y mettre un pied.

Parfois, le vent souffle à travers la faille, et sans un bruit, de la neige en est projetée et retombe doucement. Je prends un des talismans dans le sac que j'ai volé à l'Aïnouk mort et le met autour de mon cou. Je longe l'endroit encore quelques jours, faisant le tour des bois, me nourrissant des maigres rations se trouvant dans le sac. Je pourrais me nourrir des champignons et des racines locales, mais le Beau Peuple est trop près, l'endroit trop dangereux. J'aperçois parfois des surfaces gelées traversant l'énorme abysse, seul point de passage car le bois est entièrement cerné par la faille.

L'impression de piège se renforce.

Je ne me sens pas observé, mais cela ne veut pas dire grand-chose. J'ai l'impression d'être prisonnier d'un rêve étrange. Les buissons blancs semblent presque me narguer, je ne les touche pas. Finalement, je tente de repérer un endroit où la glace a complètement recouvert la faille. J'en trouve quelques uns, et je choisis celui où la glace paraît le plus solide.

Je voudrais prendre encore un moment de repos, mais ma gourde d'eau est vide et la lune est presque pleine et il est mauvais d'errer près du domaine du Beau Peuple à ce moment. Je prends une inspiration profonde, et je mets un pied sur la neige.

Rien ne se passe.

Tout va bien.

Un autre pas. On raconte de nombreuses histoires sur cet endroit. Les voyageurs disparaissent souvent près des failles, et parfois on les retrouve. C'est dans ces lieux que le plus souvent, ils perdent la raison à cause du vent. J'évalue qu'il me faut encore une cinquantaine d'autres pas avant d'arriver jusqu'à la glace recouvrant la faille, une trentaine sur la glace elle-même et une cinquantaine sur la zone enneigée de l'autre côté de la faille. J'aurais pu prendre une étendue de neige moins large, mais la glace de ces endroits me paraissait moins épaisse, plus transparente et moins solide.

Je marche prudemment.

La neige est froide sous mes pieds. Mes bottes de tissus ont été largement usées ces derniers temps. Je garde l'œil sur la neige sous mes pieds et autour de **moi, au cas où**. Cette histoire de neige noire, que m'a un jour racontée Pigeon Fou : dans le nord lointain, il arrive parfois que de sombres nuages laissent tomber une neige sombre qui obscurcit la peau de ceux qu'elle touche, et qui laisse les corps de ces derniers calcinés sans même qu'ils aient brûlés.

J'essaie de ne pas y penser.

Toujours rien.

J'arrive au bord de la zone de glace, elle est légèrement recouverte de neige, mais elle est essentiellement opaque, comme certains étangs en hiver. Je me donne une chance sur deux, plus si je suis assez rapide. Je lève un pied et le pose sur la glace. Elle semble tenir. Je donne un coup prudent, le bruit de l'impact est sourd, c'est bon signe.

Tout est calme.

Même les oiseaux sont silencieux. Je n'entends que le bruit du vent, inquiétant. Je pose le second pied en retenant mon souffle, rien ne cède. Je respire. J'avance prudemment, calmement, sans précipitation. Mon souffle s'élève en nuage de vapeur, car plus j'avance, plus le froid est mordant. Vers le milieu du pont naturel, il est polaire, mais il n'y a pas de neige et la glace ressemble à du verre et j'y perçois mon reflet : un homme de taille moyenne, le visage couvert d'une maigre barbe, large d'épaule, aux cheveux noirs et à la peau mate, les yeux légèrement bridés.

Je marque un temps d'arrêt.

Il y a longtemps que je ne me suis plus vu.

J'ai l'impression d'être étranger à moi-même.

Soudain, mon reflet dans la glace ce fissure, tout seul, sans raison. Je recule, mais la glace continue à se fissurer rapidement sous mes pieds dans un grincement sinistre. Je jure, cours vers la neige de l'autre côté, mais la glace continue de craquer tout autour de moi, je la sens céder rapidement sous mes pieds. J'entends l'un des blocs tomber dans le vide derrière moi dans un sifflement rauque, puis un autre fait le plongeon devant moi, entraînant un pan entier du pont, un autre sous mes pieds. Le bord est encore lointain, une vingtaine de mètres, peut-être. Je n'ai pas le choix.

Je bondis.

Ma hanche me tire, m'empêche de prendre un élan correct. J'atterris au bord de la glace, m'y raccroche un instant, et je fais exploser le fleuve d'énergie qui se fond à nouveau dans mon corps lorsque je glisse et que mes doigts nus creusent la glace comme des serres pour m'agripper.

Je me hisse désespérément.

Peine perdue. La glace cède sous moi.

Je tombe comme une pierre dans les ténèbres.

Les ténèbres ne durent pas.

Je chute tête la première. Plus profond je tombe, plus la faille s'élargit, formant un véritable canyon souterrain. Je tends un bras pour tenter d'attraper une des parois, mais elles sont trop lointaines. Je ne peux me raccrocher à rien.

J'aperçois une pénombre bleutée tout au fond, quelque chose fait de la lumière. Je pense soudain à l'aura de la Princesse Bleue, mais la lumière est plus diffuse, plus douce, plus bleutée.

La chute est interminable, la vitesse effroyable, et les parois s'étrécissent à nouveau, mais faites d'une glace bleutée étrange, je tente de l'attraper malgré tout pour tenter de me ralentir. Je glisse, tourbillonne dans l'air un moment, puis aperçois le sol couvert de neige teintée de bleu qui se précipite vers moi. Je ferme les yeux et me concentre sur ce point de chaleur dans mon cœur.

Je suis percuté par un dieu en colère, le son du choc est son rugissement. Je roule dans de la neige, glisse sur de la glace. Etourdi, je n'ai même pas le réflexe de me rattraper. Je bascule à nouveau dans le vide puis le dieu de chutes violentes me frappe à nouveau, rageur. L'impact, sourd et brutal, achève de me couper le souffle. La neige et la glace s'élève autour de moi, scintillante de l'éclat de mon pouvoir, puis me retombe dessus lourdement.

Puis ce sont les ténèbres et le silence.

Il faut que je m'entende respirer pour me rendre compte que je suis en vie.

Je suis presque enterré vivant dans la glace qui se trouve sous la couche de neige. J'ai toujours mal au bras, ma hanche reste douloureuse lorsque je tente de la bouger mais elle répond néanmoins. Mes autres membres répondent présent eux aussi.

Il me faut encore faire appel au pouvoir pour me redresser et me dégager des énormes blocs de glaces qui menacent de m'écraser. Soudain, j'ai un choc : Mes vêtements sont en lambeau, je suis gelé, mais je n'ai pas une égratignure !

Je reste silencieux un long moment. Puis j'éclate de rire, retombe le cul dans la neige, interrompt seulement mon hilarité pour pousser un cri de défi euphorique. Pendant un instant, ma raison vacille. Le monde se charge de me calmer en m'envoyant une tonne de neige sur le coin de la figure, m'enterrant à nouveau vivant.

Je ressors, gelé, je reprends mon souffle.

Je remarque le bruit du vent, pareil à une centaine de hurlements simultanés.

Je lève la tête, mais n'aperçoit que la pénombre bleutée de la voûte de glace au-dessus de moi, scintillante de lumière d'or dans une pénombre bleutée : beauté, pouvoir et terreur. Je me rappelle les paroles de mon père. Je me sens seul et perdu.

L'air glacial plante ses griffes glacées dans mes poumons, m'empêchant de respirer. Je prends une inspiration puisant jusqu'au cœur du fleuve d'énergie qui coule en moi et lorsque j'expire, relâche le pouvoir, je le sens réchauffer mes muscles, apaiser la douleur, et m'animer d'une énergie étrange tandis que l'aura d'or se développe encore plus, s'anime.

Là !

Je l'aperçois dans le reflet de la paroi de glace polie comme un miroir.

Un taureau noir aux yeux d'or, deux ailes blanches émergeant de son dos d'ébène. Nos regards se croise à travers le reflet un instant. Je crois apercevoir une lueur de reconnaissance dans son regard comme dans le mien quand soudain...

...Une fureur sans nom hurle autour de moi, les hommes meurent par dizaines, fauchés par une mort invisible qui les désintègre dans un scintillement de lumière. Mes mains serrées sur une épée démentiellement grande, l'armure d'orichalque pesant sur mes épaules, j'avance obstinément, la lumière se déploie autour de moi, je pousse un cri de défi et je m'élance à travers les nuées d'un bond qui défie toute raison. J'arme mon coup lorsque soudain j'aperçois mon reflet sur les murs d'une machine de guerre de la taille d'une cité. Le taureau ailé est là,

mugissant, le regard pareil au mien, plein d'un défi et d'une volonté sans faille...

La vision repart comme elle arrive, sans prévenir, le taureau ailé disparaît, s'estompe en se fondant dans l'aura de lumière qui m'enveloppe.

Je touche la paroi glacée de la main. Sur mon front, j'aperçois un cercle entouré de rayon représentant un soleil rayonnant.

Que suis-je devenu ?

Pas le temps de me poser trop de question. Il fait froid, il faut que je parte d'ici.

Je me mets en marche tant bien que mal. Plutôt bien, étant donné les circonstances. Les murs de glace sont lisses et sans prise comme de gigantesque miroirs. Impossible de grimper. Je longe le fond de l'endroit, couvert d'une neige qui me monte souvent jusqu'aux genoux et qui épuiserait n'importe quel homme au bout d'une heure.

Je dois être différent, je continue depuis des heures.

La lumière de mon aura s'étiole peu à peu, mais le pouvoir est toujours là, au fond de moi. Je le fais parfois jaillir sur mon front à travers le symbole du soleil pour m'éclairer, les parois réfléchissantes comme des miroirs amplifient la lumière et font reculer la pénombre bleutée. Le bruit du sinistre du vent est intermittent, lorsqu'il s'apaise, l'endroit baigne dans un silence seulement rompus par ma respiration et le bruit de mes pas dans la neige.

Au bout de quelques heures, les parois s'élargissent, mais le chemin descend plus bas dans le cœur de la terre. S'enfonce dans ce qui ressemble de plus en plus à une incroyable vallée souterraine. Je reste immobile un long moment. Réfléchis, pense à retourner sur mes pas lorsqu'un éclair jaillit du fond de la vallée souterraine, illuminant les lieux et filant droit vers le ciel.

L'éclair m'est étrangement familier.

Je n'ai plus grand chose rien à perdre. Je descends vers la vallée.

Au fur et à mesure que je descends, les deux parois s'élargissent encore, de plus en plus. Au bout d'un court moment je sens le pouvoir qui sature presque les lieux, canalisé par les courants froids, par la plaine et les vents, par la faille, il nourrit le mien, comme une source dont l'eau finit par nourrir l'océan qui semble se cacher au fond de moi.

Puis soudain, les parois de glace se couvrent d'inscriptions dans la langue ancienne et de dessins étranges aux motifs hypnotiques. Je ne les comprends pas mais j'ai assez entendu d'histoire pour savoir qu'ils annoncent rarement de bonne nouvelle.

Quelques minutes plus tard, viens la confirmation que je ne me trompe pas.

Je découvre un tas de chevaux morts, éventrés, et gelés.

Les bêtes gisent, empilées en un tas grossier saupoudré de neige, leurs poitrines et leurs entrailles misent à l'air. L'équipement qui est dessus est couvert de neige et gelé lui aussi. Ils semblent avoir été montés mais je ne perçois aucune trace de leurs cavaliers.

Aucune bête normale ne ferait ça, aucune appartenant à ce monde en tout cas.

Ma gorge s'assèche, mon cœur s'accélère lorsque j'entends un grognement assourdi, puis un frottement.

Soudain, la neige explose autour de moi.

Ils surgissent si vite que j'ai à peine le temps de les entrevoir : Des êtres massifs, couverts d'une fourrure blanche immaculée, les yeux rouge sang, leurs bras épais se terminant par des griffes blanches acérées. Ils me bondissent dessus dans un concert de hurlements bestiaux.

J'évite le coup de griffe du premier d'une roulade en arrière, du coin de l'œil, j'aperçois la traînée d'étincelle que laissent les griffes lorsqu'elles atteignent le bloc de glace non loin de moi. **Je recule en arrière.** L'endroit y est plus étroit et j'espère rendre leur supériorité numérique sans objet.

En vain.

L'un d'eux, situé en arrière, saute sans élan par-dessus ses congénères pour me tomber dessus. Je roule au sol avec lui lorsqu'il me percute, mais je maintiens ses griffes à distances. J'en entends un autre sauter par dessus nous deux pour me prendre à revers, et un autre sauter

sur un bloc de glace situé 3 mètres plus haut.

Je lâche une fraction de seconde le monstre avec lequel je lutte et j'agrippe le pouvoir pour le libérer dans le mouvement suivant. Ses griffes tentent de se refermer sur moi mais ne déchire que l'air froid, un bruit de craquement sinistre plus tard et mes mains ont fait pivoter sa tête à 180°, brisant sa nuque dans la foulée.

Les autres fondent sur moi comme une meute de loups pour la curée.

Ils hurlent, révélant de larges dents aiguisées, malgré leur apparente sauvagerie, ils sont bien plus dangereux et coordonnés que les hommes du Hérault. Celui derrière moi tente de se saisir de moi lui aussi et je l'arrête de la même manière, mais ce n'est qu'un leurre pour permettre aux autres de me labourer le corps de leurs coups de griffes.

Je lâche à nouveau celui avec lequel je lutte et dévie les coups de griffes. Je riposte vite cette fois-ci et je décoche un coup de pied dans le ventre de l'un d'eux. Je sens des côtes pareilles à celle d'un ours céder sous la puissance du coup et le monstre est projeté dans les ténèbres illuminées par la lumière émanant de moi. Il s'écrase contre un mur, vomit un sang blanc et retombe face contre terre.

Plus que deux.

Ils se ramassent, prêt à se jeter sur moi. Grognement de rage, ils semblent ignorer la peur. Je mets à profit cet instant pour agripper le fleuve de pouvoir qui orbite autour de moi, me laisser emmener par lui pour retrouver les gestes anciens et implacables qui ont tué le gardes du Seigneur des Hauts Vents et le Hérault.

Ils sont là. Ils semblent m'attendre, plus mortels que les deux créatures devant moi.

Je souris. Ils sont forts, mais n'ont aucune chance.

Ils n'ont pas l'air au courant, ils me foncent dessus des deux cotés. J'arrête leurs deux coups simultanément. Mes doigts glissent entre les phalanges de leurs mains griffues. J'en lâche un, ramène l'autre vers moi et mon crâne vient fracasser le sien dans une explosion d'or et de sanglante blancheur. Ce qui reste de son corps n'est pas encore retombé à terre lorsque je me penche en arrière pour infliger le même traitement au dernier qui tentait de m'attaquer de dos.

Ils retombent avec un bruit sourd, leurs sangs se confondant avec la neige.

Je souffle, le pouvoir en moi est solidement entamé.

Un court instant passe pendant lequel je crois pouvoir me reposer, mais j'ai tort.

Le sol tremble tout entier, entre en éruption, des rugissements emplissent toute la faille et soudain une centaine d'entre eux jaillissent, enfanter par la neige, rugissant, m'encerclant, leurs yeux affamés et sanglants fixés sur moi.

Ils marchent sur moi.

Contrairement aux hommes, ils ne redoutent pas ma lumière.

Le combat est confus, brouillon et brutal. Je n'ai pas l'espace pour armer mes coups, néanmoins j'en envoie quelques uns bouler et même si je suis rapidement couvert d'un sang blanc glacé, l'intensité du combat me tient chaud.

Ils grognent, hurlent, griffent, mordent et frappent. Ils n'éprouvent pas la peur et la douleur les excite davantage encore. Ce n'est pas un combat, c'est une mêlée, une bagarre dépourvue de toute finesse. La plupart du temps, je suis contraint d'uniquement me défendre. Dans un éclair, j'aperçois le taureau ailé qui suit mes mouvements dans un reflet de glace, parfois, mes gestes et ceux du taureau se confondent.

Combien en ai-je abattus ?

Une trentaine, peut-être. En quelques minutes, c'est déjà incroyable mais le fleuve du pouvoir s'écoule plus rapidement qu'il ne se renouvelle, et à ce rythme, il sera complètement épuisé dans quelques instants. Je resterai redoutable, mais ils m'auront sans doute à l'épuisement. Je compte en abattre trente autres avant de me faire submerger.

Je me surprends à sourire.

Peut-être est-ce la furie du combat, peut-être est-ce le premier signe de ma malveillance naissante.

« J'y penserais plus tard ! », me dis-je tout en brisant un bras blanc, velu et griffu tendu vers moi.

Soudain le combat marque un temps d'arrêt.

Ils m'entourent. Je suis couvert de leur sang blanc et des buttes de leurs cadavres s'élèvent maintenant à ma gauche et à ma droite, mais ils sont toujours là, leurs regards rouges figés dans une extase frénétique permanente. Je prends le temps de faire le point. J'ai pris quelques coups de griffes. La plupart ont ricochés sur moi dans des gerbes d'étincelles dorées, et les autres ne m'ont laissé que quelques écorchures sans gravité.

Ils soufflent eux aussi.

Une voix aussi belle qu'un ciel bleu d'hiver résonne dans l'endroit.

-Allons les enfants, C'est terminé !

Le regard des monstres s'éteint presque, comme des ours somnolents sortant de leur hibernation. Un groupe d'entre eux s'écartent et une vibration continue parcourt le sol à nouveau. Mes yeux s'écarquillent lorsqu'à quelques mètres de moi, un pilier de glace s'élève de dessous la neige, garnis de sculptures lascives, d'inscriptions étranges formant un ornement à la froide beauté baroque. Tout au sommet, sur un trône de glace parfaitement transparent, une créature dont la seule vision me fend le cœur.

Ses yeux totalement blancs fument de froid, lâchent de longues colonnes de brume prismatique s'envolant vers le ciel. Sa peau, son corps entier sont fait de glace et ses traits semblent avoir été sculptés comme par un divin artiste. Lisse, sans défaut, un physique de danseur. Ses cheveux sont du blanc éclatant de la première neige. Ses vêtements ne sont qu'une mosaïque d'armure de glace, de lacets de givre et de tissus de neige sans fin à la complexité démentielle, garnie de bijoux bleus et blancs, parfaitement ciselés et incrustés dans ses vêtements même. Sur son front, une couronne de givre, élégante et ornée (*ornée*) d'une étoile projetant une lumière d'argent.

Il sourit.

Un sourire effroyable capable de vaincre une armée à lui seul. Un de ses pieds posé nonchalamment sur son genou, il est parfaitement détendu. Si je n'avais pas été dans la faille, je le prendrai pour un dieu. Mais nous sommes sur le territoire du Beau Peuple et ici, dit-on, les seuls dieux que l'on peut trouver sont fous, comme tout le reste.

- Je m'appelle Lewellyn, je suis le maître des lieux, dit-il.

Je bondis.

Un autre de ces bonds démentiels. Je projette le peu de pouvoir qui me reste dedans et je traverse les airs si vite que l'air hurle et siffle sur mon passage. Lewellyn tend simplement le bras vers moi et soudain la fraîcheur de sa main de glace est sur mon visage, les doigts lisses et doux comme la neige se referment sur ma tête lorsqu'il réceptionne ma charge coup comme un père réceptionne son fils à son retour, pendant une fraction de seconde je suis stoppé net, suspendu dans les airs, et j'aperçois son visage parfait, ravi, presque extatique entre ses doigts. Je tends les bras vers lui pour l'étrangler et je peux sentir mes propres doigts effleurer son cou sur lequel mes mains tentent désespérément de se refermer, maintenues à quelques centimètres de sa peau de nacre. Puis le temps reprend son cours, et d'un seul bras, il me soulève comme si j'étais un jouet, le monde tourne autour de moi et il me projette au milieu de la meute des monstres blancs.

J'atterris dans une explosion. Le choc est brutal, l'air s'expulse de mes poumons. Je perds mon souffle et le reste du pouvoir, le fleuve est tarit. La meute se jette sur moi l'instant d'après, je repousse les deux premiers, mais les autres s'abattent sur moi comme une avalanche, ils m'immobilisent.

Le glacier bouge, se tord comme un serpent géant pour amener Lewellyn au-dessus de moi, bien en vue. Prêt à dévorer mon âme. Il me regarde avec le sourire serein des saints et des divinités inaccessibles. Je tente de bouger, en vain. Les gens du Beau Peuple sont sadiques, sans doute joue-t-il avec moi. Les monstres malgré leur force et leur vigueur, me maintiennent placidement. Pas de rugissements, de bave ni même un seul grognement.

- Je suis Lewellyn, Duc de la faille, reprend-t-il, puis-je savoir à qui ais-je l'honneur de m'adresser ?

Je grogne comme un animal pris au piège.

- Pourquoi ne m'a tu pas encore voler mon âme ?

Il sourit. Ses yeux se lève vers les cieux, un haussement de sourcils, chacun de ses mouvements est l'élément parfait d'une danse merveilleuse et perpétuelle, un langage à part entière qui capture l'attention de celui qui le contemple dans la toile de sa grâce.

- Parce que nous sommes tous deux des monstres, mon ami, et si nous ne faisons pas preuve de civilité entre nous... qui le fera ?

Je ne trouve rien à dire. Son sourire s'agrandit, affiche une rangée de dent à la blancheur presque aveuglante.

- Bien, dit-il, quel est ton nom ?

Le pilier s'étire et bouge tel un serpent, les bêtes blanches s'écartent sans un mot, tandis qu'il m'entoure de ses anneaux, évitant de me toucher soigneusement. Le regard interrogateur de Lewellyn est un feu froid et intense. Un mensonge me monte à la bouche :

- Je m'appelle Soleil Bleu.

Il sourit. La lumière de son regard s'intensifie.

- Un mensonge ? Distrayant, mais futile, je suis un mensonge vivant mon ami, et nous sommes très doués pour nous reconnaître entre nous, crois-moi. Cela dit, j'apprécie.

Je fonce les sourcils.

- Un mensonge vivant ?

- Ou une vérité imparfaite, c'est selon. Mais cela n'a pas d'importance, qu'est-ce qui t'amène ici ? La gloire ? La haine ? L'amour ? Visiblement, tu n'es pas ici de ton plein gré.

- Non.

- Moi non plus, mais entre nous, qui le voudrais ? Minable décoration et médiocre chauffage !

Il rit comme un vieil ami. Son rire éveillé (*évoque*) la fraîcheur et la joie des jeux d'enfants. Je ne peux m'empêcher de rire à mon tour.

Les anneaux du pilier s'écartent, puis il s'enfouit dans le sol tel un vers, sans un instant d'hésitation, Lewellyn descend de son trône avec la grâce d'un tigre des neiges.

- Ecoute-moi, Soleil Bleu, tu es un exilé, un être que les siens ont rejeté dans un lieu étranger, où ils pourraient l'oublier et le laisser disparaître. Tu te sens seul et abandonné, mais je t'ai vu te battre contre mes roturiers, mes fauves blancs, et tu te bats avec la férocité d'un tigre, d'un

Aurochs des glaces. Tu ne t'es pas abandonné toi-même, tu as lutté jusqu'au bout, car combattre est dans ta nature même, et cela je peux le respecter, car c'est quelque chose que nous avons en commun.

- Je n'ai pas peur !

Idiot ! Ma réponse à la maturité d'un enfant de cinq ans.

Son sourire est amical, doux comme une brise de printemps.

- N'essaye pas de me mentir, dit-il, j'ai été enfanté à partir de perfection diplomatique, de concorde sociale, de vérité absolue et d'équilibre éternel. Ne t'ais-je pas dit que j'étais un mensonge vivant ? Ou peut-être te mens-tu à toi-même ? Fais bien attention alors, car les mensonges sont mortels pour vous autres mortels... tout comme la vérité peut l'être parfois.

Sa voix me donne le tournis, mais je comprends ce qu'il me dit aussi clairement que ces choses impossibles que l'on perçoit dans les rêves, et que l'on ne comprend plus une fois éveillé.

Il s'approche de moi et me regarde dans les yeux. Je n'y vois qu'une lumière blanche, froide, absolue et impossible et tout à coup, tout s'apaise. Lui, moi, le froid.

- Que veux-tu ?

- Ce que je veux ?

- Oui.

Il se retourne vers le sillon de la faille. L'angoisse m'étreint soudain lorsque je remarque soudain que les fauves ont disparu sans laisser de trace.

- Ce que je veux, reprend-t-il, c'est te prouver que je ne te veux aucun mal.

- Pourquoi ?

- Parce que je suis comme toi, je suis un exilé, un réprouvé, et que je connais la souffrance que cela cause que d'être seul, d'avoir l'univers pour ennemi et de n'avoir personne avec qui partager quoi que ce soit. Regarde moi, dit-il, Je suis un diplomate sans accord à discuter, un roi sans royaume, un mot sans signification, comprend-tu ?

- Un roi sans royaume ? Et les fauves blancs ?

- Des esclaves, d'autres moi-même, ils n'ont pas de réelle signification ni de réelle volonté, ils n'existent pas réellement, pour moi. Te vois-tu négocier avec ta main droite pour qu'elle t'obéisse ? Pathétique, non ?

Je laisse échapper un rire.

Il sourit.

- J'ai besoin d'un autre pour avoir un accord et m'en nourrir, dit-il, et nous sommes prisonniers tous les deux, et nous n'avons nulle part où aller. Nous pourrions nous entretuer, mais c'est exactement ce que ceux qui nous ont amenés ici attendent, alors... Soyons alliés ?

Il observe son reflet et le mien dans le mur de glace. Je cherche une faiblesse dans ses arguments, n'en trouve pas. Le pouvoir revient, je le sens mais trop lentement. Il me paraît sympathique, étrange. J'éprouve une étrange pitié. Peut-être s'en nourrit-il mais je n'en ai pas l'impression.

Et j'ai froid. J'ai l'impression d'être coincé entre un tigre et un gouffre. Je prends une inspiration avant de relâcher la phrase suivante.

- D'accord, dis-je.

Je m'attends à oublier qui je suis, à devenir son esclave, à fondre comme de la neige, ou à simplement disparaître et mourir, mais rien ne se passe.

Au début.

Puis la terre tremble, et son reflet dans le mur de glace sourit, se divise en deux en même temps que l'immense paroi qui révèle une lumière bleuâtre aveuglante.

- Bienvenue chez moi, dit-il. C'est modeste, mais sois assuré que l'endroit est confortable.

Il s'engage dans la lumière bleutée et y disparaît.

Je m'avance vers l'endroit, m'arrête devant le seuil, l'impression de faire une bêtise est poisseuse, rampante dans mon esprit.

- Excuse-moi, dit la créature revêtue de neige et de glace, mais pourrais-tu entrer ? J'aimerais éviter les courants d'air !

Le ton est badin et j'ai du mal à ne pas rire de la plaisanterie. Je prends une inspiration, et je franchis le seuil en espérant que cela ne soit que de la lumière.

La demeure de Lewellyn ressemble à un rêve d'enfant.

Tout l'endroit semble avoir été bâti dans la glace et saupoudré de neige, pourtant il y fait bon, l'endroit est chaud, confortable, la neige ne fond ni ne colle, mais elle est moelleuse et amortit tous les angles durs de sa demeure.

L'endroit est grand et majestueux, des murs s'élèvent à trois dizaines de mètres, ornés de sculptures lascives, d'inscriptions et de dessins à la fois incompréhensibles et beaux. Il ne s'y trouve aucune source de lumière mais néanmoins cette dernière y est omniprésente. Parfois d'un bleu doux et matinal, parfois d'un blanc neigeux éclatant et froid.

Les courants d'air...

Je savoure la plaisanterie. A nouveau je rassemble mon courage pour lui adresser la parole.

- Vous dites avoir été exilé...

- Oui ?

- C'est un exil agréable que vous semblez vivre...

- Oui, dit-il, mais tutoyons nous veux-tu ? Cet endroit est un lieu d'exil, et ce palais, n'est jamais que ce que j'ai construit de mon propre chef... Ce n'est rien, crois-moi, d'où je viens, certains de mon peuple commande à des univers entiers !

J'essaye d'imaginer.

En vain.

- Tu as construit cela seul ?

- Oui, invoqué à partir de rêve de noblesse, de froid, et de jeux de neige infantile, cela paraît impossible, mais pendant huit siècle, on a du temps à tuer, crois-moi !

Nouveau rire, je ne peux m'empêcher de sourire.

Nous marchons le long de l'allée centrale, toute pavée d'un sol de glace et recouverte d'un tapis de neige blanche immaculée. Devant nous, deux gigantesques rideaux de tissus s'écartent sous notre passage. De l'autre côté, une petite créature féminine s'incline. Des cheveux d'argents, une robe de soie sertie de diamants telle qu'elle semble avoir été arrachée à la nuit. Une peau lisse comme le ciel et blanche comme la première neige.

Je reste sous le choc un instant.

- C'est...

- Aewyll, une de mes servantes.

- Bienvenue, dit-elle.

Le ton est triste, mélancolique, et le choc est plus rude encore pour moi : Quelque chose de la mélancolie d'Aewyll me rappelle Aube Grise. Lorsque son regard croise le mien, c'est celui de ma mère, lorsqu'elle marche, elle possède l'allure altière de la Princesse Bleue, et lorsqu'elle parle, la voix de Brume.

Je sens la douleur s'agiter en moi comme un chat écorché vif.

- Arrête ça !

J'hurle presque.

- Va !

C'est Lewellyn. Aewyll disparaît, s'en va douloureusement, avec la même douleur que celle de Mahe.

- Qu'était-ce ?
Je crie toujours.
- Aewyll, ma servante...
- Non ce qu'elle faisait... ce qu'elle était !
- Du calme, mon ami, du calme ! C'est sa nature, tu as simplement vu, ce qu'elle reflétait de toi ce que tu connaissais de mieux en matière de femme. Cette créature n'est que le reflet de ce que ton âme considère comme la femme idéale, c'est tout.
Il rit. Je sens une colère sourde m'animer.
- Ca te fait rire !
Son ton est apaisant, engourdissant.
- Oui, dit-il, les hommes sont des créatures étranges, leurs âmes sont parfaites, mais Aewyll... la pauvre Aewyll ! Cette créature a besoin de refléter ton esprit pour exister.
Je me calme. J'ai soudain l'impression d'être une brute, un monstre.
- Peu importe ! Dit-il. Ce n'est pas grave, oublions cela ! Aewyll aura tout oublié dans une heure.
Il rit à nouveau.
- Occupons-nous de te trouver un lieu ou dormir.
- Je ne suis pas sûr qu'elle oubliera, dis-je. Je devrais m'excuser.
- Mais non ! Ici, les choses n'ont pas l'importance qu'elles ont toujours l'air d'avoir, crois-moi. Cette pauvre Aewyll, elle aussi n'est qu'une partie de moi !
Mes sourcils se froncent.
- Y a-t-il une chose qui ne soit toi dans cet endroit ?
- Non, et voilà ma tragédie... tu ne supportais pas un simple reflet de ton âme, imagine de ne pas pouvoir y échapper pendant huit cents ans.... vraiment mon ami, c'est moi qui m'en excuse, c'est un supplice que je ne connais que trop bien, et que je m'en veux de t'avoir infligé !
- Ce... ce n'est pas grave !
- Bien parfait, si tu le désires, tu pourras te venger sur elle.
Tout à coup, je me sens décontenancé.
- Je ne crois pas que je le pourrais.
- Allons, tu n'as jamais rêvé un jour de crever un œil à ta femme, ou au moins de lui donner une gifle ou un coup de poing ?
Je crie à nouveau.
- Non !
Il sourit, un sourire aussi doux que de la neige.
- Allons, n'oublie pas ce que je suis ! Je reconnais un mensonge lorsque j'en entends un ! Allons, oublions cela et allons te trouver un endroit où tu puisses dormir.
Il repart, sans se départir de son sourire, je le suis, mais malgré la chaleur, une sueur froide s'écoule dans mon dos.

Ma chambre est une pièce de glace bleue, et mon lit un bain de neige moelleuse et tendre comme du duvet d'oie et tiède comme le sein d'une femme.

Malgré la nervosité, je m'y endors comme un enfant.

Je rêve de froid, de vent hurleur, de douleur et de choses réelles.

A mon réveil, la faim est là, en embuscade.

Une odeur de nourriture aussi, et Aewyll.

Elle se tient debout, respectueuse, avec le même regard un peu effrayé que Brume jetait sur moi dans le chariot. La même présence qu'Aube Grise lorsqu'elle veillait lorsque Brin d'Herbe était malade.

Non loin d'elle, une créature étrange, siège à quatre pattes, un plateau de nourriture fumante posée sur un dos recouvert d'une laque bleue.

- Votre repas.

Le ton de la Princesse Bleue, distant mais respectueux.

- Merci.

La bête se traîne humblement jusqu'à moi. Je me nourris d'un repas délicieux autant qu'étrange, de petit lapin à six pattes ailés dont le goût m'évoque celui du poulet. Aewyll se fait toute petite, me rappelle un souvenir d'une petite fille que j'ai connu étant gosse, morte d'une fièvre. Souvenir douloureux.

Je m'en veux pour la douleur que j'ai perçue dans son regard. La douleur de Mahe, que je n'ai jamais pu effacer.

- Aewyll... Je suis désolé.

Ma voix est hésitante.

- Je sais. Ce n'est pas important.

Toujours le ton de la Princesse Bleue, mais la voix d'Aube Grise maintenant.

Troublant. Il me vient soudain une idée plus étrange encore.

- Tu es vraiment... Lewellyn ?

- Autant que je le puisse être.

Je fronce les sourcils, contrarié par la réponse. Une vague de peur passe sur son visage : la peur de Brume. Je m'apaise et me rappelle avec qui, ou quoi je parle.

- Tu es lui ? Je peux lui parler à travers toi ?

- Non, dit-elle. Il me possède et je lui appartiens, mais pas comme cela.

- Comment ?

- Mon cœur... la part la plus importante de mon âme.

- Je ne comprends pas.

- Ce n'est pas important.

Toujours la voix d'Aube Grise, toujours le ton de la Princesse Bleue, et toujours cette douleur sourde dans ces propos.

- Ca l'est pour moi.

Elle reste silencieuse un instant.

- Vous ne sauriez comprendre, ce serait comme expliquer la couleur à un aveugle de naissance, disons qu'il possède mon âme, et que je ne peux le trahir.

- On peut posséder votre âme ?

- Oui, mais seulement ceux de notre peuple en sont capables.

- Pourquoi ? Comment ?

Elle relâche un soupir plein d'amertume.

- De la même façon que nous ne pouvons rompre un serment..., dit-elle. Les serments, les sentiments et les âmes sont fait de la même matière pour nous : ils sont invisibles mais solides, des entraves à la liberté des âmes imparfaites que nous sommes. Comprenez-vous ?

Je hoche la tête.

Cette chose obscure qui habite en moi s'anime, bouge, rugit silencieusement, rampe hors du puits de mon esprit juste assez pour me donner envie de crier, de bouger physiquement, mais rien ne se passe, je ne lève pas la main.

Cette chose en moi comprend mieux que ma raison ce qu'elle m'explique. Cette part de moi est dans ce lieu plus à son aise que ma raison. Je me sens fou et malheureux alors je ferme les yeux et tente de ressentir le pouvoir qui gravite au-dedans et autour de moi.

Puis tout s'apaise.

- Excusez-moi, dit-elle, je ne voulais pas vous blesser.

- Ce n'est pas... important.

Elle baisse les yeux, calmement.

- Ca l'est, je le sens.

Nous restons un instant silencieux tout les deux.

- Que désirez-vous ?

Je l'observe un moment. Le désir que j'éprouve pour elle remonte à la surface de mon esprit comme un glaçon à la surface d'eau dégelée. Elle le perçoit, s'approche de moi doucement, avec la grâce de toutes ces femmes que j'ai aimées, que j'ai pu désirer et qui m'ont échappées..., ses mains courent sur le ciel de nuit qui lui sert de robe pour s'en dévêtir... J'aimerais dire non.

Mais quelque chose bouge en moi, plus sauvage et indompté que le désir qui m'anime et qui me fait jeter un voile de pouvoir sur mon esprit, me fait lever la main entre elle et moi.

- Pardonne-moi, dis-je. Visitons les lieux.

Elle s'arrête, sur son visage, de la surprise. Exactement la même que celle de la Princesse Bleue lorsque je me dresse face à elle. Ma raison gémit silencieusement, et cet autre-moi même pousse un étrange rugissement victorieux.

Je visite le palais de Lewellyn.

Des fauves blancs circulent ici et là, silencieusement. Leurs yeux rouges et exorbités fixés sur le néant de leurs propres esprits. D'autres tortues creuses glissent tout aussi silencieusement sur les tapis de neige, gracieusement, parfois elles collent sur les murs ou aux plafonds, et n'y glissent pas moins comme sur de la glace.

Aewyll marche à mes côtés usant de la démarche de Brume, me présentant chaque pièce, des bains emplis d'un lait blanc immaculé, et brûlant comme une fièvre, et qui ne fait même pas fondre les piscines de glaces qui les contiennent.

- Vous devriez prendre un bain, dit-elle. Lewellyn voudra vous voir.

- Tu as raison. Attends-moi dehors s'il te plait.

Un regard et un sourire malicieux, Ceux d'Aube Grise lors de notre première nuit. Je ne peux m'empêcher de sentir le sang me monter au visage en même temps que des souvenirs. Elle quitte les lieux.

Je tente de me baigner rapidement.

Difficile. Je n'ai jamais connus un tel luxe, je me surprends à en profiter.

Je joue comme dans le bain comme un gosse de huit ans. Plonge dans la blancheur et remonte à une, deux, trois, quatre reprises.

A la quatrième, Lewellyn est là. Aewyll aussi.

- Je vois qu'on s'amuse, Bien !

Il sourit. Une autre bonne blague. Je souris gauchement.

Je me lève, nerveux, ne répond pas.

- Voici des vêtements, mon ami.

Une tortue glisse le long d'un mur, dans sa carapace creuse, des vêtements tels que je n'en ais jamais porté : des vêtements de prince, de roi, de dieux. La méfiance passe dans mon esprit comme un fantôme hurleur.

- Je ne suis pas sûr...

Je sors de l'eau.

- Je le suis, tu ne risques rien, faits à partir d'élégance, d'ostentation et de fatuité, ils t'iront à merveille !

Il fait un geste, et les vêtements se décomposent pour se jeter sur moi et me vêtir d'or, d'ombre et d'argent, un autre éclair, et ma barbe naissante disparaît dans le néant, je me retrouve rasé de près.

Il éclate de rire.

- Voilà un véritable Prince de la terre !

- Merci... mais je ne suis pas un...

- Oh si tu en es un ! Mais ce n'est qu'un titre, dit-il, une chose que l'on vous a usurpé en même temps que la vie et la domination sur la Création. Tu es un Prince de la terre, un Donneur de loi, un Exalté Solaire ! Je t'avais dit que je sais reconnaître un mensonge, eh bien fie toi à moi ! Je connais les mensonges de la dynastie et de ceux qui ont reçu le don des Dragons.

- Les Sang-dragon, pourquoi ne t'ont-ils pas tué ?

- Parce qu'ils n'ont pas réussi, mon ami, et ce n'est pas faute d'essayer, crois-moi ! Toi et les gens de ton village, n'avez vous pas conclu une alliance avec le Maître des vents et sa fille, la Princesse Bleue pour vous protéger de moi ?

Je reste silencieux. Je guette le fleuve de pouvoir revenus en moi, et m'apprête à le relâcher dans une attaque fulgurante, mais ces créatures..., ces choses, sont mes seuls alliés...

- C'est vrai..., dis-je.

- Ah ! La puanteur infecte de la vérité ! Il rit, ironique. Ceux qui vous protégeaient vous ont détruit et voilà que ton ennemi t'a sauvé et t'accueille les bras grands ouverts !

La colère me fait frapper instinctivement dans un mur, relâchant le pouvoir un bref instant. Une mosaïque de fissure explose aussitôt. Lewellyn se tait soudain, Aewyll recule un instant.

- Pardonne-moi, dit-il, devenant aussi sérieux et intense qu'un bûcher funéraire. L'ironie des uns est la tragédie des autres. J'oublie parfois que pour vous, tout cela est tellement définitif...

Intérieurement, je me maudis de lui avoir révélé ma puissance revenue.

- Définitif ?

- Oui, dit-il, la mort des mortels est définitive, mais suis-moi, veux-tu ?

Il sort. Je le suis. Il continue de parler et moi d'écouter sans avoir trop l'air de me sentir mal à l'aise dans mes vêtements hors de prix.

« Nous sommes immortels, toi et moi, la partie de ton âme qui possède ton pouvoir est impérissable, et aucun de nous n'a jamais réussi à dévorer réellement une Exaltation. »

Un grognement interrogatif rampe hors de ma bouche. Il comprend la question de son intuition aiguisée comme une guillotine neuve.

« Oui, une Exaltation, c'est à la fois le nom de la part de l'âme qui transporte ton pouvoir, et de la transformation qui te permet d'être ce que tu es aujourd'hui. Elle est inaltérable, indestructible et donnée par le Soleil, qui nous éblouit de sa lumière chaque fois que ton pouvoir se manifeste massivement, au travers de l'Essence. »

- L'Essence ?

- L'Essence, reprend-t-il. L'énergie mystique, matérielle et surnaturelle qui anime toute chose dans tous les univers, pas d'essence, pas d'existence... même pas pour ton exaltation, et cette dernière la canalise à travers ton corps, tout ton être pour faire de toi un être virtuellement capable de tout.

- Tu veux dire, que je suis capable de faire tout ce que je veux ?

- Oui, dans une certaine mesure.

Je fronce les sourcils.

- Vois tu, l'essence, n'est que l'énergie, et la Création, ce que vous appelez le monde, obéit à des règles, à un ordonnancement que l'on appelle le destin : la gravité, le temps, l'espace...

Mon froncement de sourcils s'accroît.

Nous sortons d'un corridor immaculé, passons au-dessus d'un pont de glace magnifique, fait de dentelle de glace qui traverse une salle de grotte emplie de stalagmites et de stalactites aiguisés comme des rasoirs, renvoyant des arcs en ciels de lumières prismatiques. Le spectacle est grandiose mais je tente de me concentrer sur Lewellyn.

- Je vois que tu as du mal à saisir, je vais donc te faire un exemple...

Et Lewellyn s'élançe, se jette du pont dans le vide vers les Stalagmites sans un cri, sans un avertissement de plus. Je me précipite au bord du pont, mes yeux contemplent sa chute. Mes entrailles se glace lorsqu'il s'empale avec un bruit sec et dur sur une stalagmite, laissant une traînée de Sang-bleu sur le monceau aiguisé de métal, embrochés sinistrement.

Je crois crier « non. »

Mes mains tremblent, Lewellyn était fou, je n'avais pas vu à quel point. Je me retourne vers Aewyll... et Lewellyn est là, vivant, le sourire aux lèvres, propre comme un sou neuf, sans une égratignure, tenant, caressant lascivement et distraitement Aewyll dans ses bras.

- Tu vois ?

Mon cœur est un tambour sur lequel bat une angoisse hystérique. Je me sens nauséeux. Je me retourne vers le cadavre empalé, mais il n'est plus là. Il n'y a rien, même plus de sang. Je regarde au moins trois fois pour être sûr.

- Comment ? Comment... ?

- Ha ! J'ai à nouveau ton attention ! Sourire malicieux. Comment ? Nous sommes dans un endroit où l'essence n'est pas aussi ordonnée que dans le reste de la Création. Moi et Aewyll, nous ne sommes pas autant liés à l'ordre de l'univers, c'est pour cela que je peux mourir, encore et encore et encore !

- Mais tu es mort !

- Et alors ? Ici, c'est mon domaine, nous sommes au-delà des limites de l'univers, là où la destinée ne s'applique plus, dans le chaos..., plus de règle, plus de limites, enfin... plus trop ! La destinée rend les choses « réelles » en leur donnant un ordre, une linéarité...

Je secoue la tête.

- C'est de la folie, dis-je.

- Exactement, et la folie est ce que l'on ne peut comprendre faute des repères de l'esprit habituel, temps, espace et logique.

- Pourquoi me racontes-tu ça ?

- Mais pour que tu comprennes ta vraie nature, mon ami ! Et la nature de ce qui nous emprisonne tous les deux !

- Tous les deux ?

- Oui, tous les deux... tu es comme moi, prisonnier d'un monde qui te rejette et tente de te détruire. Cause, effet, passé, présent et futur, tout cela te conduit à devenir, à être et à rester un monstre aux yeux de tous tes semblables, à perdre ceux que tu as perdus, malgré tout tes pouvoirs, tu ne peux pas sortir du présent dans lequel tu vis, tu es pourchassé et craint dans toute la Création et l'issue unique est la mort... inéluctable, pour nous deux !

Je reste silencieux un instant. J'ai froid, et le regarder caresser le corps d'Aewyll me donne encore plus froid, me donne l'envie de le tuer. Il sourit. Ma voix est de glace.

- Tu as fait tout ça pour me dire que nous n'avons aucune chance ?

- Non, il lâche Aewyll, sourit et reprend sa marche.

Je le suis à nouveau, non sans jeter un œil inquiet sur la stalagmite sur lequel il s'est empalé quelques minutes plus tôt.

« Je voulais te dire, Soleil Bleu, pour que tu comprenne qui est ton ennemi, et ton ennemi, c'est la destinée elle-même, et que tu dois la détruire pour libérer l'Essence. »

- Et qu'est-ce que ça m'apportera ?

- La fin de l'espace et du temps, mon ami, et la chance de retrouver tout ce que tu as perdu.

- Pardon ?

- Oui, tu as bien entendu et tu as vu, dans un endroit où l'Essence est libre, on peut échapper aux conséquences de ses actes, le passé ne signifie rien, le futur pas beaucoup plus, la linéarité brisée, on devient libre, libre de sa condition, de soi-même !

- Je ne suis pas sur de comprendre, ce que tu me décris ressemble à la mort.

Nous entrons dans un autre couloir parfait de ce palais apparemment sans fin.

- J'en suis conscient, mais la mort est propre à la Création, tu m'a vu mourir, et revenir à la vie, c'est la liberté la plus absolue que je puisse t'offrir. Et pour cela tu dois détruire la destinée, qui forme les barreaux de l'existence.

Je tente de réfléchir, de me départir de cette impression irréaliste qui me hante depuis le début de cette conversation. Un regard sur Aewyll, elle m'envoie un regard plein d'ambiguïté, celui de la Princesse Bleue.

- Je dois réfléchir, dis-je.

- Je te comprends, mais sache, quoi qu'il arrive, que cela ne se fera pas d'un claquement de doigt, et nous y laisserons sans doute la vie dans la tentative, mais cela vaut mieux qu'une vie d'éternel fugitif suivie d'une mort anonyme.

Je hoche la tête, puis je me rends compte que nous sommes de nouveau devant la porte de mes appartements : nous avons tournés en rond, pourtant nous n'avons pas pris un seul virage dans notre balade.

Lewellyn remarque mon air interloqué. Il sourit.

- Pas de linéarité dans un monde libre, mon ami, rappelle toi ! Détend-toi maintenant. Tu as tout le temps de l'univers, ici.

Il s'en va, son rire inhumain résonne dans les couloirs du palais de glace. Les portes se referment brutalement dans un claquement sourd.

Pénombre.

Je me réveille. Combien de temps ais-je dormi ? Je l'ignore, mais Lewellyn est présent, je sens sa présence dans cette pièce comme je peux sentir le vent froid et libre dans la plaine.

Omniprésente mais inaccessible, puissante mais invisible.

Je me redresse sur le lit de neige tiède. Ecoute ma propre respiration, le battement de mon propre cœur.

- Tu te demandes pourquoi, n'est-ce pas ?

La voix est incisive, tranche la pénombre comme une guillotine, mais dénuée d'hostilité, et comme d'habitude elle touche juste.

Je hoche la tête.

Plusieurs jours que je suis ici, que je mange, bois, dors et réfléchis. Parfois, je cours dans des couloirs sans fin, en ligne droite, pour découvrir la porte de ma chambre devant moi, ou au pire, à quelques mètres derrière moi à peine.

Parfois Aewyll traverse ma pensée, lame de rêve chauffée à blanc traversant mon esprit engraisé de songe. Cette créature est tout ce que je peux rêver, mais sa présence m'est douloureuse comme un tison dans mes entrailles.

Parfois je pense à tout cela, dans cet endroit insensé. Etrangement paradisiaque, mais je pense surtout à Lewellyn, à ses semblables.

Nous sommes des exilés. Moi, parce que je suis un monstre parmi les miens, mais lui ?

- J'étais un diplomate, répondit-il à la question sans que j'aie dit quoi que ce soit, « Je dois admettre que le destin des hommes me laisse indifférent, mais lors de la grande croisade que mena mon peuple pour détruire votre monde, j'ai entendu parler des tiens. »

- Des miens ?

- Les Solaires.

Lorsqu'il prononce ce mot, la salle s'illumine d'un soleil pâle, bleu... parcourant les lieux en une lente courbe majestueuse qui disparaît aussitôt dans les ténèbres.

« Vois-tu, mon peuple n'est pas moins querelleur que le tien, continua-t-il, il l'est peut-être plus, au fond. Et lorsque nous avons envahi votre monde, il y avait des tensions entre les nôtres, des frictions... et il fallait coordonner des armées aussi nombreuses que vos peuples entiers, cette guerre devait être la mise à mort grandiose de votre monde, l'achèvement d'un drame mythique. »

Des ombres formées par la lumière du soleil bleu prennent forme, la plupart multicolores et parfaites, dissolvant de leurs couleurs des nuées d'ombres simples de mortels dans un

massacre de lumière. Un vent jaillit du néant se lève, et son souffle, passant à travers les murs et les dentelles de glace se transforme en hurlement, en cris de douleurs.

La mise à mort du monde.... Un frisson me parcourt.

« Mais au lieu de cela, dit-il, ce ne fut pas une guerre, c'était un massacre, une boucherie sans nom et sans grâce au milieu des cadavres de ceux qui d'entre les hommes avait déjà péri d'une mort invisible et disgracieuse. »

La Contagion. Je vois des ombres s'étioler, s'éteindre seule sans que les ombres de couleurs les aient même effleuré.

Sa voix est calme, porte un regret étrange dans son ton, comme une femme enceinte porte l'enfant.

« Où était la gloire ? Où était le combat pour la survie ? Ce n'était rien de tout cela, c'était juste un carnage à sens unique. En fait, en vous combattant de la sorte, nous nous rabaissions au niveau des hommes, qui entreprennent un combat seulement lorsqu'il est gagné d'avance. Nous nous perdions d'une autre façon qui nous aurait condamnés de toute manière. A vaincre sans périls, on vainc sans gloire, et la gloire est tout ce que nous sommes. C'est à cette époque que je vous ai découverts, vous, les solaires... »

Soudain, une ombre gracieuse blanche apparaît au milieu des ombres, parfaitement reconnaissable, celle de Lewellyn, saisissant une tache d'obscurité. Le tumulte guerrier du vent s'éteint, et laisse place à des milliers de murmures sans fin.

« Je l'ai appris des histoires, des rumeurs, portées par les rares prisonniers que nous faisons, mais quelles histoires ! Des histoires de pouvoirs et de grâce infinie ! De victoire sur nous, les enfants du chaos et de la folie ! Enfin, ce combat pouvait valoir la peine d'être mené ! »

Les murmures s'accroissent, s'accompagnent de gémissement. Les ombres obscures se multiplient autour d'une ombre blanche toujours plus détaillée, plus grande.

« Alors j'ai poursuivi mes recherches, épargné certains des vôtres pour obtenir des informations, me suis approché près des tombeaux des solaires qui écrèment votre monde. Je sais reconnaître l'odeur du mensonge lorsque j'en entends un, et j'ai reconnu l'odeur des mensonges des Sang-dragon, je me suis rendu compte qu'ils ne savaient pas vraiment pourquoi ni comment ils vous avaient vaincus pourquoi vous n'étiez pas revenu, et à ce moment j'ai compris que vous pouviez vous réincarner, que tant que le monde n'était pas brisé, vous reviendriez, et ce n'était qu'une question de temps, vous reviendriez, c'était certain et j'en parlais aux tribus de la folie qui envahissait Création. »

Je surprends dans mon esprit l'ombre d'une curiosité.

- Et que c'est il passé ?

Ma voix me fait l'impression d'être aussi gracieuse que le croassement d'un corbeau.

La voix de Lewellyn se fait cassante, douloureuse.

Le vent devient un hurlement de douleur sans fin, haché, pour se transformer en rire tandis que les ombres multicolores consomment les ténèbres et deviennent des titans de lumières autour de la minuscule ombre blanche de Lewellyn.

« Ils m'ont ri au nez ! Ils m'ont accusé de passer trop de temps en compagnie des hommes ! Leurs esprits s'effondraient sous le poids de leurs propres mesquineries ! Imagine, Soleil Bleu, Imagine des univers entiers qui se moquent de toi, qui se rient de toi, qui t'humilient, qui t'ôtent cette grâce, cette gloire qui fait de toi ce que tu étais. C'était comme te retirer le pain de la bouche et te condamner à mourir de faim dans le plus cruel des déserts, tout cela, pour une petite guerre mesquine, pour une victoire minable arraché des mains d'un adversaire déjà mourant ! »

- Qu'à tu fais ?

Ma voix tremble lorsqu'elle prononce ses mots. La sienne est un ouragan de colère.

« Moi ? Rien ! Mais eux... eux ont fait quelque chose... Ils m'ont déclaré traître à mon peuple, à notre cause, et en cela peut-être avaient-ils raison, si notre cause était cette... chose. Peu importe ! Ils m'exilèrent dans ce monde, ma seule chance de rédemption serait de trouver un

Exalté Solaire avant la fin de Création. Autant dire qu'à l'époque c'était une blague cruelle, car votre monde s'apprêtait à disparaître sous leurs assauts. Ils allaient détruire l'île bénie, le cœur du monde. Ce n'était plus qu'une question de jours, peut-être de semaine, et vous les Solaires aviez disparu depuis huit siècles et ne donniez pas signe de réapparaître avant encore longtemps, ce que visiblement vous avez fait, du reste. »

Et l'ombre blanche de tomber dans un puits d'obscurité sans fin, mais de subsister, tâche informe microscopique au milieu des ténèbres. Puis sa voix se fait douce et emplie d'ironie hargneuse.

« Le plus drôle, c'est que les nôtres s'entretuèrent, chacun tentant d'obtenir une gloire infinie qu'ils auraient pu avoir ensemble, mais leurs esprits petits et médiocres étaient désormais empoisonnés de ce monde que nous avons tenté de détruire. Nous avons tenté de le détruire autour de nous, et maintenant, nous le découvrons en nous. Le temps de réagir, l'impératrice écarlate utilisa un pouvoir sans fin pour détruire nos armées et les survivants rampèrent honteusement vers les confins du monde. Moi, ironiquement, je survécus uniquement parce que j'étais exilé, ici, loin du courroux de l'impératrice écarlate, et crois-moi, le maître du vent n'est qu'un médiocre reflet de la puissance de l'impératrice. »

Le soleil bleu disparut. Retour des ténèbres.

- Et maintenant ?

Sa gorge émit un son étrange, mélange de sanglot et de gloussement.

- Maintenant... Je veux revenir dans mon monde... mais pas comme un chien errant trempé de la banalité du monde, je veux revenir comme un roi, comme un dieu, habillé de gloire et de pouvoir, pour leur prouver qu'ils avaient tort ! Pour leur prouver que j'avais raison ! Et détruire ce monde de forme et de raison infecte qui nous a fait tout perdre à toi et à moi !

Ma gorge se noue.

Pluie de lumière bleue qui illumine la pièce lorsque la porte de ma chambre s'ouvre. La silhouette blanche de Lewellyn se découpe dans la lumière bleue s'arrête un instant avant de franchir la porte.

- Prends ton temps... Soleil Bleu.

La porte se ferme, me laissant dans les ténèbres, seuls avec ma peur.

Le domaine de Lewellyn chante.

Parfois, le vent se lève et fait tinter la glace comme le carillon lointain d'un million de clochettes d'argent.

Ce bruit m'accompagne alors que je rase les murs pour trouver une sortie à ce domaine. Les paroles de Lewellyn dansent dans mon esprit, des paroles démentes mais qui possèdent un sens, et j'ignore si c'est parce qu'elles en ont effectivement un ou si c'est parce que je deviens fou, mais toute mon âme me hurle de sortir d'ici, de me dépêtrer de ce piège de beauté et de folie.

Je tente d'être discret. J'essaie de relâcher le fleuve de pouvoir dans mes gestes comme lorsque je me bats, mais rien ne vient, et mes pas me donnent l'impression d'être assourdissants sur le sol de glace bleue, translucide et ornementée.

Des bruits de grognement, bruit de pas, parfois même un rugissement résonnent, je m'aplatis lorsque je les entends et ne bouge plus jusqu'à ce qu'ils s'éloignent. Les fauves blancs de Lewellyn sont aussi doués pour le combat qu'ils sont ineptes à tout le restes- et c'est ma chance, car je peux les éviter avec aisance.

Le plus difficile, c'est de trouver la sortie, car cet endroit n'obéit pas aux règles du monde naturel, le principe d'orientation est ici une vaste blague, et ce n'est qu'une suite de lieux, d'instantanés, de moments figés au sein d'un espace imprécis. Il m'a fallu un moment pour le

comprendre et je crains maintenant que Lewellyn ne me retombe dessus à tout instant.

Je m'adosse à un endroit où le chant du vent se fait fort mais où rien d'autre ne se produit. Je ferme les yeux et essaie de me remémorer l'étrange géographie des lieux. La salle des vents chantants, puis la salle des fauves qui patrouillent, non loin, la salle de bain de lait et le pont traversant la grotte où Lewellyn s'est suicidé puis, à nouveau mes appartements.

Mais ensuite ?

Il faut me sortir de ce cercle vicieux géographique, mais je ne vois nulle part où aller. Après un moment, je réalise qu'il me faut plutôt peut-être faire quelque chose. Cet endroit est comme un rêve éveillé, et parfois l'important dans un rêve n'est pas tant où l'on va, mais ce que l'on fait, comme une histoire que l'on est en train de réécrire soi-même.

Je rouvre brutalement les yeux lorsque je me rends compte que la salle des vents chante, mais que je n'écoute pas ce que les voix disent.

De l'autre côté du mur, de l'autre côté du miroir...

De l'autre côté de l'azur, de l'autre côté du désespoir...

Je me retourne vers le mur, je cherche un mur bleu comme le ciel et le trouve. On dirait un morceau de voûte céleste décroché du ciel de midi pour être installé ici. Il n'y était pas un instant avant. Peu importe, lorsque je m'en approche, j'y aperçois mon reflet. Je pose la main dessus et sens une présence de l'autre côté du froid.

Je retiens mon souffle.

Je dois passer.

Je veux passer.

Le pouvoir se rue dans mon poing lorsque j'arme le coup et se répand dans le mur à la vitesse de la pensée. Tout va si vite que mon coup transporte le souffle d'un ouragan. Il percute le mur qui se brise comme un miroir, projetant une infinité de flocon de verre bleu.

La lumière s'engouffre, la sortie ?

Non, juste Aewyll.

Aewyll qui me regarde avec un l'air de préoccupé de Brume, et la noblesse altière de la Princesse Bleue. Je suis si surpris que je ne lève même pas la main quand la sienne jaillit et saisit mon épaule.

- Venez ! Dit-elle. La voix d'Aube Grise, le ton inquiet de Mahe.

- Pourquoi fais-tu ça ?

- T'aider ? Lewellyn est fou, même pour l'un d'entre nous... et je ne veux pas d'un monde où il règnerait.

Je reste interloqué tandis que je la suis dans des couloirs sans fin qui s'élargissent de plus en plus, où la lumière devient de plus en plus dense.

- Comment pourrait-t-il régner... ?

- Parce que toi, tu en es capable, dit-elle, parce que tu as le pouvoir réel, et lui n'a que l'illusion. J'éprouve un soudain mal de tête.

- Je ne comprends pas...

- Tu veux savoir ? Regarde !

Soudain, la lumière se fait moins forte. Je suis dans une salle immense enneigée, glaciale, et je vois de nombreux blocs de glace, jonchant le sol. Lorsque je lève la tête, j'aperçois un plafond, dont les stalactites me rappellent autant de canines menaçantes. Au centre, il y a un autre bloc de glace, ou plutôt, un bloc de verre dont émane un étrange bourdonnement. Je m'en approche lorsque la voix d'Aube Grise résonne dans la salle, sur le ton posé de Mahe.

- Avant d'aller au centre, regarde le bloc de glace à ta gauche.

Je me retourne. Aewyll hoche la tête vers le bloc de glace, de la même façon doucement autoritaire que la Princesse Bleue. Je m'approche, redoute le piège, mais il y a quelque chose derrière la neige qui recouvre la glace, dans la glace elle-même, quelque chose de vaguement

familier...

Je frotte la glace et rencontre un regard de terreur pure, figé dans la glace. Je recule, trébuche sur mon séant et m'éloigne sans pouvoir quitter ce regard, cet homme des yeux. Chien Enragé. En reculant, mon dos heurte un autre bloc, la neige qui le recouvre s'effrite et tombe, je reconnais l'homme dans celui-là aussi : l'un garde du Maître des Hauts Vents.

Ils sont figés dans la glace, terrifiés, terrorisés, pour toujours.

J'ai le souffle court, ma voix est basse :

- Qu'est-ce que c'est ?

- Le bonheur selon sa conception, dit-elle avec la même voix et le même ton, la terreur éternelle, la liberté d'infliger ceci aux vôtres pour toujours, pas de règle, pas de limite.

- Pour... Pourquoi ?

- Parce qu'il faut bien se nourrir, dit-elle, et nous nous nourrissons d'âmes et d'émotions... Il t'a dit la vérité, mais il ne t'a dit qu'une partie de cette dernière. Heureusement, tu écoutes cette partie de ton âme qui est sauvage et qui n'écoute jamais. Tu pourras faire revenir ta femme et tes enfants, autant de fois que tu le désires, mais voilà ce qui les attend, et si tu détruis cette chose qu'on appelle le destin, ce ne sera pas réel... parce que c'est le destin qui rend les choses réelles, et précieuses à vos yeux.

- Par les dieux...

Je ne les invoque pas souvent, mais l'occasion me semble appropriée.

Elle rit, un rire qui a quelque chose de cruel.

- Tu en auras bien besoin, c'est vrai ! La voix est celle de la Princesse Bleue, mais le ton est celui d'Aube Grise lorsqu'elle me raillait dans nos disputes.

- L'âme de ceux-ci est dévorée presque entièrement, mais ce n'est que ce qui attend les simples mortels. Va voir le bloc de glace bourdonnant si tu veux voir ton « destin ». Ton sibyllin.

Je me tourne vers elle. Elle sourit de la même façon cruelle que j'ai vue chez certaines petites filles qui faisaient avaler des insectes à Brin d'Herbe. L'envie de la tuer et de l'aimer me taraude, je la réprime et m'approche du rocher. A ce moment, je sens les poils de mon corps se hérissier, une odeur familière ainsi qu'un souffle de vent qui ne me sont pas inconnus viennent effleurer ma conscience.

Je m'approche *plus près encore* du bloc de verre, et au milieu de la lumière éblouissante, j'aperçois une silhouette féminine à la crinière bleue, en armure d'acier, brandissant une épée de jade chargée d'un éclair figés pour l'éternité dans la glace telle une statue. Les mots du Hérauts me reviennent : « *Tu as fait disparaître la Princesse Bleue...* »

- La Princesse Bleue...

- C'est elle., dit-elle avec la voix de la Fille du maître des Hauts Vents. Il s'en sert comme trophée et comme source de lumière.

- Le Maître des Hauts Vents n'est pas venu la chercher ?

- Pourquoi le ferait-il ? Lewellyn est par trop puissant ici. Tu as une chance de vaincre le Maître des Haut Vents, mais *lui* n'a aucune chance de vaincre, ici.

- Et maintenant ?

Elle sourit, de ce sourire de gamine cruelle.

- Tu t'enfuis, et tu reprends ta vie...

- Et toi ?

- Lewellyn me tuera une petite dizaine de fois, dit-elle en souriant d'un air amusé, mais il ne me détruira pas, il a *besoin* de moi.

- Et elle ?

Je hoche la tête vers la Princesse Bleue.

- Elle restera là jusqu'à la fin de sa vie, c'est une illusion, mais en même temps, c'est réel. D'ici deux, peut-être trois siècles, ce ne sera plus qu'une vieille Sang-dragon pourrissante.

En quelques enjambées, elle parvient de l'autre côté de la salle, et ouvre une porte de glace bleue, encadrée d'une arche de marbre qui donne sur vers les ténèbres.

- Va-t-en ! dit-elle avec la voix de Mahe.

Je regarde le plafond de canines. J'écoute cette part de moi qui ne veut pas écouter. Je pense à Bœuf.

- Non, j'ai une dette envers elle. Je la libère.

- Si tu fais ça, elle ne te pardonnera peut-être pas, et lui le saura.

- Tu me connais, dis-je, alors que le pouvoir s'accroît et se rue dans mes muscles, « je n'écoute pas. »

Elle ouvre la bouche pour dire quelque chose.

Trop tard.

Je frappe, *lâchant* un flot d'essence dans le geste, et c'est comme un fleuve qui rompt subitement un barrage. Je pulvérise la glace de verre, et un éclair formidable vient me heurter aussitôt. Par réflexe, le pouvoir s'interpose entre moi et l'impact, pour le mieux : je suis projeté à une dizaine de mètres de là, comme un fétu de paille.

Je me redresse péniblement.

Un bruit de porte qui se ferme comparable à celui d'un caveau résonne dans toute la salle dans une série d'échos infinis. Par-dessus, je distingue le sifflement d'un serpent et les grognements d'une bonne centaine de fauves blancs.

- Tu n'aurais jamais dû fait cela, dit Lewellyn, et la porte qu'avait ouverte Aewyll se ferme avec un bruit assourdissant. « Tu n'aurais jamais dû la libérer. »

Je me retourne vers la Princesse Bleue. Projetée non loin du mur, elle se redresse, l'aura d'énergie l'environnant soufflant comme un orage autour d'elle. Son regard croise le mien, un regard de froide détermination mêlée de surprise.

- J'avais une dette, dis-je. Laisse-nous partir.

- Je t'offre le pouvoir ! Je t'offre d'être libéré du destin !

- Le vrai pouvoir, dis-je, c'est de forger son destin.

Lewellyn reste soudain coi, du coin de l'œil. J'aperçois Aewyll en train de se tapir derrière un des blocs de glace avec la même grâce prudente qu'Aube Grise lorsqu'elle était petite fille.

Le sifflement de son serpent s'enfle tout à coup, ses yeux se mettent à briller comme des lunes bleues, se redressant comme pour prendre son élan, il crache une lumière blanche teintée d'arc-en-ciel qui inonde tout. Je suis aveuglé par la lumière et la brume mais je sens une masse glaciale me foncer droit dessus. Je n'ai plus le temps d'esquiver.

Je plonge vers elle.

Ce que je heurte est plus solide qu'un mur de pierre, plus froid que tous mes hivers réunis. Je libère le flot de pouvoir sans retenue, je la traverse comme un éclair fend le tronc d'un arbre. Je sens l'haleine glacée du serpent tout proche et frappe à l'aveuglette. Le choc est résonne comme un coup de tonnerre qui projette le serpent en arrière et fait vaciller Lewellyn sur son trône.

- Pauvre fou ! Magnifique imbécile !

Je n'arrive pas à savoir s'il enrage ou s'il exulte. Je m'en moque tant j'ai froid et je suis couvert de gel, des morceaux de glaces retombent partout autour de moi tandis qu'un brouillard givrant se referme sur moi.

Soudain, dans un concert de rugissement, une avalanche de griffes et de crocs, de fauves blancs, déferle sur moi.

Elle est brisée par une explosion d'éclairs. Les fauves les plus proches explosent sous le choc, les suivants grillent littéralement, et les autres sont éparpillés en arrières comme autant de feuilles mortes balayées par le vent.

La Princesse Bleue se porte à mes cotés, les runes de jades bleus ont blanchies, contenant le pouvoir de l'éclair qu'elles semblent contenir.

Sa voix est ferme, légèrement troublée.

- Sortons d'ici.

- Non !

Lewellyn.

Sa meute de fauves blancs revient à la charge, la princesse et moi nous défendons, et même mieux que ça, trois fauves s'approchent d'elle, leurs griffes ricochent sur un mur invisible en un bouquet d'étincelles aussi jolies qu'éphémères, puis perdent leurs têtes dans un geyser de sang blanc. Je ne vois ni la parade, ni la contre-attaque, seulement le sang blanc dégoutter sur sa lame.

Je suis moins subtil, mes poings traversent des gorges, brisent des côtes, arrachent des colonnes vertébrales. Finalement, j'abrège : je tue trois d'entre eux, éparpillant leurs entrailles et leurs ossements alors qu'ils explosent successivement quand je les traverse littéralement telle une étoile filante.

Je fonce vers le seul adversaire qui compte réellement.

- Suivez-moi !

Devant moi, Lewellyn se lève, fait un geste de la main, et son gigantesque serpent glisse, pivote avec la puissance d'une tornade, sa queue balaie l'air vers moi et me percute. Le choc tuerait un bœuf et l'enverrais par delà l'horizon, un influx de pouvoir, et il ne m'égratigne même pas mais l'impact me repousse en arrière, et mes pieds laissent deux larges sillons dans le sol alors que je m'échine à de rester debout.

- Trop tôt.

C'est la Princesse Bleue. Elle se porte à mes cotés, sourit et tue quelques fauves qui tentent de m'attaquer, **ils me sautent dessus, elle les équarrit en plein vol**, leurs morceaux retombent à terre dans une cascade de bruit sourd. Le serpent s'avance en un éclair vers elle, se dresse par-dessus les corps des fauves blanc.

- Donne-moi ta main !

Son ton est tout sauf romantique et mon instinct surmonte ma surprise. Je tends la main, elle la prend, et je sens un autre fleuve de pouvoir se ruer en moi, et venir augmenter mes forces, comme une tempête abreuvant mes poings de sa force.

J'ai à peine le temps de l'observer que le serpent revient à la charge. Sa gueule se fait béante, elle me goberait d'un seul coup si le fleuve de pouvoir et du tonnerre ne m'animais pas et ne m'aidais pas à empêcher sa gueule de se fermer. En un éclair, la Princesse Bleue bondit, non vole plutôt, et se pose sur la tête de la bête, son épée vient la frapper entre ses deux yeux, faisant voler des éclats d'écailles de glaces et neiges blanche.

La langue du serpent vient me fouetter, je la bloque d'un pied contre sa gorge, et la bête se dresse, se ruant soudain vers le plafond, tentant de m'écraser. Je hurle un avertissement à la Princesse bleu. Elle se laisse tomber et se raccroche d'une main à la commissure des lèvres de la bête. Le choc est à nouveau rude, mais j'encaisse, tant et si bien que nous crevons trois plafonds à la vitesse de l'éclair.

Le rire de Lewellyn se fait inextinguible.

J'en ais assez.

Je bondis dans les airs, et les dents claquent de façon assourdissante. La princesse en profite pour coincer la gueule du monstre en plantant son arme à travers sa mâchoire. J'arme un coup de poing dans lequel je mets tout mon pouvoir. Les yeux de la bête sont froids, mais brillent tels

des soleils jumeaux lorsqu'ils reflètent l'éclat de lumière qui émane de moi.

Je retombe, le pouvoir et la gravité font bon ménage : la tête de la bête explose en un millions de fragments blancs translucides qui retombent dans un scintillement de lumière et un fracas de verre brisé sans fin. Les restes de la bête s'effondrent au sol lourdement.

Je regarde autour de moi, je suis à peine surpris de constater que nous sommes toujours dans la même salle, malgré les trois plafonds que nous avons traversés. Le regard que Lewellyn nous porte est une chose étrange, avide, pleine de frayeur et d'admiration.

Partout autour de nous, il y a encore une bonne trentaine de fauves blancs, prêts à nous dépecer. Ils n'ont aucune chance, mais leurs regards vides m'indiquent que ça ne les empêchera pas d'essayer. Lewellyn crie d'une voix de Stentor :

- Aewyll ! A moi !

Et Aewyll vient, je lis dans son regard du regret, ses gestes sont ceux de la Princesse Bleue, mais elle leur prête une grâce inhumaine et une étrange naïveté.

- « Je m'occupe d'elle » dis-je.

- « D'accord, je m'occupe des fauves » répond la Princesse Bleue.

Je fonce vers Aewyll, ses coups sont précis et rapides, mais manquent de puissance, elle m'évoque une danseuse infantile qui se battrait contre un rocher. Je l'assomme d'un revers de ma main qui l'envoie glisser à une dizaine de mètres.

Derrière moi, une tempête se déchaîne au milieu d'un grondement sans fin de rugissements. Je peux sentir mes **cheveux** se hérissier sur tout mon **corps** et quand je me retourne, les fauves blanc sont partout, ici et là, sous forme de monceaux de chair calcinée et fumante et parfois même de poussière noire.

Lewellyn m'adresse un regard hautain.

- Tu aurais pu tout avoir ! Tu n'auras rien !

Une porte est (*apparaît*) subitement derrière lui, et il se rue vers elle pour l'ouvrir, mais sa tirade lui coûte quelques secondes cruciales. Je m'élançai vers lui mais soudain, il n'est plus qu'un miroir qui semble vouloir me projeter dans mon propre reflet, comme dans une boucle démente... le temps ralentit ... (*verbe transitif, pas de « se », le temps ralentit*)

Plus de limite, je forge mon propre destin...

Je rugis, ma main saisit le col de Lewellyn, et le rejette vers la Princesse Bleue. Il vole vers elle avec la grâce d'une vache ivre lancée à pleine vitesse par une tornade. Sa lame s'arrête sur sa gorge lorsque je hurle : - Non !

Elle me regarde d'un air étrange.

- Pourquoi ?

- Qu'il rende sa liberté à Aewyll.

- Je ne peux pas faire ça ! Dit-il.

Un, deux, trois pas et je suis sur lui. Une seconde de plus et je le gifle. Son nez saigne, une de ses dents vole et tombe avec un bruit d'argenterie.

- Son cœur, rend-le-lui, Libère-là !

- Comment sait-tu que... ?

Nouvelle gifle.

- Libère-là !

- Si fait ! Dit-il. Il saigne, il est admiratif, et il sourit.

Malade.

- Comment sort-on d'ici ?

Je marche vers Aewyll, tente de la réveiller, elle grogne comme Aube Grise au réveil.

- La couronne..., grogne-t-elle.

- La couronne !

La Princesse Bleue se tourne une fraction de seconde vers moi, une seule petite fraction de seconde, mais Lewellyn en profite. Je ne le vois pas dégainer son arme. J'entends seulement le son cristallin de l'acier qui glisse dans le fourreau d'or et d'argent. Chacun de ses mouvements

possède la grâce des premières neiges tombant du ciel, mais chacun de ceux de la Princesse Bleue ont la rapidité de la foudre.

La lame de Lewellyn laisse des traînées flocons de neige dans son sillage, des arcs électriques jaillissent et parcourent les deux lames à chaque contact, puis finalement, la lame de jade atteint le Duc de la faille à la tempe, elle lui aurait tranché la tête dans la longueur s'il n'avait pas détourné la tête. La lame percute la couronne, la brise en une pluie de glace prismatique, la lame continue son trajet et vient trancher l'avant bras de Lewellyn, qui glisse à terre lentement, dans une traînée de sang bleu.

- Mon bras ! Mon bras ! Répète-t-il, MON BRAS !

Je me dirige vers lui tandis que la Princesse Bleue s'apprête à l'achever. Je veux lever une objection lorsque j'entends un bruit venant du plafond, une pluie cataclysmique en dégringole. La Princesse Bleue et moi levons la tête, j'ai juste le temps de comprendre que le plafond se dissous, puis nous sommes engloutis par une cataracte monumentale.

Je n'ai jamais assisté à une vraie chute d'eau.

Je ne m'attendais pas à ce que ce soit si bruyant, ni si brutal. Je suis presque assommé par le choc lorsque l'eau s'abat sur nous. Courants et tourbillons jouent avec moi et Aewyll comme des enfants insoucians et chahuteurs. Pendant en long moment tout n'est que chaos, lumière, masses sans fin de bulles blanches, bruit assourdis et confusion.

Puis c'est le silence et le froid.

Mais pas l'obscurité, la lumière émanant de mon aura éclaire un spectacle étrange et sinistre, le corps de dizaines de fauves blancs qui coulent, saignent, ou remontent vers la surface, laissant échapper des coulées de sang de leur sang blancs ou bleu, étrange. Au loin, j'aperçois un survivant, nageant comme un chien pour s'éloigner d'une aura de lumière d'azur.

La Princesse Bleue !

Le froid est polaire, je sens mes membres qui s'engourdissent, j'y envoie une coulée de pouvoir, et malgré la température, je remonte vers ce qui ressemble à la surface. Quand je l'atteints, je suis gelé mais vivant. Je m'accroche à un rocher et m'y hisse. Du coin de l'œil, j'aperçois la Princesse Bleue sortir de l'eau, puis s'abattre sur le rocher, frigorifiée.

Ma peau est gelée, mais le pouvoir me préserve, mais la Princesse Bleue, elle, tremble comme une feuille dans son armure : elle va mourir de froid, de l'autre coté de la berge.

Pas après tout le mal que je me suis donné !

Je saute par dessus le torrent. J'atterris près d'elle, l'humidité rend le rocher glissant et mon équilibre précaire, mais peu importe : le pouvoir est encore assez puissant en moi pour permettre à mes doigts d'avoir assez de force pour y creuser des sillons dans la roche auquel me retenir, mais l'eau continue à monter, la glace fond sur les parois.

Je lève la tête vers le ciel. Il est là, à peine visible entre les deux parois titanesques qui forment la faille, mais il est bien là.

Je fais la seule chose à faire.

Je m'empare de la Sang-dragon, revient vers Aewyll, et entreprend de grimper.

Un peu plus haut, je m'arrête, je nous déshabille rapidement, prend la sang-dragon dans mes bras et m'applique à la réchauffer avec ma seule température corporelle et celle de mon aura.

Le frottement de sa peau pâle contre la mienne ressemble à une promesse de paradis, mais la morsure électrique de son aura et le souvenir du destin de Bœuf Assoiffé coupent largement mes allants. Malgré la douleur, mon pouvoir me préserve des effets ravageurs du sien.

Je la frictionne, la réchauffe, nous restons ainsi plusieurs heures, et malgré la froide humidité, elle se réveille, et ses dents qui claquent me font penser aux piverts creusant leurs nids dans les arbres au printemps.

- Ca va, dit-elle, merci. Je peux me lever.

Je la lâche, elle se lève et regarde le ciel à son tour.

- Vous pourrez grimper ?

Une force douce émane de son sourire.

- Je pense... et toi ?

- Je pense, dis-je, en regardant Aewyll et l'un de ses bras, plié dans un angle bizarre. Je saisis ma cape, la déchire pour en faire une attelle de fortune et la lui fixe. Visiblement, elle a quelques plaies, mais semble ne pas souffrir du froid. Elle ne m'a plus rien de familier, ni dans sa gestuelle, ni dans ses traits, mais sa beauté émerge de cette aliénation comme un diamant de désir et d'inhumanité brut.

La Princesse Bleue s'approche, s'assied, jette un regard vers la créature, puis vers moi.

- Que vas-tu faire d'elle ?

- Je n'en sais rien. Elle a sûrement ses propres projets.

- Sans doute.

Je me tourne vers la sang-dragon, la nudité n'a pas l'air de plus la gêner que moi. J'apprécie : plus d'une fois, nous avons vus des marchands et des aristocrates en voyage rougir bêtement après avoir aperçu un homme ou une femme nue, et je n'ai pas envie de m'embarrasser de pudeur mal placée.

Aewyll reprend conscience avec la grimace d'une petite fille, gémit lascivement, d'une façon qui me perturbe tant et si bien que mes instincts virils s'éveillent instantanément, et se rendorment presque aussitôt, lorsque son corps tout entier semble se tordre étrangement lorsque sa perfection se revêt de ses amalgames de personnalités, de gestes familiers et de regards qui forment la somme de ce qu'elle est.

A mes coté, la Princesse Bleue à l'air aussi déconcertée que moi.

Aewyll ouvre les yeux, de la même façon la mère d'Aube Grise, brutalement, comme après un cauchemar.

- Je suis libre ! s'écria-t-elle.

Elle se met à rire, en se roulant par terre en battant des pieds, avec la même innocence qu'une enfant ou qu'une bête. Le spectacle est à la fois lascif, attendrissant, et troublant. Je tiens le pouvoir comme une dague sous ma main, prêt à le lui enfoncer dans la gorge à coup de poing.

Aewyll se redresse d'un bond félin, sans ses mains, et crie de douleur comme une petite fille dont on vient de pincer l'oreille.

- Aïe !

Elle saisit son bras cassé, à la fois comme un trésor et comme une blessure.

- Il est cassé, dis-je, il mettra du temps à guérir...

- Non, dit-elle avec le même sourire doux et puissant de la Princesse Bleue, nous sommes toujours à la limite du monde, j'ai toujours du pouvoir.

Elle se laisse tomber à genoux, saisit son bras comme un chiot nouveau né puis expire : son souffle devient une chair pâle et immaculée qui s'incorpore à son bras.

Puis elle se tourne vers nous, ses lèvres arborent le sourire de ma mère, ses yeux celui des étoiles.

- Voilà...

- Nous allons remonter, dis-je.

Elle regarde la lumière du jour, à peine perceptible.

- Par les dieux ! dit-elle, je n'y arriverais jamais !

La Princesse Bleue est interloquée.

- Vous avez des dieux ?

- Seulement pour rire...répond Aewyll avec le plus grand sérieux.

J'essaie d'ignorer les implications de leurs bavardages tandis que la Princesse Bleue remet son armure et que je remets mes vêtements, puis je réalise quelque chose en la regardant.

- Vous allez pouvoir grimper avec ça ?

- Ne t'en fais pas pour moi, dit-elle, assurée.

Je ne m'en fais plus pour elle.

- Peut-tu m'aider ? C'est Aewyll, la voix de Brume et l'intonation d'Aube Grise.

- Je crois.

J'ai récupéré du combat pendant que je me reposais, le pouvoir s'est à nouveau lentement accru en moi. La Princesse Bleue récupère son épée et la range dans son fourreau qu'elle met dans son dos, se tourne vers moi.

- Prêt ?

Je regarde la paroi, sourit intérieurement.

- Viens, dis-je à Aewyll en lui tendant les bras.

Elle s'approche et grimpe sur mon dos comme une enfant, son visage reflète mon propre sourire intérieur. Je me renfrogne, troublé.

- Allons-y.

Je grimpe, les doigts de mon corps alimenté de pouvoir ne ressentent pas le poids d'Aewyll, légère comme une plume. Cependant, par ma seule force, je me surprends à pouvoir me retenir de deux doigts sur des morceaux de roche froide et glissante, et je grimpe sans problème. Je me retourne pour regarder vers la Princesse Bleue pour savoir comment elle s'en tire, lorsqu'un courant d'air me frôle le dos et la nuque. Un unique bruit de pas raisonne juste au dessus de ma tête, tout prêt de moi, je me retourne, et elle se pose devant moi, gracieuse comme une feuille morte déposée par le vent. Elle se penche vers moi, me sourit. Un rire amusé s'échappe de ma gorge au moment où ces mots traversent ma pensée : « Ne t'en fais pas pour moi. »

Son aura blanche, froide et électrique s'anime comme une chose vivante, lorsqu'elle saute à nouveau, elle semble plus voler qu'autre chose, dans son armure de plate qui ne lui semble pas plus lourde que mes vêtements.

Je continue à grimper à la dure, et je ressens comme une amusante injustice.

- Vas-y ! Me susurre à l'oreille Aewyll.

- humm ?

- Saute ! Imiter là !

Je me tords le cou pour croiser son regard. Je sens l'amusement dans sa voix, et le défi.

Je m'appuie sur mes mains, je relâche le pouvoir et saute : Un bond sec, sans élan, qui me propulse une bonne dizaine de mètres plus haut sans effort. Mes doigts se tendent pour attraper le bord d'un rocher, je manque de réflexe et je le loupe. Je jure comme un charretier, la panique afflue, je patine sur le mur, m'accroche désespérément avec mes pieds et mes mains, y expédie le pouvoir à grand flot qui jaillit autour de moi dans une explosion de lumière. Je sens la roche céder sous mes doigts et mes pieds comme du beurre, mais la gravité fait son office et je laisse des traces de mes pieds et mes mains sur trois mètres avant de m'arrêter. De petits cailloux me tombent dessus et rebondissent sur nous tandis qu'Aewyll émet un rire étouffé de petite fille.

- Tout va bien ?

Voix inquiète de la Princesse Bleue dont l'écho se répercute sans fin à travers la faille.

- Oui.

Ma voix est plus hésitante que ma réponse.

Aewyll rit à nouveau. Le rire d'Aube Grise.

Je ne peux m'empêcher de rire aussi, plus doucement.

- Recommence, me souffle-t-elle, et sa voix, celle de la Princesse Bleue, est douce comme un secret de harem.

Je reprend mon souffle, le pouvoir vibre encore en moi, ricoche sans fin : Je saute à nouveau vers le haut, mais lorsque mon bond perd de sa puissance et que je ralentis, je me retiens de mes deux pieds sur un bout de roche irrégulier qui émerge de la paroi, et d'une poussée, me jette vers la paroi voisine, j'accomplis une culbute dans les airs sans difficulté, malgré Aewyll toujours dans mon dos, et me réceptionne sur mes deux pieds, creusant un petit cratère dans le mur lors de l'impact. Au milieu de la pluie de roche, je saute et fonce vers un autre rocher en amont qui semble dépasser de la paroi. Je calcule mal mon bond : je trouve néanmoins le temps de me retourner pour protéger Aewyll du choc une seconde avant l'impact. Je m'enfonce dans le mur de trente bons centimètres.

Le choc est rude, sans plus.

A nouveau la voix de la Princesse Bleue.

- Vous êtes sûr ?

Il y a de l'amusement dans sa voix. Il y en a aussi dans la mienne.

- Ouais !

A nouveau, le chuchotement d'Aewyll.

- C'est mieux, dit-elle, on recommence ?

Je souris : - On recommence.

Je recommence, la faille est profonde, j'ai tout le temps pour m'entraîner.

Il nous faut une journée pour remonter.

J'apprends à bondir avec une aisance démentielle. Je prends confiance en moi, apprend à ne pas redouter la chute. Aewyll et la Princesse Bleue m'initient : Saut périlleux, bond vertical, rétablissement improvisé. La Princesse Bleue est la plus vacharde de mes deux enseignantes mais aussi la plus claire et la plus efficace.

Aewyll, est comme une mère, comme une sœur, une femme ou une fille avec son vieux père gâteau, bref, Aewyll est comme Aewyll, et c'est bien le problème : aimante et aimable. Elle presse son corps sculptural d'un froid brûlant contre le mien, semblant me faire confiance aveuglément. Elle semble tout connaître du pouvoir, mais dispense son savoir d'une façon étrange, entièrement poétique, et incapable de l'exprimer clairement.

- Là ! dit-elle, sens comme la création fluctue, comment le temps t'emprisonne dans l'espace et comment tu peux l'utiliser pour t'en évader.

- Autrement dit ?

- Trouve la voie, c'est une histoire qui n'a pas de sens, mais c'est aussi la tienne et tu as le pouvoir de lui en donner.

Je reste coi un moment. Ses paroles sont des diamants qu'elle me fait avaler avec la douceur d'un été de tendresse, je les goutte, mais suis incapable de leurs donner un sens. Le sommet n'est plus loin maintenant. Je sens le vent et l'odeur de l'herbe. La Princesse Bleue revient vers nous, se laisse retomber lentement avec un bruit métallique sur le balcon naturel formé par quelques rochers au dessus de nous. Son aura bleue et blanche brillante l'annonçant avant toute chose. Je souris.

- C'est quand vous voulez !

Je tiens toujours Aewyll dans mes bras, comme une mariée. Seulement mon dernier bond m'a fait me retrouver la tête en bas, à m'agripper avec mes jambes à un bloc de pierre.

- Comment pouvez-vous sauter comme ça ?

- Tutoie-moi, Nous avons versé le sang ensemble, pour l'un comme pour l'autre. Nous ne sommes plus des étrangers.

- D'accord. Comment fais-tu pour sauter comme ça ?

Elle sourit.

- Têtu, hein ? Ca a dû t'être d'une certaine utilité j'imagine.

- Exact.

Je garde le sourire et attends.

Un moment passe, pendant lequel la Princesse Bleue et moi nous observons longuement. Finalement, Aewyll prend l'initiative.

- Si vous voulez bien m'excuser...

Avec un rire de petite fille animé par la voix d'Aube Grise, elle se défait de moi avec une agilité de chatte, souple et douce comme du lait, légère comme un flocon de neige, elle bascule de mes bras, mon cœur s'emballa lorsqu'elle se balance un instant au-dessus du vide, puis elle me grimpe dessus, sans user de ses mains, s'appuyant avec ses pieds, sur mon coude, mon menton, mon genou et finalement se dirige vers la surface, gloussant toujours.

Je m'étrangle presque.

- Elle pouvait grimper seule depuis toujours...

Le rire cristallin de Brume, qui n'est pas le sien, me répond.

- On dirait que la déduction n'est guère ton fort...

Sourire moqueur de la Princesse Bleue.

Je soupire.

- Je suis un foutu paysan, pas un sorcier !

Je commence à avoir la tête qui tourne, aussi, je prends mon élan, bascule, et fait un saut périlleux dans le vide, sur place, si rapide et puissant que je ne me reçois qu'au deuxième tour, mes mains se raccrochent si fortement dans la roche qu'elle explose.

Le sourire de la Princesse Bleue s'accroît. Lorsque je me hisse sur son « balcon », j'aperçois ses dents, jolies, très blanche.

- Alors, tu as mis du temps à te mouvoir comme ça ?

- Non, dit-elle. C'est le pouvoir élémentaire inscrit dans mon anima.

- Ton quoi ?

Elle m'aide à me hisser en me tendant la main, puis son regard se fixe vers la sortie.

- Mon anima, dit-elle. Quand l'essence, le pouvoir se déverse à flot, il évoque des formes fantasmagiques, tu ne les as pas vues ?

- Oui, dis-je en songeant au Taureau ailé.

- Eh bien, c'est la bannière de ton anima, un peu comme si l'essence révélait ton âme véritable.

Je grogne.

- Et ton... Anima, à du pouvoir ?

Je croise son regard, j'y lis de l'amusement.

Elle sourit, prend de l'élan, son aura, son anima se déploie dans un souffle de vent, et elle s'envole une bonne vingtaine de mètre plus haut, presque à la sortie de la faille, atterrissant sur un rocher avec la grâce d'une plume.

- Je vois...

Je saute à mon tour. Ma méthode est plus énergique, meurtrit la roche sur laquelle je prends mon élan, sur laquelle je ricoche à plusieurs reprises, des deux côtés de la faille, mais elle est presque aussi rapide. Lorsque j'arrive, mon anima déploie une lueur dorée naissante.

- Tu es un Enfant de l'aube, dit-elle, un Tigre de bronze...

- Hein ?

Elle sourit toujours, mais je perçois l'ombre de la peur dans ses yeux.

- Tu es un exalté Solaire, et un membre de la caste de l'aube.

- Lewellyn m'a dit ça aussi.

- Que t'a-t-il dit d'autre ?

Je le lui dis. Curieux de savoir ce qu'elle me dira.

- Lewellyn t'as dit beaucoup de chose vraie, et certaine que je ne pourrais pas vérifier, c'était un bon menteur.

Je soupire. Regarde vers le fond de la faille.

- Il disait que je suis un monstre, dis-je, mais je ne me sens pas ainsi.

- Je comprends, je te crois, et je ne pense pas que tu en sois un.

Je me tourne vers elle. Son regard est doux et fort à la fois.

- Pourquoi ? Les légendes... les histoires...

- Ont été écrites par les vainqueurs, m'interrompt-elle sèchement, mais la vérité ne meurt jamais complètement. J'ai vu et lu d'autres choses, d'autres versions de l'histoire. La vérité, c'est que tu n'avais pas à me sauver, tu n'avais pas à m'aider, et tu l'as fait, pourquoi ?

- J'avais une dette envers toi.

- Un monstre ne réfléchit pas ainsi, tu n'en es pas un, ça me suffit.

Je hoche la tête.

- Bien.

Je reprends l'ascension, elle me suit.

- Nous avons un autre problème, dis-t-elle.

- Humm ?

- Aewyll.

- J'ai confiance.

- C'est un membre du Beau Peuple, une Raksha.

Je souris.

- Je suis un exalté Solaire, un Anathème. Il n'y a aucune version de l'histoire où les Rakshas sont bons dans ce que tu as lu ?

Elle sourit.

- Franchement... non.

- Ce sera à nous de l'écrire. Que sais-tu des Exaltés Solaires ?

- Ils ont régnés sur Création, détruit des choses immenses, plus puissantes que les dieux, on fait des choses incroyables lors du premier âge de l'homme, puis ont été vaincus par les exaltés terrestres, les Sang-dragon.

- Le premier âge de l'homme ? Il y avait d'autres créatures, avant ?

- Tu t'imagines déjà que le monde t'appartient ? J'en sais assez pour savoir que nous appartenons au monde et pas l'inverse.

Sa réplique me réduit au silence, puis l'instant d'après, le vent, le vrai vent, pas ce gigantesque courant d'air glacé qui balaie la faille me caresse à nouveau le visage. La neige longe toujours la faille, mais au-delà, il y a l'herbe jaunie par le soleil, qui ondule tranquillement, ses racines creusant tranquillement la terre et faisant bourgeonner un espoir printanier dans mes pensées.

Je finis de me hisser sur le rebord et mon regard rencontre celui d'Aewyll. Son regard doux et moqueur, souvenir de petite fille espiègle de mon village disparut, rencontre le mien.

- Vous en avez mit du temps !

Je souris. Savoure l'air frais et la caresse du soleil tandis que la Princesse Bleue jaillit et se pose gracieusement à mes côtés.

- Que fais-t-on maintenant ? demande Aewyll.

- On s'éloigne d'ici, dis-je.

La Sang-dragon hoche la tête lentement, après un regard dans la faille.

Aewyll tente de dire quelque chose lorsque je m'éloigne et sors de la zone enneigée, mais trop tard. Une étrange sensation s'empare de moi, ainsi qu'un froid relatif, lorsque je me rends compte que mes vêtements princiers, qui ont pourtant survécus à des impacts d'une puissance sans nom, fondent et s'évaporent sous l'effleurement des rayons du soleil

Je suis nu comme un verre.

Je jure comme un charretier.

La Princesse Bleue se contente de hausser les épaules et hausser les sourcils. Aewyll éclate d'un rire frais et joyeux, lointain souvenir d'Aube Grise : - Les rêves ne font pas de promesses ! dit-elle.

- Pourquoi suis-je nu et pas toi ?

Ma voix sonne comme celle d'un adolescent frustré.

- C'est mon pouvoir, dit-elle, mon rêve, et il me supporte autant que je le supporte, toi, tu portes les rêves d'élégance d'autrui, des rêves de mortels, mais les rêves ne survivent pas longtemps dans ce monde.

- Les choses du Beau Peuple survivent mal à Création, elles n'existent pas vraiment.

C'est la Princesse Bleue, amusée par l'idée que j'ai du me balader nu pendant plus d'une semaine et je le suis aussi.

Elle prend sa cape et me la tend, un sourire narquois aux lèvres. Je m'habille, puis me mets en route. Aewyll et la Princesse Bleue me suivent.

- Comment fais-tu, pour faire passer l'essence, le pouvoir ?

- Le don des Dragons, l'entraînement, et toi ?

- Moi ?...L'instinct, dis-je, et des souvenirs plus vieux que moi, gravé dans mon âme.

J'essaie de me souvenir de quelque chose, mais rien ne vient. Je me sens comme amputé d'une partie de mon esprit. Je secoue la tête pour me débarrasser de cette impression, en vain. La Princesse Bleue hoche la tête. Je décide de changer de sujet.

- Que faisais-tu ici ? Si près de la faille ?

La question la prend par surprise. Elle ouvre la bouche et la referme subitement, comme un poisson jeter hors de l'eau. Le gloussement de Brume retentit dans la gorge d'Aewyll et la Princesse Bleue lui jette un regard tranchant comme le vent d'hiver.

- Je suis venue chercher quelqu'un, dit-elle, mais qui que ce fut cette personne étais déjà morte. Et toi ? Tu as beau me dévorer du regard, j'ai du mal à croire que tu es venu jusqu'au bord du monde juste pour venir me chercher.

Un rire s'échappe de ma gorge.

- Tu as raison. J'étais là par accident.

Nouveau gloussement d'Aewyll.

- Tu y crois vraiment ? dit-elle avec la voix de Brume.

Je la regarde. Aewyll marche à nos côtés, la seule grâce de ses mouvements me transperce mon cœur, tant il à la fois ils sont inhumains et me rappellent pourtant Aube Grise.

- Tu penses que c'est le destin ?

Mes propres paroles me mettent un drôle de goût dans la bouche.

- Pas le destin, dit-elle, la volonté de Lewellyn, il te voulait, il le savait, depuis le début. Il a attendu comme une araignée que tu te jettes dans sa toile.

- Que vas-tu faire maintenant ? Ou vas-tu aller ? demande la Princesse Bleue.

Je ferme les yeux et réfléchis, me rappelle un jeune garçon, qui croyait en la justice, et un autre, qui m'en parlait fréquemment. Je voudrais le rejoindre, mais avant...

J'ouvre les yeux, le ciel est bleu encombré de nuage d'or, rose et blanc. Je peux sentir les étranges perturbations de l'air qui accompagne la Princesse Bleue partout où elle va. Elle doit être toute proche de moi, un peu derrière, maintenant. Elle s'approche, pose une main sur mon épaule nue, sa paume fait courir des frissons en moi. Je les réprime.

- Je dois aller voir le Seigneur des Hauts Vents..., dis-je.

- Mon père ? Ne fais pas ça, vous aller vous battre, et il te tuera. Il a déjà tué un de mes frères pour la simple raison qu'il lui avait désobéi, et mon frère avait le pouvoir depuis plus longtemps que tu ne le possède, alors toi...

- Je ne mourrais pas.

- Je ne veux pas avoir à choisir mon camp, Ciel noir.

- Tu n'auras pas à le faire. Dis-je.

Je me retourne. Mon poing et le pouvoir jaillissent de concert. Mon coup est un vieux truc vicieux pour calmer les étrangers rendus fou par les hurlements du vent, un vieux truc pour se débarrasser des amis, des parents encombrants, qui vient la cueillir dans l'estomac.

Trop proche de moi, elle ne le voit pas venir et se plie en deux lorsque l'impact lui coupe le souffle. Il assommerait un bœuf, mais c'est une exaltée engoncée dans une armure de plate, c'est la Princesse Bleue, et je le sais. Je la saisis par les épaules pour qu'elle évite de tomber et je lui assène le coup suivant, frappe du coude à l'arrière du crâne, comme un coup de marteau.

Ses yeux, surpris, se closent tandis que la sang-dragon perd conscience. Je l'allonge doucement à terre, sans quitter Aewyll du regard.

Cette dernière a le regard de Brume et le sourire tranquille de la Princesse Bleue.

Je m'approche d'elle, laisse à nouveau le pouvoir s'écouler dans mon corps pour m'en faire une armure intérieure.

- On dit que le Beau Peuple ne rompt jamais une promesse.

- C'est vrai, dit Aewyll. .

- Je sais. Promets-moi que tu protégera la Princesse bleue, tant qu'elle ne lèvera pas la main sur toi.

Elle sourit.

- C'était évident, dit-elle, si clair, elle n'a rien vu venir.

Et elle le dit exactement comme Aube Grise.

Je reste concentré. Mes mains ont envie d'étreindre la Raksha, mes lèvres de la saisir et mes entrailles de la prendre.

- Promet-le moi.

Résonnant après la sienne, ma voix me fait l'effet d'un croassement de corbeau. Son regard caresse mon corps plus intimement que n'importe quelle amante, avec plus d'affection cette mère que je n'ai jamais vraiment connue.

Je ferme le poing.

La voix de la Princesse Bleue s'échappe de la bouche d'Aewyll.

- Je te promets de veiller sur elle, et de ne pas lever la main sur elle tant qu'elle ne me nuira pas d'aucune manière.

- C'est tout ce que je voulais, dis-je.

La Raksha frissonne, s'étreint, comme saisie par un froid soudain. Son regard est celui, malheureux, de Brume.

- Les promesses sont empoisonnantes pour nous autres, le Beau Peuple. C'est comme si tu venais de me couper trois doigts !

Elle sourit, avec un mélange de douleur et d'extase étrange. Je me sens mauvais, honteux comme un saint homme déchu.

- Je suis désolé.

Elle hausse les épaules.

- Ce n'est pas grave, dit-elle, ils repousseront.

Une vague de gaieté passe à travers son sourire désolé.

- Si je réussis, dis-lui que le Trône d'Orage lui appartient.

- Je lui dirais, et si tu échoue ?

- Tu la nourriras de beaux mensonges.

Nous sourions tous les deux comme de vieux amis, comme un vieux couple, comme Aube Grise et moi, si j'avais eut le courage de l'aimer comme je l'aimais vraiment, comme je n'ai jamais su le faire. Cette pensée rompt le charme de l'instant, mais pas du souvenir qu'il m'en restera.

- Vas-y, dit-elle.

Et toute sa personne est Aube Grise, et toute sa personne est Brin d'Herbe, et moi, je ne suis plus qu'un homme seul, poussé par sa seule volonté et l'écho de la puissance du soleil, qui disparaît à l'horizon.

C-----

Création finit par rompre l'instant envoûtant tissé par la Raksha.

Mais le monde est incapable de rompre le souvenir de notre séparation, au contraire, alors que les kilomètres s'ajoute les uns aux autres, la nuit, sinistre comme une auge à cochons après la visite d'une bande de loups affamé ne fait que rendre les souvenirs d'Aewyll plus vivaces. La faim et le froid ont beau me saisir, cet instant d'étrange intimité me pousse en avant comme le rêve fiévreux d'un dément amoureux. La cape de la Princesse Bleue, qui me sert d'unique vêtement, flotte sous l'effet du vent qui pousse un hurlement sans fin que je me surprends à apprécier.

La plaine me manquait.

Je puise dans le pouvoir parcimonieusement pour éviter que mon anima ne se manifeste, pour résister à la faim et au froid. Parfois, au matin, une bruine se lève, quelques petites gouttes d'eau minable qui me rafraîchissent à peine. Je suce des cailloux pour rompre la soif, mange des fourmis et des racines pour briser la faim. Nous étions aux frontières de la nation des vents, il me faut bien quatre jours pour retrouver le village inféodé au maître des vents le plus proche, tant et si bien que lorsque j'y arrive, je ne suis plus qu'un mendiant couvert de poussière, la barbe naissante rendue chiche par le manque de nourriture.

Je connais l'endroit.

Le village de l'Œil Céleste. Le nom en jette mais c'est à peu près tout. Il n'a rien d'autre de remarquable que le fait d'être le plus haut village de toute la nation du vent, situé sur l'une des très rares collines de la plaine. De là, ils peuvent apercevoir une bonne partie de la plaine jusqu'à la limite de l'horizon. Un endroit facile à garder, et privilégié par les rares caravanes marchande de la guilde qui passe dans la nation du vent.

Les gens qui y vivent ne sont pas très différents de ceux qui vivaient dans le mien : juste un peu moins pauvres, un peu moins désespérés. Il n'empêche, je ne les aime pas, et eux non plus. Ils nous ont toujours regardé comme des bouseux, et certains d'entre eux nous tiraient dessus à vue avec leurs arcs sous prétexte que des gens de chez nous leurs volaient du bétail ou des patates.

C'était vrai, mais personnellement, j'ai toujours attendu d'avoir une preuve solide pour tuer le bon gars.

L'après-midi touche à sa fin lorsque j'arrive en vue des champs qui entourent le village. Je m'allonge par terre en espérant qu'aucune des tâches noires qui y triment pour l'instant ne m'a vu. Ils ne m'aideront pas. Non seulement ils n'apprécient pas les gens de mon bled, mais ils sauront certainement ce qui est arrivé, et ils ne voudront pas aider un répudié. Au mieux m'ignoreront-t-ils, au pire ils tenteront de prendre ma tête pour la livrer au maître des haut vents, histoire de se faire bien voir.

Je ne leur en veux pas pour ça. Nous aurions fait pareil.

J'attends que la nuit tombe. Le soleil frappe sur son élu comme un sourd et je suis en sueur, harcelé sans cesse par les mouches, à tel point que je doute un instant de ces faveurs. Le ciel vire du bleu au jaune, puis au rouge sang. Quelqu'un dans l'Œil Céleste frappe sur une cloche en fer froid qui retentit sur toute la plaine, et les paysans rentrent chez eux tandis que les cieux s'assombrissent une bonne fois pour toute.

L'air se rafraîchit quelque peu avec la tombée de la nuit. Dans le ciel, la lune est un large croissant environné d'étoiles sans nuage pour les voiler. Je devine les sentinelles et les chiens,

ce sera loin d'être une partie de plaisir.

Je soupire et commence à ramper, m'insinue dans les champs où les récoltes promettent de n'être pas trop mauvaise. Je constate une invasion de pucerons mais c'est classique à cette période de l'année. Le souvenir de mon lopin de terre boueux m'étreint, et les journées (y) passées aux champs en compagnie de mon fils et de ma femme me reviennent. J'étouffe une bouffée de nostalgie, frotte mes yeux humides et continue à ramper.

Il y a deux entrées littéralement creusées à travers la colline, frayant un chemin d'est en ouest dans le village, mais elles sont barrées par de grandes portes de bois, bien gardées et je ne suis pas encore assez stupide pour les prendre.

Au lieu de ça, je grimpe sur les pentes relativement abruptes qui bordent le village et lui servent de muraille naturelle. Je grimpe en rampant, lentement, prenant mon temps pour éviter de faire du bruit. Ce n'est pas la première fois que j'arrive dans ce village ainsi, mais tout ce qui fonctionne une fois peut toujours faire défaut la seconde. Les herbes sont profondément enracinées dans la terre, et cette dernière est lourde et poussiéreuse. Je dois lutter bêtement pour ne pas tousser et me faire repérer par les sentinelles. Oh bien sur ! Il ne pourrait pas grand-chose contre moi, ils ne valaient même pas des types comme Chien Enragés, mais je n'ai pas envie de déclencher un massacre.

Il y a un petit rocher près du sommet de la colline, je m'y glisse et j'attends tout en espérant qu'ils n'ont rien changé à leurs mauvaises habitudes.

Manifestement non.

J'entends les sont produits par une paire de gardes, des voix d'hommes, discutant de semailles, de femmes et de bêtes, des conversation de paysans qui viennent, et surtout s'en vont. Il y a cinq ans, il y eut une altercation entre leurs village et le nôtre, concernant un pauvre gamin de chez nous, qui fut prit chez eux tout seul et lynché pour avoir volé un mouton. La guerre qui s'ensuivit fut courte, rapide et violente : notre unique raid nocturne les surpris dans leurs lits la semaine qui suivit. Une bonne vingtaine de leurs hommes finirent baignant dans leurs sangs, et les quelques rescapés encore en état de marcher n'était plus assez nombreux pour réellement tenter quoi que se soit. Aujourd'hui, s'ils avaient plus de moyens et d'hommes aujourd'hui, ils bâtiraient des tours qui permettraient à leur sentinelle de ne pas avoir à faire leur ronde sur le sentier de garde, mais les bois de la nation du vent sont rares et mal fréquentés.

Au moins, visiblement, leurs sentinelles ont appris à ne plus s'endormir la nuit. J'attends néanmoins qu'elles passent, et dès qu'elles se sont éloignées, je me glisse lentement par-dessus le parapet naturel et à peine aménagé qui protège le chemin de ronde. J'ai appris il y a longtemps que ce genre de chose nécessite surtout de n'être ni trop lent ni trop rapide, mais surtout de garder son sang-froid et d'avoir le bon rythme.

Je me retrouve un instant sur le chemin de ronde, et glisse lentement dans le village endormi. Tassé dans un coin d'ombre, je vois du linge suspendu sur un fil entre deux maisons: des vêtements d'hommes, à peu près ma taille. Je n'hésite pas, je m'en saisis le plus silencieusement et rapidement possible. Le temps de m'habiller, les sentinelles reviennent.

Je me fais tout petit. Je prie les dieux qu'ils n'aperçoivent pas que le linge a disparu, je prie pour les hommes du village : ils n'auraient aucune chance. Mon estomac gargouille à leur approche, mais ils sont trop bruyants, et par un coup de chance pour nous tous, ils n'ont pas de chien.

J'attends qu'ils s'en aillent tout en observant les différentes maisons et leurs portes. Signe de richesses, quelques serrures en fer sont installées sur plusieurs portes, mais la plupart de ces dernières restent de simples planches de bois tendues en travers de l'encadrement.

Je repère un garde-manger, et dès que les gardes s'éloignent, je m'y rends furtivement. Un nouveau coup d'œil à la ronde m'indique que tout est sûr. Je suis sur le point d'y rentrer lorsque j'aperçois une feuille de parchemin plantée dans une pancarte près de la place du village. Eclairée par la lune, j'y perçois un portrait grossier qui fait briller la curiosité comme une étoile filante dans mon esprit.

Un avis de recherche.

Je longe le mur prudemment pour apprécier le portrait, et souris. Personne ne m'a jamais dessiné et si le portrait est approximatif, il reste ressemblant. Les caractères du mot «ANATHEME », ont été tracés à l'encre rouge, une véritable débauche de luxe !

Il n'y a qu'une seule personne qui peut se la permettre. Le Maître des Hauts Vents sait que je suis toujours en vie. Probablement l'un des gardes accompagnant le Héraut est-il parvenu à survivre à la colère des Aïnouks et à revenir jusqu'au Trône d'Orage.

Pendant un bon moment, je reste à observer le portrait, je joue avec l'idée de le prendre. Puis j'entends deux autres sentinelles s'approcher et décide de ne pas tenter le diable, et là où je vais, il y en a certainement plein d'autres. Je me glisse dans l'ombre, attend patiemment que la patrouille me dépassent et s'éloignent, puis rase les murs jusqu'au garde-manger.

J'ouvre la porte lentement : ses gonds commencent à grincer. Je m'arrête, puis ouvre le plus rapidement possible pour réduire le grincement au minimum. J'attends. Rien ne vient, à part un chat noir rabougré qui m'observe d'un air princier de ces yeux jaunes.

Je m'engouffre dans le garde-manger.

Dans ce dernier, règne la fraîcheur et des odeurs de pain, de viandes séchées et salées : tout ce qu'un homme dans ma position peut espérer de la vie. Je discerne la forme ronde du pain emmitoufflé dans le tissu blanc, légèrement éclairée par une petite fenêtre où passe le clair de lune et je salive comme un chien devant sa pâtée. C'est l'instant d'après que je commets mon erreur.

Je m'avance pour saisir le pain trop rapidement, trop sûr de moi, mon pied s'entrave dans quelque chose, je manque de tomber, mes mains s'agrippent à un mur tout proche et m'évite la chute, mais le mal est fait : une bonne demi-douzaine de cloche en bronze, du genre de celles que les riches fermiers mettent autour du cou des bêtes de leurs troupeaux, se mettent à sonner avec traîtrise et fracas.

Je jure.

Dehors, on crie, j'entends les chiens aboyer. Il faut croire qu'ils ont appris depuis cinq ans. Le pire, au fond, n'est pas tant de s'enfuir que de savoir que je pourrais raser le village à moi seul. Plus le temps de faire dans la finesse : Je prends le pain, une gourde, un gros morceau de viande salée sous mes bras, et un petit gâteau sec dans ma bouche, et me **rue** au dehors.

Immédiatement derrière moi, j'entends les sentinelles crier, déjà toutes proches. Il y a un tintement métallique lorsque l'une d'elles détache la laisse de son chien, puis le grondement rageur lorsque je l'entends se jeter sur moi.

Je prends une inspiration, saisis le pouvoir et bondis sur la tranche supérieure de la porte d'une maison devant moi dont le propriétaire est en train de sortir, arme au poing, et rebondis vers le toit de la maison d'en face avec l'aisance d'une plume poussée par le vent.

Je cours sur le toit, saute à nouveau au milieu des cris, et j'atteins le chemin de ronde lorsque l'un des gardes me décoche une flèche de son arc court, j'esquive le projectile en baissant simplement la tête, plus par réflexe qu'autre chose, oubliant bêtement le pouvoir. Le bond suivant me conduit sur la pente de la colline que je dévale debout dans un nuage de poussière. Le temps d'arriver dans les champs, j'évite encore deux flèches mal ajustée dans l'obscurité.

Je rigole presque.

Presque, parce que les chiens sont derrière moi, et que ce sont de gros limiers agressifs, assez rapides pour me rattraper, plus féroces que leurs maîtres et capables de tuer n'importe lequel des loups qui maraudent dans la région. Je m'abats dans un champ de chaume, m'accroupis, et laissent les mastiffs s'approcher, **du coin de l'œil**, les paysans descendent la pente à leur tour, tant bien que mal, les yeux fixés sur leurs chiens.

Je réfléchis à toute vitesse.

Ils pourraient me poursuivre longtemps, peut-être des jours, me pistant comme à la chasse, comme une bête. Il est temps de faire un exemple. Trois chiens s'approchent à toute vitesse parmi les plants, grognant et aboyant et rugissant. Je souris lorsque je lâche le pouvoir pour

retrouver les gestes qui m'ont permis de vaincre le Héraut.

Lorsque les chiens m'atteignent, tout ce que les sentinelles voient et entendent, c'est quelques remous dans le champ, une série de grognements et d'aboiements suivis de jappements plaintifs et d'impacts sourds, et l'instant d'après, une pauvre bête qui sort du champ, revenant vers eux en clopinant et jappant douloureusement. Ils décident d'arrêter la poursuite et de ne pas pousser leur chance.

Ils ont raison.

Je mange le chien en premier.

Un des mastiffs qui est mort dans le champ et dont j'ai emporté le cadavre. Sa viande est fraîche et je n'ai pas de sel pour la conserver. Je fais du feu avec ce que je trouve, pas grand-chose, en fait, mais la viande n'est pas mauvaise. Je n'ai pas l'habitude de manger ce genre d'animal mais ce n'est pas la première fois, dans la plaine du vent, n'importe quel paysan doit savoir survivre (*en usant*) de tels expédients.

Avec le chien, j'ai de quoi manger suffisamment jusqu'au Trône d'Orage, et les vêtements ne me vont pas trop mal : des vêtements de paysans, gris sombres, avec quelques lanières et quelques ceintures, uniquement ornements de la cape bleue de la fille du Maître des Hauts Vents.

Je m'improvise des bottes avec le tissu d'une cape que j'ai prise en même temps que les autres vêtements, et les ceint avec les lanières de cuir. Ça ne vaut pas de vraies bottes mais c'est toujours mieux que rien, puis j'avance et me mets en route pour le Trône d'Orage à travers la steppe.

La demeure du Maître des Hauts Vents est encore loin, pour me distraire de la plaine morne, j'arrache une feuille d'une plante, la plie et joue un air de voyage qui résonne à travers l'air.

Deux jours passent ainsi, je dors comme je peux. L'été commence sérieusement, et le jour, il est chaud, sec, peuplé de mouches et de moustiques, tandis qu'il est humide, spongieux et pluvieux la nuit. C'est un de ces étés malades, comme on les appelle dans la région, parce qu'ils charrient souvent leurs lots d'épidémies et ruinent à coup sur les récoltes.

Je connais bien la région, aussi trouver une source pour remplir ma gourde n'est pas trop difficile, néanmoins je me rationne.

Je me couvre de la cape de la Princesse Bleue pour dormir la nuit, une merveille qui semble imperméable à l'humidité et qui me fait faire l'économie de mon pouvoir pendant le jour. Lors d'une journée grise et brumeuse, je passe non loin d'un buisson blanc, qui annonce la proximité de la faille.

Cette nuit là, je ne m'endors que d'un œil.

Bien m'en prend.

Un cliquetis glacial s'insinue dans mon sommeil et me réveille. Je sens une chose toute proche, froide et bestiale. Je laisse mon instinct et le pouvoir parler. Sans voir vers où, je tends la main dans la direction du bruit, attrape une patte engoncée dans une chitine bleuâtre et la ramène vers moi brutalement. La chose s'agite dans tous les sens comme un chat pris au piège, et elle glisse dans un nuage de poussière vers moi, cliquetant de surprise.

Je sens ma main droite s'engourdir douloureusement dans un éclair glacé au contact de la carapace. Je croise son regard très, très bleu. La bête ouvre la gueule vers moi, mais mon autre main forme un poing qui percute violemment le sommet du crâne, lui enfonçant la tête dans le sol.

La bête s'agite et se dégage du sol, mon poing gauche est froid mais indemne. La bête cherche à s'enfuir et recule, à moitié sonnée. Je saisis le pouvoir à pleines mains, le laisse

couler en moi et rattrape la bête, trop sonnée pour être réellement rapide.

Celle qui à tuer Chien Enragé avait les yeux rouges, celle-ci a les yeux bleus, mais lorsque je la rattrape elle paie pour l'autre, toutes les autres.

Le lendemain, je prends ses dents, des choses froides comme la glace et blanche comme l'ivoire, en guise de trophée, ainsi qu'une de ses plaques dorsales, tout aussi froide et je me remets en route. Le jour suivant est chaud et le soleil pesant, étouffant.

Je glissé la plaque dorsale de la bête dans mon dos, emmitouflée dans la cape ; elle me rafraîchit et me permet de supporter la chaleur. Le vent est présent, mais il est brûlant, et vient encore tanner ma peau comme du cuir.

J'estime être à encore deux jours de marche lorsque le vent tourne plein sud, puissant, ramenant d'énormes nuages sombres, annonçant l'orage, annonçant la colère du Seigneur des Hauts Vents. J'observe les titans sombres et célestes qui projettent leurs ombres sur la steppe, qui voilent le soleil brûlant. Je sens quelque chose d'obtus en moi, aussi sombre, lourd et enragé que les nuages qui s'avancent vers moi et cette chose me pousse en avant.

Un sourire aux lèvres, je lui obéis.

C'est le jour suivant que cela commence.

Une heure après l'aube, je marche contre le vent, lorsque quelque chose explose dans une lumière multicolore à quelques centimètres de mon visage. Je roule à terre pour me jeter à l'écart, et pose les yeux sur la chose l'explosion à éclot comme une fleur des plaines, révélant un enfant ailé, tout de lumière prismatique, volant tout près de moi, irréel, ridicule.

Lorsqu'il parle, il a une voix d'homme, une de ces voix qui vous prend à la gorge, calme et froide.

« Pars, Ciel Noir, laisse la nation du vent. Pars et je t'oublierai, je t'épargnerai. Je sais tout de toi, tu ne peux rien contre moi. Il y n'y a rien au Trône d'Orage pour toi à part la mort et ta vengeance restera lettre morte. Va t'en ! »

Pile ce que je ne veux pas entendre.

Le messager ailé disparaît dans une explosion de flocons prismatiques. Je lève un bras pour me protéger, mais l'explosion est sans danger.

Je souris.

Peut-être est-ce l'allure du messager, peut-être le ton de sa voix ou le contenu de ses paroles, mais quelque chose dans ce message éveille mon instinct de chasseur, et lorsque je reprends mon chemin, j'accélère mon allure.

Pas pour longtemps, le vent du nord se lève, se fait plus fort, son hurlement s'intensifie à chaque instant, couvrant le bruissement de l'herbe qui partout s'aplatit vers le sud, ma cape claque au vent bruyamment comme un drapeau. J'aperçois des oiseaux, qui, surpris par les bourrasques continues, me croisent et me dépassent, filant vers le sud, rasant le sol, cherchant désespérément un abri.

Je continue, obstinément, il n'y a nulle part où s'abriter dans la steppe, nulle part où se cacher. Je cherche malgré tout un abri du regard, en vain. Je rajuste ma cape qui menace de s'envoler et qui, portée par le vent, me ralentit, mais rapidement, les choses empirent et je dois lutter pour avancer, pour faire chaque pas. J'ai rapidement l'impression que deux hommes infatigables me tire désespérément vers l'arrière, puis qu'ils reçoivent rapidement du renfort. Je continue obstinément, mais l'effort devient si épuisant que je décide de puiser dans le pouvoir, y cherchant la source de cette force durable et incroyable que j'y ai déjà trouvé avant.

A nouveau, pour un temps, je progresse plus ou moins normalement, même si parfois les branches d'arbustes emportées atteignent une telle vitesse que certaines manquent de

m'éborgner ou de se planter dans ma chair telles de véritables flèches.

Je grogne, revêt le pouvoir comme une armure et continue.

Le vent ne m'arrête pas, mais il me ralentit considérablement, et je comprends instinctivement que le Seigneur des Hauts Vents tente de m'épuiser avant de me cueillir comme une pâquerette. Je regarde vers le ciel, et les béhémoths nuageux qui y dansent tels des géants ivres. Je m'arrête un instant devant le spectacle incroyable, et pendant une fraction de seconde, j'hésite à faire le pas suivant.

Une fraction de seconde.

Je reprends, le vent se lève encore, fort, toujours plus fort, son hurlement devient toujours plus fort, assourdissant. Les larmes coulent sur mes yeux et je me retrouve à avancer à l'aveuglette. J'ai du mal à respirer. Ma peau s'étire vers l'arrière sous l'effet du vent.

Continuer.

Chaque pas devient un effort, quand soudain, j'entends un grondement devant moi, qui engloutit même le hurlement du vent. Je nettoie mes yeux, et j'aperçois l'étendue de la menace : tout l'horizon se soulève, une raz-de-marée de poussière qui dévale la steppe telle une vague titanesque qui déferle sur l'univers comme un monstre avide.

Je me trompais. Il ne cherche pas à m'épuiser.

Je prends une inspiration profonde, me campe sur mes deux pieds et fais face : il n'y a pas réellement de choc mais je suis aveuglé par la poussière, des mottes de terres et des cailloux tombent comme une pluie drue sur moi, explosant dans un bruit sec. La main d'un géant invisible me tire vers l'arrière, je recule, je glisse et mes deux pieds traces des sillons dans la terre.

Tenir.

Puis soudain, la main m'emporte et je suis projeté, ma roulade est sans fin, brusquement je perds définitivement contact avec le sol et je me retrouve dans les airs comme un fétu de paille, balancé dans tous les sens. Il n'y a plus de terre ni de ciel, seul un nuage sans fin s'étendant partout autour de moi. Je perds le sens de l'orientation, je sens la nausée qui monte mais ne vomit pas, la peur qui noue mes tripes m'en empêche. Je parviens à rester conscient, je ne sais pas combien de temps ça dure, je sais juste qu'à un moment, le vent se calme, et que la chute commence. Je me concentre et relâche le pouvoir au moment de l'impact, et il arrive tard, très tard.

Je tombe de si haut que ma chute creuse un petit cratère dans le sol, le rugissement de l'impact m'assourdit, et la main du dieu fou s'abat sur moi, je suis aveuglé un instant mais je ne panique pas. Après la faille, je commence à maîtriser les chutes, et je souris à cette pensée.

Je me redresse, me dégage, crache la terre coincée entre mes dents, vérifie que je n'ai aucune égratignure et sort du cratère. Je regarde aux environs immédiats pour me repérer. Le vent hurle toujours, mais moins fort, la steppe s'étend autour de moi, mais le vent souffle toujours plein sud, il me suffit juste de me diriger dans le sens contraire pour arriver au Trône d'Orage.

Je n'ai pas tant reculé que je le craignais.

Sans perdre le sourire, je rampe en dehors du cratère et je me rue vers le nord en rugissant comme un dément.

Je suis projeté ainsi une bonne dizaine de fois pendant la matinée.

Mais j'avance, inexorablement, obstinément. Je prends quelques plaies, quelques bosses, mes vêtements sont déchirés et ma gourde se brise, mais dans l'ensemble, je suis indemne et j'avance sans répit, petit à petit. L'herbe et le sol ont entièrement disparu sous la terre et la poussière, moi-même je manque d'être enterré plus d'une fois par la poussière. Mais le fleuve

du pouvoir est là, et je m'y accroche obstinément, sans faillir, et j'apprends que le pouvoir ne me faillit pas tant que ma volonté n'échoue pas elle-même. Mon anima brille presque en permanence, mais il me reste encore des réserves de pouvoir qui se reconstitue lorsque je prends le temps de me reposer.

Dans l'après-midi, je me remets en route après ma dixième chute, les nuées soufflent toujours lorsque le messenger ailé réapparaît dans un éclat de lumière qui traverse le nuage de poussière qu'est devenu l'univers.

« Tu es très fort, mais ce n'est pas fini. Pars tant qu'il en est encore temps, tant que je ne me lasse pas. »

« Enfin une menace un peu convaincante ! » dis-je pour moi-même.

Je reprends mon chemin, et je laisse la voix de l'ange et le reste du message se perdre dans le vent.

Je cours pour gagner le plus de distance possible, et j'avance d'un bon kilomètre ainsi lorsque tout à coup, le vent cesse complètement et le silence envahit la plaine comme la mort, seulement rompu par le bruit de mes pas et ma respiration.

Je suis si surpris que je m'arrête.

Une intuition me fait lever la tête lorsque le nuage de poussière s'écarte d'un coup de ma personne, comme s'enfuyant aux quatre coins de la plaine du vent, révélant un désert de poussière brun et aride s'étalant à perte de vue.

Soudain, les cieux bouchés par les nuages s'écartent à toute vitesse, révélant un ciel bleu immaculé et une explosion de soleil éblouissante, puis l'air explose littéralement.

Il n'y a aucune comparaison. Les impacts de la faille sont de petits divertissements en comparaison de celui-ci. Je ne sens même pas le choc. Je précipite mon pouvoir à la rencontre de l'impact, et je suis sans dommage lorsque l'essentiel de l'attaque est passée, mais c'est très juste.

Très, très juste.

Une seconde plus tard, je me retrouve loin au-dessus des nuages. Pendant ma chute, j'ai le temps d'observer le troupeau des gigantesques mastodontes de poussière qui semble tourner lentement au-dessus de la plaine des vents. Au loin, je crois apercevoir la mer tandis qu'au-dessous de moi, l'impact a balancé des milliers de tonnes de poussière dans les airs.

Je tombe, et lorsque j'atterris, creusant un nouveau cratère, je suis sourd comme un pot, ma chemise et ma cape ne sont plus que des souvenirs.

Mais je suis toujours en vie.

Néanmoins, je suis assourdi, désorienté, et je reste un bon moment assis dans l'abri relatif de mon cratère, pour me ressaisir avant de reprendre mon chemin.

Je sens le pouvoir du Seigneur des Haut Vent dans chacune des agressions rageuses des courants aériens, sa fureur imprègne chaque brise, chaque bourrasque. C'est le même pouvoir dont il s'est servit pour éradiquer mon village. La plaine autour de moi ressemble à s'y méprendre aux alentours ravagé de ce qui fut chez moi : un désert, une gigantesque carrière, non, une petite vallée sinistre. S'il ce n'est le pouvoir, je finirais, broyé, aplatis, déchiré, éparpiller par les forces telluriques démentielle qu'il déploie contre moi.

Je pense un instant à ma femme, à mon fils.

Il ne restait rien d'eux. Leurs agonies effleurent mon imagination. Je secoue la tête pour chasser cette pensée. Le vent emporte mes larmes qui menacent de déborder.

Je grimpe les pentes de terre et de roche retournée devant moi, et arrivé au sommet, je constate que l'attaque du Seigneurs des Hauts Vents m'a plus avantagée que lui. Ma chute m'a fait avancer de plusieurs kilomètres sur mon itinéraire.

Je souris.

Des pensées obscures bouillonnent dans le chaudron de mon esprit, flirtant avec la folie, la colère et l'amusement, mais je reprends ma progression.

Deux heures passent avant le coup suivant, et deux heures passent encore après celui qui suit le suivant. Mêmes attaques, mêmes résultats. Je déploie des réserves de forces psychiques que je ne soupçonne même pas.

Tous ses assauts ne me font pas avancer, mais je survis, et j'apprends.

Je finis par comprendre que le Seigneur des Hauts Vents à besoins de temps pour m'attaquer de toute sa puissance, un temps que je met a profit pour reconstituer mes réserves de pouvoir, au bout de sa troisième attaque, lors de la chute vertigineuse qui la suit immanquablement, je fini par apprendre que je peux diriger plus ou moins ma chute en m'inclinant de gauche à droite et d'avant en arrière, et je comprend qu'il ne pourra pas me vaincre par ce moyen là non plus.

La nuit finit par tomber lorsque je me retrouve à une journée de marche du Trône d'Orage. J'observe les arbres de la forêt qui entouraient ce dernier. Beaucoup ont disparu, d'autres ont été arrachés et jetés au sol, les autres ont résisté. Les corbeaux se sont envolés, évanouis.

Derrière moi, dans la brume brunâtre, je devine de nouvelles collines et de nouveaux vallons, creusés par les fureurs élémentaires et englouties dans le brouillard. L'air est empli de poussière, de colère et de fureur. A l'affût de l'attaque suivante, j'hésite à m'endormir, le pouvoir me soutient aisément, et je sens que je pourrais marcher encore deux bonnes journées avant de m'effondrer, mais je n'ai pas encore rencontré le Seigneur des Hauts Vents en personne.

J'ignore si je m'en sortirai vivant, je n'y pense pas, je me concentre sur la nuit et la journée suivante, sur les heures suivantes.

Puis une nouvelle explosion de lumière prismatique apparaît : l'ange. A nouveau, je tente de lui tordre le cou, en vain, mes mains le traverse comme le spectre de lumière qu'il ne semble qu'être, et il débite son message sans même s'interrompre.

« Je suis réellement impressionné, Exalté de l'Aube, les anciennes légendes semblent plus que teintées de vérité, mais ce n'est pas fini, je peux faire pire. »

Puis il disparaît à nouveau, en projetant son onde prismatique et ses flocons d'étincelles.

Je m'inquiète, « pire ? » J'ai du mal à le croire et je n'arrive même pas à l'imaginer, mais quand bien même, cherche-t-il à détruire Création toute entière où quoi ?

Puis je pense à moi, à ce que je veux et à ce que je suis prêt à faire pour l'obtenir.

Après tout, il n'y a pas peut-être pas tant de différences entre lui et moi. Je me redresse, sans doute mieux vaut-il continuer à progresser sous le couvert de la nuit. Cette créature ailée parlante me fait me poser des questions sur la façon dont il me trouve : sorcellerie, assurément, mais encore ?

Pendant ma marche à travers les bois, je me mets à penser à la Princesse Bleue. Je me demande si elle est encore en vie. Si elle a rejoint son père. J'espère que non.

Le cas échéant, qu'est devenue d'Aewyll ? La Raksha est libre, j'espère juste qu'elle n'a pas profité de sa liberté pour dévorer l'âme de gens vivant dans la plaine. Mais le cours de mes pensées est interrompu par une brusque baisse de la température.

Je m'arrête à nouveau, prêt, attendant l'attaque dans l'obscurité d'encre de la forêt. Les dernières attaques m'ont appris qu'il ne servait à rien de se cacher. Tout au plus, je prends une inspiration et soudainement une violente averse dégringole des cieux.

Je suis presque déçu, néanmoins, je sais que le Seigneur des Hauts Vents est un amateur de surprise, et je le suis beaucoup moins lorsque les gouttes d'eau se mettent à tomber de plus en plus dru, de plus en plus denses, et deviennent un instant plus tard une pluie de grêlons glacés, gros comme des poings, tombant à une vitesse vertigineuse, brisant des branches d'arbres épaisse comme des bras d'homme sans difficultés, transperçant, coupant les feuilles. Certains des grêlons sont acérés comme des couteaux, les autres sont pires. Le vrombissement qu'ils produisent en tombant est comparable à celui d'un titanesque essaim d'abeilles géantes, et leurs bruits, lorsqu'ils percutent le sol, ressemble à celui d'un coup de tonnerre sans fin. Je bondis derrière un arbre pour me mettre à couvert.

Dans un sens, l'attaque est moins grave, moins massive et moins violente, mais elle est continue, sans trêve et sans répit. Les grêlons tombent si violemment que j'en sens le choc à travers le tronc d'arbre derrière lequel je me suis caché.

Au bout de quelques instants, les premiers arbres tombent ou disparaissent, tranchés et désintégrés par les grêlons. Je pense encore avoir un peu de temps lorsque soudain le vent tourne, changeant l'orientation de la grêle mortelle.

Je jure comme un charretier.

Je cherche un abri rapidement sous la pluie de coup, je bondis et je cours, mes recherches rendues d'autant plus ardues à cause des conditions et de la visibilité réduite pratiquement à néant. Finalement, sans trop savoir comment, je me retrouve sous une énorme roche, la grêle retentissant, explosant en minuscule éclat de glace sur la pierre au-dessus de ma tête.

Cela dure un bon moment : trois bonnes heures en fait, quelques rongeurs en manque d'abris prennent le risque de venir se blottir près de moi plutôt que de rester sous le déluge. Je reste calme, et même si le vacarme m'empêche de dormir dans un premier temps, je finis par m'endormir, épuisé nerveusement.

Je me réveille à moitié noyé.

Les bêtes, plus malignes, ont fichu le camp depuis longtemps, mais les grêlons tombent toujours, ont brisé les premiers et les ont fait fondre d'autant plus vite. Malgré tout, il ne fait pas si froid, et la masse de glace qui est tombée du ciel est en train d'inonder la forêt.

Je réfléchis un instant : mourir noyé n'est pas une option.

J'ai dormi, le sommeil a accéléré la régénération de mon pouvoir. Je le rassemble pour le faire se fondre dans les muscles, prend une inspiration, et soulève le rocher à bout de bras pour me protéger de la grêle mortelle.

Ca marche, relativement.

Je reprends ma route, de l'eau jusqu'aux jambes, progressant péniblement au milieu des arbres abattus.

La chute de grêlons s'apaise lorsque j'arrive en vue du Trône d'Orage. Le bâtiment n'a pas changé, et il semble intact malgré le déchaînement des éléments, mais les alentours sont dévastés. L'eau dégringole toujours et j'en ai maintenant jusqu'aux hanches. Après une heure, je suis à cent mètres du Trône et je me dis que cela va enfin se calmer lorsque j'entends le grondement de l'orage. La suite n'est même pas une surprise. L'éclair est si puissant qu'il pulvérise la pierre directement, je n'ai pas vu le coup venir et je suis projeté comme un pantin désarticulé dans l'eau.

Pendant une fraction de seconde, je manque de me noyer bêtement, j'avale de l'eau par fleuves entiers, et je remonte à la surface. Je lève les yeux à nouveau vers le Trône d'Orage. Des éclairs courent à la surface du bâtiment, se rassemblent dans le donjon central avant de s'élancer vers le ciel sous la forme d'un long dragon antique de lumière pure. Je le suis du regard et le regrette aussitôt, le dragon disparaît dans les cieux, le monde entier devient étrangement noir et blanc et puis ce n'est plus qu'une grande explosion lumineuse suivie d'un grondement assourdissant. Par réflexe, je m'accroche au pouvoir désespérément.

Brûlure fulgurante de l'éclair, impact, tout y est. Je suis à nouveau projeté, dans les airs. Je retombe, puis je suis frappé, encore, et encore. « Il va finir par avoir ma peau ! » : La pensée me traverse l'esprit entre deux assauts foudroyants. L'espace autour de moi est saturé de foudre : Il pleut littéralement des éclairs !

Ca devient absurde !

Malgré les impacts répétés, je me redresse, chaque mouvement est une torture, mais tout vaut mieux que rester ici. Je bondis en avant, les éclairs continuent à pleuvoir autour de moi. Je fonce vers le Trône, certains éclairs me foudroient, le pouvoir réduit leurs impacts à une sensation de brûlure vive et furtive. Je ne m'arrête pas. Je cours au milieu de l'odeur d'ozone étrange qui sature la zone, de la poussière brûlante soulevée et projetée en tout sens par les impacts des éclairs sur les rares troncs d'arbres encore debout.

Je parcours les cinquante mètres de démenche électrique au travers duquel le Trône d'Orage m'apparaît comme un fantastique monstre de jade bleu et de pierre grise dont les yeux de verre froid sont fixés sur moi, ces treize tours tendues vers le ciel. Arrivé à moins de dix mètres, je bondis sur un tronc d'arbre en ruine, ricoche vers un arbre tout proche pour gagner encore un peu de hauteur, fais exploser l'essence dans chacun de mes gestes pour atteindre l'arbre suivant, qui explose sous l'impact quand je prend l'élan pour franchir la muraille de pierre et de jade du Trône d'Orage, me projetant de toute mes forces vers la muraille... L'air hurle, rugit sur mon passage. Le monde n'est plus qu'une masse de couleur floue au milieu d'un espace de mur gris sur lequel mes yeux sont rivés, vers lequel chacun de mes muscles tend désespérément. De minuscules étoiles d'aciers partent des murailles, fusant vers moi sans m'atteindre, des flèches peut-être. Je n'y prends pas garde. Je reste concentré sur le balcon de l'enceinte du donjon...

... Que je manque !

L'énergie cinétique se dissipe, le pouvoir me projetant dans le bond avec elle. Je retombe au delà de la muraille, devant le donjon central, dans une cour à moitié noyée par la pluie. L'atterrissage arrache aux dalles de pierre grise un grondement sourd qui étouffe le tonnerre et projette des gerbes d'eau à des mètres à la ronde.

Partout autour de moi, dans les murailles du Trône d'Orage, dans son donjon, dans ses tours, j'entends les hommes crier, courir. Les flèches sifflent dans ma direction, j'évite la plupart d'entre elle, les autres ricochent ou me manquent. Une demi-douzaine de gardes dans la cour trouve le courage de se ruer sur moi, hurlant, hallebardes en avant, épées au clair. Quelques coups de poing bien placé les éparpillent comme des feuilles mortes balayées par le vent.

Je ne dois pas rester là.

Les émanations d'essence de mon pouvoir fait briller mon anima, et la pluie de lumière solaire se mêle au déluge qui continue à tomber, se réverbérant en une infinie série de minuscules arcs-en-ciel qui ricochent d'une goutte de pluie à l'autre.

C'est très joli, mais indique ma position à tous ceux qui ne l'ont pas encore distinctement repérée.

Mon regard balaye la cour séparant la première enceinte de la seconde. Je compte trois portes, dont celle principale, d'acier, sur laquelle des dragons de jade bleu ont été sculptés en bas-relief.

Cette dernière est tentante, mais trop évidente.

Je ne vois pas trop ce qui pourrait m'arrêter à part le manque de pouvoir, mais justement je veux en économiser le plus possible pour le Seigneur des Hauts Vents, aussi je choisis la discrétion.

Je me rue sur ce qui ressemble aux portes de bois des écuries.

Je franchis les portes, traverses les écuries comme un spectre, les chevaux hennissent sur mon passage, autant pour la discrétion, et je croise un palefrenier qui hurle en se recroquevillant dans un coin de paille sur mon passage. Sans réfléchir, mes mains agrippent son col, il tente de vaguement se défendre en agitant les bras en tout sens et en hurlant, en vain. Je le plaque si fort contre une des poutres que toute la charpente de bois de l'écurie manque de s'effondrer. Ma main se plaque sur sa bouche.

- Le Maître, dis-je, je le veux, où est-il ?

Il secoue la tête, j'ôte la main.

- Dans le donjon central, hoquette-il, dans le temple du dragon, tout en haut !

Je l'observe un instant : c'est un jeune homme, quatorze ans tout au plus, certainement moins, si apeuré qu'il détourne le visage pour ne pas me regarder et dont le pantalon s'assombrit lorsqu'il s'oublie dans ses chausses.

Je pourrais être impitoyable, lui briser la nuque sans même y penser, mais le visage de Brin d'Herbe se superpose au sien, et j'entends l'arrivée bruyante des Gardes Tonnerres, annoncés par les cliquetis fébriles de leurs armures et de leurs armes, le bruit des gouttes d'eau qui font

résonner leurs heaumes comme des cloches et le martèlement de leur pas qui résonne dans la cour.

- La sortie ?

Sans me regarder, sans un mot, il pointe du doigt une porte de bois gravée d'un dragon aux ailes d'aigles.

« Ne prenez pas mon âme ! » supplie-t-il.

Je grogne. D'une main, je projette le gamin, l'envoyant faire un vol plané à travers l'écurie pour atterrir dans les bottes de foin. L'instant d'après la porte de bois claque derrière moi et je me retrouve dans un long couloir encombré de selles, de fers – à – cheval, d'armes et d'équipements divers. Je le traverse comme un éclair, spectre d'or poussé par un vent de vengeance.

Suit un escalier. Mes pas résonnent sur ses marches alors que je les gravis quatre à quatre. Rien ne m'y arrête, rien ne vient, même si j'entends dehors le glas qui jadis annonçait notre reniement et notre mise à mort. Il retentit, encore et encore, sur un rythme paniqué et de détresse.

J'aime ça.

Les murs intérieurs du Trône d'orage sont étranges : faits de pierre bleue, lisse, comme si l'endroit avait été taillé dans un seul rocher. Quelques lampes à huiles éteintes sont censées éclairer les lieux qui autrement seraient plongés dans l'obscurité sans la lumière de mon anima.

J'arrive au sommet de l'escalier qui donne sur un croisement de couloir, et tombe sur deux serviteurs, deux hommes d'une quarantaine d'années, l'un brun, l'autre roux. Lorsqu'ils m'aperçoivent, ils poussent des hurlements dans un dialecte que j'ignore. Je suis moi-même si surpris que je les laisse stupidement filer. De dépit, je crache par terre et prend le couloir de droite, me fiant à mon sens de l'orientation.

Après cinq minutes, je maudis ce dernier. L'endroit est un véritable labyrinthe de de couloirs et de pièces, admirablement chauffé et entretenu, et visiblement bâti pour perdre rapidement toute personne ignorant la configuration des lieux, un véritable petit monde parallèle au sein même du Trône d'Orage. Les rares domestiques que je croise encore, c'est-à-dire trois, me fuient en hurlant avant même de me voir, prévenus de loin par la lumière d'aurore qui m'annonce, sauf un pauvre petit vieux, qui me tombe dessus par hasard, si effrayé qu'il meurt de peur, la main crispée sur sa poitrine.

Dans les murs, j'entends le chaos que cause mon arrivée au sein du Trône d'Orage : des gens courent, hurlent de peur ou des ordres, et tout ce bruit transpire et résonne de façon sourde et étouffée dans les couloirs, comme le prélude à un cataclysme.

Finalement, c'est mon flair de paysan, de crève-la-faim endurci qui me remet dans le bon chemin lorsque des odeurs de nourriture viennent caresser mes narines : je les suis comme un loup affamé et j'aboutis dans une salle à manger, jouxtant une cuisine, au milieu de laquelle, se tient sur une bonne vieille table en bois, trône d'un poulet rôti encore chaud, entouré de légumes et de petites patates fumantes, siégeant comme d'éphémères bijoux comestibles abandonnés à ma rapacité.

Sans m'arrêter, j'arrache au passage une cuisse de poulet, prend quelques patates et des légumes de l'autre et je m'engouffre dans la cuisine, espérant trouver un accès aux quartiers du Seigneurs. La cuisine est somptueusement équipée, je la balaie du regard lorsque tout à coup, mon pied glisse, comme si j'avais mis le pied sur de la glace et la chute m'entraîne à l'intérieur de la pièce. Je tente de me remettre debout, en vain, je suis aussi ridicule qu'un chien sur un lac gelé. Je me rends soudain compte de l'odeur qui règne dans la pièce : toute la pièce, mobilier compris, est tartinée d'huile !

Je jure. Derrière la porte de l'autre côté de la cuisine, j'entends quelques rires nerveux. Dans l'encadrement de celle derrière moi, je vois trois silhouettes apparaître, armées d'arcs. Des gardes, deux jeunes et un vieux, aux regards terrifiés et haineux.

- Retourne en enfer, saleté ! dit le vieux.

Ils me tirent comme un lapin. Je me redresse une fraction de seconde, juste à temps pour bloquer deux flèches d'un coup de poing, l'un des gardes est trop nerveux et tire à côté. Ils réarment en un éclair, mais le temps de ce faire, je ranime l'armure de pouvoir. La seconde volée m'atteint toute entière, mais ricoche sans me causer plus de dégâts qu'autant de piqûres de moustiques.

Les impacts, néanmoins, me renversent à terre. Cette huile est tout simplement trop glissante pour être normale, et je commence à soupçonner la sorcellerie.

Ils envoient une nouvelle volée, en vain.

- Ca va durer encore longtemps ? leurs crie-je.

Les deux jeunes soldats sont terrifiés, le vieux crache par terre.

- Faites le cramer ! rugit-il.

Mes yeux s'écarquillent. Il comprend intuitivement mes pensées et sourit avant de fermer la porte. Mon armure de pouvoir me protège des impacts mais pas forcément de l'étouffement, et si le feu ne vient pas à bout de moi, la chaleur et l'asphyxie termineront peut-être le boulot.

De l'autre côté de la pièce, l'autre porte s'ouvre et on jette des torches et des clameurs résonnent avec une ferveur enragée presque religieuse.

« Brûle ! »

L'huile prend feu à la vitesse de l'éclair, et je me retrouve suant, étouffant au milieu des flammes. Je suis tant recouvert d'huile que je me transforme en torche, et si le feu rougit à peine ma peau, sa morsure est douloureuse, brûlante et sans fin.

Je tousse, je brûle, je crie de rage et de douleur, mon pouvoir se retourne contre moi, transforme cet instant en une agonie sans fin, et j'en suis à me demander ce qui me tuera le premier, le feu ou le manque d'air, lorsque je m'aperçois que l'huile, à force de se consumer, perd de sa capacité de glissement.

Sans réfléchir, je me redresse et bondit à une vitesse démentielle vers la porte du fond libérant tout le pouvoir possible dans une explosion de lumière humiliant celle de mon petit enfer personnel.

C'est une porte de bois en chêne, épaisse de dix bon centimètre et renforcée d'une armature métallique : lorsque je libère le pouvoir à l'impact, elle explose comme du verre, projetant un millier d'échardes de bois et d'acier sur les gardes qui attendent ma mort dans le couloir.

L'un d'eux se tenait directement derrière la porte, l'oreille collée au bois, à l'affût, ses restes sanglants arrosent ses camarades, les autres sont projetés par l'onde de choc au sol. Je me roule par terre à l'atterrissage, me débarrasse précipitamment de mes loques en feu, faisant vaguement attention aux gardes qui se redressent et s'enfuient, certains en hurlant.

Seul l'un d'entre eux tente de me tuer à coup de hache. J'arrête la course de la hache en saisissant le tranchant à pleine main tendit que j'arrache vivement les derniers lambeaux de vêtements de l'autre.

Je le repousse d'un geste, il percute le mur si mal qu'il s'y étourdit tout seul comme un grand.

Un autre se roule par terre en hurlant comme un fou, étreignant son visage d'où dégouline un flot de sang. Par réflexe, je m'approche de lui pour vérifier sa blessure : un long morceau d'acier effilé de l'armature est venu se ficher dans son œil.

A voir comment le sang coule, je ne lui donne que peu de chance. Sans savoir trop pourquoi, j'essaie quand même et arrache le bout de métal, mal lui en prend. Le sang jaillit brutalement comme un geyser, il hurle une dernière fois et meurt.

Je soupire.

Dans mon dos, l'étourdi se redresse lentement, tente de s'éclipser, mais on n'est pas très discret lorsqu'on porte une cotte de maille et qu'on rase les murs. Je ne me retourne pas, ma voix s'élève au-dessus du grondement de l'incendie, ferme et glacée.

- Plus un pas.

Je me retourne vers lui, mon anima l'aveugle et il lève les mains autant pour se protéger de la lumière et de moi que pour se rendre. Visiblement courageux, il trouve la force d'ouvrir la

bouche pour faire autre chose que hurler.

- Que...que voulez-vous ?

Je suis à nouveau nu comme un ver. Je me demande comment font la Princesse Bleue et son père.

- Tes vêtements pour commencer, dis-je, et le Temple du dragon pour finir.

Je grimpe des escaliers sans fin.

Je parcours des couloirs luxueux, tout de marbre blanc étrangement lumineux, jalonnés d'alcôves qu'habitent des statues de bronzes représentant des hommes, des femmes, ainsi que d'autres choses plus étranges, agrémenté, de jade bleu, le tout saturé d'essence, de pouvoir qui converge vers le cœur du Trône d'orage.

A chaque pas, la chose qui me dévore les tripes s'anime, hurle silencieusement comme un fauve étrange, lorsque je contemple le luxe de cette habitation, et que je pense aux vies misérables, emplies d'amertumes et de vicissitudes que nous avons menées ma famille, mon village et moi. D'autres questions surgissent dans mon esprit comme à chaque coin de couloir, des questions sans réponses que j'étouffe et réprime pour garder l'esprit clair, concentré sur le danger, la tempête d'un genre différent que le Seigneur des Hauts Vents s'apprête à déchaîner sur moi.

Une tempête de lames, de sang et de fureur.

Je peux toujours entendre le vacarme, grondant par-dessus le bruit net de mes pas dans le Trône d'Orage, des cris de guerre dans la langue du nord, dans la langue de la plaine et celle des rivières. Des ordres sont aboyés par dessus le vacarme des armes et des armures que l'on prépare, des portes claquent avec rage et précipitation, d'autres pas résonnent, couvrant le bruit du déluge qui tombe sur le trône, et tout cela converge vers moi.

Aucun des gardes mortels ne peut m'arrêter, ils ont déjà essayé. Peut-être un nouveau piège peut-il réussir, mais rien n'est moins sûr, il leur faudra du temps pour le préparer, et je suis déjà dans l'enceinte principale. Non, tout cela n'a que pour seul but de me ralentir, de m'épuiser. Après, peut-être, le Seigneur des Hauts Vents viendra seulement m'achever.

Mais je ne compte pas jouer selon ses règles.

Mon regard parcourt le croisement baigné de lumière devant moi : luxe, jade et le pouvoir, invisible, saturant les lieux, mais enfermé dans le jade, aussi inaccessible pour moi que le soleil et la lune. J'entends le grondement des gardes qui s'approchent dans le couloir, se dirigent vers moi.

Je lève la tête et je le vois.

A travers la grande baie vitrée qui orne le plafond, au centre du croisement, la lumière du soleil, pâle, filtrée à travers les nuages gris et lourd s'amassant au-dessus de la forteresse. J'aperçois un mécanisme sur la vitre, et un sourire sauvage traverse mon visage.

Je bondis, m'accroche d'une main au rebord intérieur de la baie vitrée et de l'autre, ouvre la fenêtre géante. Le pouvoir court toujours dans mon corps et je dois faire très attention pour ne pas démolir la vitre malgré moi tandis que les bruits de pas se rapprochent rapidement.

Je passe et referme la baie.

Je me retrouve sur l'allée extérieure de l'aile du donjon central. Deux gardes ahuris, en haubert et armés de haches m'observent avec de grands yeux. L'un d'eux ouvre la bouche, mais il n'a pas le temps de faire beaucoup plus. Le pouvoir coule dans mes veines et leur sang peu après.

J'embrasse le décor d'un regard et j'ai le souffle coupé : je ne suis jamais monté sur un bâtiment d'une telle hauteur. Le panorama a quelque chose de la fin du monde : les abords directs du Trône d'Orage fument encore de l'averse d'éclairs ; l'air est vif, comme pris d'une sourde colère, saturé d'électricité ; le vent souffle si fort qu'il m'assourdit presque : un baiser, une caresse, de sa part après ce que m'a fait subir le Seigneur du Trône d'Orage.

A l'horizon, la plaine a changé de couleur, les étendues vertes et or des pâturages de l'été sont devenues de mornes et sombres étendues brunes de terre retournée, plongées dans l'obscurité de lourds nuages parcourus d'éclairs qui s'abattent au loin sur la plaine, sauf dans la direction d'ou je suis arrivé. Là, il n'y a plus de plaine, seulement une suite de collines, de vallées désertiques sur lesquelles planent encore de lourds nuages de poussière brune, emmenée par le vent.

« Qu'ai-je accomplis là ? »

Mes pensées se perdent dans le hurlement des vents et je reviens au présent. Je ne prends pas la porte de la terrasse, certainement gardée Je saute sur le mur du bâtiment principal, m'accroche du bout des doigts de toutes mes forces, et je commence à grimper tel un insecte vers le temple du dragon situé au sommet.

Je suis encore nimbé de lumière, aucune surprise ne m'étreint lorsque les cris des gardes s'échappent dans les airs, tentant de couvrir le bruit du vent, le bruit du glas qui résonne toujours. Ils décochent quelques flèches, mais elles n'arrivent même pas jusqu'à moi : les vents dévient les traits qui s'écrasent non loin.

Je grogne. Pas le temps de préparer mon entrée.

Arrivé à deux mètres de la grande fenêtre du sommet, je me suspends par le bout des doigts sur un renforcement infime dans le mur et m'élançe. Je traverse la fenêtre dans un fracas de fin du monde. J'atterris devant la fenêtre. Au milieu de la grande salle ornementée d'inscriptions en langue ancienne, trône la statue d'un dragon de jade bleu, elle est entourée de cinq soldat armés de pied en cap, derrière eux, se tient un homme masqué, protégé d'une armure d'acier immaculée réfléchissante comme un miroir, les épaules couvertes d'une cape noire, aux longs cheveux tombant en une cascade de blancheur neigeuse dans son dos, et son regard, bleu et glacé comme la mort se fixe sur moi avant d'exploser dans une frénésie d'éclair.

Enfin.

Le Seigneur des Hauts Vents.

CC

La surprise joue, mais pas autant que j'espérais.

J'atterris dans la salle dans une pluie de lumière solaire et de flocons de verre scintillant. Les gardes restent interdits. Je me réceptionne, un genou à terre. Je jure dans ma barbe, j'aurais voulu l'attaquer de suite au lieu de lui laisser le temps de se remettre de sa surprise.

Je n'ai même pas le temps de me redresser.

Ses yeux deviennent une des tigres de foudres, qui courent et bondissent sur ses avants bras tendu vers moi, se précipitant sur moi dans un craquement assourdissant. J'envoie le pouvoir dans mon corps, à la rencontre de leurs crocs et de leurs griffes. Impact. L'univers devient blanc et lumineux, empli d'une odeur étrange. Tout le bâtiment semble vibrer sous le choc lorsque je suis projeté contre le mur. La sensation de douleur est sourde, lointaine, j'encaisse le coup sans broncher. Je retombe sur le sol en avant, tel un animal, des étincelles parcourant encore mon corps, et je retrouve tout l'arsenal de gestes meurtriers renfermés par le pouvoir.

C'est une bonne chose.

Les gardes se remettent de leurs surprises. Ils forment un mur d'acier et de chair entre lui et moi. L'un des gardes crie un ordre en langue du nord, je le repère par réflexe et le met soudainement en tête de liste des gens à tuer. Le Seigneur des Hauts Vents ne profère pas un mot, à peine pose-t-il ses mains sur les épaules de deux de ces hommes.

Je hausse un sourcil, et soudain, me souviens de la Princesse Bleue, de sa main et de la force qu'elle m'a transmise par ce geste.

Je dois faire vit et fort.

L'instant d'après, le monde entier autour de moi devient flou lorsque je me rue sur le mur de

défenseurs. J'atteints l'un d'eux, mon poing pulvérise son bouclier, transperce son armure dans une gerbe d'étincelles, ses os craquent et cèdent à leur tour et il s'effondre presque aussitôt, transpercé de part en part.

L'ennui, c'est qu'ils font vite et fort eux aussi.

Ils manœuvrent autour de moi, leurs armes dansent et les coups pleuvent. Ils m'assaillent avec la ruse et la férocité d'une meute de loup. Ils prennent ma garde en défaut, et le tranchant de leurs lames vient lacérer mes côtes à deux reprises. Je serre les dents lorsque la douleur me traverse en deux éclairs rougeoyants.

Mauvais.

Ils sont capables de me blesser.

Le Père de la princesse bleu recule avec la grâce des vents dont il est le maître, et un scintillement métallique et effilé s'échappe de sa main vers moi dans un sifflement. Je tends la main pour tenter de le dévier, en vain. Le coup m'atteint à l'épaule, y trace un sillon écarlate et vient se planter dans l'un des piliers de jade derrière moi.

Le rire du Seigneur des Hauts Vents est une chose claire et froide comme un matin d'hiver, il retentit triomphalement.

Je rugis et le pouvoir avec moi dans une explosion de lumière. Je fonds sur le chef des gardes, mon coude rencontre une glotte qui se brise dans un bruit sec et étranglé. Je déploie le bras et mon poing vient percuter le garde suivant. Malgré ses quarante kilos de métal, il s'envole pour aller s'écraser l'échine contre un mur. Mon mouvement s'achève lorsque mon poing happe la mâchoire du dernier et le colle contre un autre pilier où je disloque son crâne, déchaussent ses dents, et déchire sa chair d'un seul geste. Il s'effondre en s'étouffant dans son sang. J'entends le renâchement d'un aurochs tout prêt de moi, et je vois le taureau ailé se refléter dans les yeux emplis de terreur du dernier garde, juste avant qu'il ne s'enfuie en hurlant.

Je reste seul au milieu du carnage.

Mes yeux se portent sur le Seigneur des Hauts Vents.

- Et maintenant..., dis-je.

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase, l'instant d'après, l'anima du Sang-dragon explose dans une fureur de vent polaire, de cristaux de neige glace et de lumière d'azur. Un millier de shrapnels de glace fusent vers moi dans une explosion de lumière blanche, instinctivement, je pare l'essentiel du coup d'un geste vif et ample de la main, qui crée une onde de choc, bref mur d'air invisible devant moi sur lequel viennent s'écraser l'averses de glaces, et je le charge.

En pure perte.

C'est comme essayer d'attraper un moustique. Mes mains tente de se refermer sur lui et il esquive d'un pas de danse, bondit, dépasse la porte et sort de la pièce, parcourant une vingtaine de mètre d'un seul bond, glissant dans l'air.

Sans élan.

Il atterrit avec la grâce d'une feuille fauchée de sa branche par l'automne. Je fais à peine un pas vers lui et ses bras disparaissent lorsqu'ils m'envoient un essaim de dagues qui sifflent dans l'air. Je les dévie les une après les autres, et je bondis vers lui.

J'arrive à peine sur lui qu'il me noie sous une vague d'éclairs jaillie de ses yeux. La brûlure est fulgurante, le choc violent, je suis jeté à terre.

Le temps de me redresser, les dagues animées d'une vie propre fondent à nouveau sur moi. Je roule à terre pour les éviter, elles ricochent sur le sol, en direction du plafond... et reviennent à nouveau à l'attaque à l'unisson avec une vague d'éclairs.

Le reste du combat est un tourbillon au sein duquel je me sens impuissant. Je bondis, je cours, je pare, j'encaisse, je survise, mais je n'arrive même pas à le rejoindre tandis qu'il fait pleuvoir une pluie de mort sur moi et qu'il m'entraîne à travers tout l'étage. Lorsque je frappe, mes poings crispés creusent des trous dans les murs, pulvérisent des piliers, soulèvent des vagues de poussières et répandent des ondes de choc, mais le Seigneur des Hauts vents m'est aussi inaccessible que l'azur bleu du ciel.

Lui aussi manque sa cible, mais moins souvent que moi, ses dagues ont la puissance de la foudre, et sa foudre, une puissance au delà des mots.

Et tous les coups lui sont permis. Ses dagues virevoltent comme un essaim meurtrier autour de moi, passe à travers les espaces des portes, m'attaquent des quatre directions à la fois. Lui-même apparaît et disparaît comme un feu follet dans au cœur de la nuit.

En plein milieu du combat, une escouade de gardes surgit pour m'assaillir, comme une meute de chien de chasse pour la curée, convaincus de pouvoir avoir ma peau. Je me défoule sur eux. Les moins chanceux retapissent les murs, les autres s'enfuient, ventre à terre. Victoire sans objet, car la seconde d'après, le Seigneur des Hauts Vents revient à la charge, accompagné de ses foutues dagues infernales, de sa foudre et sa glace.

Je pousse un cri de rage dont l'écho est sans fin.

Il attaque si vite que je perds le fil du combat, apparaissant et disparaissant, je donne des coups au hasard, je ne le vois plus, ma réserve de pouvoir s'étirole...

Je suis perdu.

Soudain, quelque chose percute ma colonne vertébrale, la cisaille presque, mes jambes se dérobent sous moi et je me retrouve étendu par terre.

Un rire calme et glacé qui résonne au milieu des ruines. Je tente de reprendre mon souffle, de me concentrer, de respirer.

- Tu aurais dû partir... ricane-t-il.

Des bruits de pas qui glissent rapidement sur le sol atteignent mes oreilles, un autre bruit plus meurtrier suit. Je me raccroche au pouvoir comme un enfant à sa mère et ferme les yeux. Deux morsures de serpents viennent se faire sentir, mais je suis indemne.

Quelque chose me taille le dos, je n'arrive pas à savoir quoi. Ma main s'aventure dans mon dos, et mes doigts rencontrent une dague enfoncée jusqu'à la garde dans mon dos. La sueur froide s'y met à ruisseler avec le sang.

Je regarde autour de moi rapidement, l'air bouge tout près de moi. Je lui expédie un pied accompagné d'un torrent de pouvoir. La puissance du coup soulève toute la poussière des lieux. En vain. Puis l'acier vient mordre dans mon ventre et la souffrance explose rageusement.

Je hurle de rage.

- C'est fini, dit-il. Je t'ai laissé une chance, tu aurais pu partir, mais tu n'en as fait qu'à ta tête. C'est le destin, j'imagine.

Sa voix est froide, glacée. Je sue à grosses gouttes. Je sens la mort s'approcher près de moi, soulever des brises trompeuses pour m'égarer.

Patience...

La mort vient bien assez tôt.

- Pourquoi as-tu détruis mon village ? Pourquoi ?

Je sanglote malgré moi.

- Tu t'es vengé, tu as pris ma fille, le reste ne te concerne pas, et tu ne le sauras jamais.

Le coup, emplis d'essence, de pouvoir, s'abat sur moi.

Je ne pare pas le coup. Je rassemble tout ce qui me reste d'énergie mystique, et le pouvoir du soleil emplis mon corps comme une explosion aveuglante, et le coup rebondit sur ma poitrine.

Maintenant !

Ma main jaillit comme un cobra, j'attrape son mollet, et lui brise la jambe d'un geste, il gémit autant de douleur que de terreur, et tente de s'échapper en rampant. Il me glisse presque entre les doigts, vif comme un poisson, mais je ne le lâche pas.

La rage au ventre, ruisselant de sang, je lui grimpe dessus. Ma voix est un grognement de bête.

- Pourquoi ?

Je frappe, son masque se brise, le sol s'affaisse sous nous. Le Seigneur des Hauts Vents est un homme dans la quarantaine, beau, le regard bleu et glacé, la peau pâle, le visage orné d'un bouc, maintenant ensanglanté. Il ouvre la bouche, pour parler crois-je. Il me crache au visage, je

sens le pouvoir et j'évite le coup. J'entends la dent siffler derrière moi et s'écraser dans le plafond.

Je frappe à nouveau son visage, écrase son nez qui ruisselle aussitôt.

- Pourquoi ?

Il ri. Je sens des larmes me monter aux yeux.

Je frappe à nouveau. Je crie. Son visage est dévasté, un de ses yeux explose sous l'impact.

- Pourquoi ?

Il lâche un râle de douleur. Je crois l'entendre dire « stop » ou « arrête. » d'une voix emplie de pouvoir, de douleur et de sang. Je l'ignore. Je pleure comme un enfant.

- DIS MOI POURQUOI ?

Il ne dit rien, il sourit, vaguement.

Je veux croire que ma vie à un sens.

Je veux croire que je ne suis pas fou.

Je veux croire que je ne suis pas un monstre.

Je veux croire qu'il y a une justice dans ce monde.

Je veux croire que je peux forger mon propre destin.

Je veux croire que ma famille n'est pas morte en vain.

Je frappe, je frappe à nouveau, encore et encore, jusqu'à ce que le sol cède et les restes de son visage aussi.

Je bascule, le choc de l'atterrissage est lointain, abstrait, pas fatal en tout cas. Je me suis vengé, et maintenant que me reste-t-il ?

Je me sens vide, froid.

Je suis seul.

Je reprends conscience.

Mes yeux sont fixés sur le cadavre du Seigneur des Hauts Vents, il n'a plus réellement de tête. Mes yeux se posent sur mes mains, couvertes de sang jusqu'aux coudes. Je reprends conscience, je sors lentement de ma léthargie mais je ne suis pas sûr que la même personne habite mon corps. Tout me paraît faux, irréel. Le monde ne semble qu'une grande description faite par un conteur que je ne peux pas apercevoir. Puis je perçois quelque chose.

Du mouvement.

Du bruit.

Des gens bougent autour de moi, des femmes. Certaines gémissent, d'autres hurlent. Les murs blancs et or autour de moi ressemblent à ceux d'un palais de plaisir. Des coussins, d'énormes monceaux de pierres jonchent le sol, des rideaux de perles ornent les entrées, tandis qu'au-dessus de moi, je peux voir la blessure béante que mes coups ont laissée dans le plafond.

Ma vieille amie la douleur me sort de mon abrutissement lorsque la dague plantée dans mon dos se rappelle à moi. Je me redresse, saisis la lame par la poignée, la sors dans une explosion de douleur et la jette au loin. Je perçois avec indifférence mon sang s'écouler de ma plaie à flot dans mon dos pendant un cours instant. La douleur et le manque de sang obscurcissent ma vue et la lumière semble fluctuer, tantôt aveuglante, tantôt infime. Je vacille, me laisse tomber sur un coussin tout proche et j'attends la mort.

Elle ne vient pas.

La seule chose qui s'approche de moi, ce sont ces quelques silhouettes de femmes, vêtues de parures magnifiques et légères, les courtisanes du Seigneur des Hauts Vents sans doute, qui

traînent une jeune femme vaguement familière. L'une d'elle chuchote à cette dernière : « Tu le connais, toi, il est de ton village. », mais les mots semblent me parvenir de l'autre côté du monde et je reste assis au milieu des coussins et des monceaux de roche.

Finalement, les femmes jettent leur captive à mes pieds. Elle m'est familière : ces cheveux bruns... ces yeux bleus... ce regard concentré sur une chose hors de portée de tout...

« Vous l'avez tué... par les dieux, vous l'avez tué » répète-t-elle.

Cette voix, chargée de tristesse et de mystère me percute, me ramène au monde. Je la connais.

Brume !

Des femmes la poussent vers moi. Je ne perçois même pas son regard terrorisé lorsque je tends la main vers elle comme un enfant. Je ris et je pleure en même temps, j'en oublie la douleur et la prend dans mes bras, la serre contre moi, elle gémit de douleur et de peur :

« Pitié ! »

Je murmure, heureux, incrédule.

- Tu es vivante ! Par tous les dieux ! »

« Pitié, Seigneur du soleil ! »

Elle a peur et comment pourrait-il en être autrement ? : Je suis nimbé de sang et de lumière, le cadavre d'un demi-dieu à mes pieds. Je tente de la calmer, mais je suis trop heureux de la voir en vie, de voir que je n'ai pas juste répandu la mort tout autour de moi.

- Je pensais qu'ils étaient tous morts ! Qu'aucun autre habitant du village, n'avait survécu, et tu es là ! Merci !

Mais elle ne m'écoute pas, sa voix est une rivière sans fin de supplication.

- Il l'avait vu ! Il avait vu que tu causerais sa mort. C'est pour ça qu'il a détruit le village ! Je devais lui dire que tu serais choisi par le soleil ! Je t'en supplie, épargne-moi ! »

Je souris, passe une main dans ses cheveux. Elle est vêtue d'une robe de courtisane, légère, de satin, évanescence et parfumée. Je souris, la jeune fille est sur le point de me briser le cœur par sa beauté.

- Tout va bien, dis-je de ma voix la plus rassurante, c'est fini. C'est pour ça qu'il a détruit le village, il avait vu sa mort...

Le destin... d'abord, je pense au tour de cochon qu'il nous a tous joué, mais Brume tombe à genoux, et m'assène la vérité.

Je ne comprends pas tout de suite ce qu'elle dit, puis la vérité s'élève dans la salle comme dans mon esprit, comme une nuit noire issue de sa bouche, recouvrant mes pensées, me plongeant dans une obscurité intérieure assourdissante.

Je n'écoute plus.

Je me retourne, la bile me monte à la bouche. Une nausée sèche me donne envie de vomir, la tête me tourne, puis tout deviens froid, le monde entier, et moi.

Je me retourne vers elle, la redresse.

Ses yeux s'agrandissent de terreur tandis que les autres femmes autour d'elle s'agenouillent devant nous. La voix de Brume s'étrangle. Il ne me reste plus que quelques questions à lui poser.

- Tu savais pour le village ?

- Non, je ne savais pas... Il ne m'a rien dit, tout ce que j'ai vu, entendu, c'est la tempête...

Je ne réfléchis pas réellement, c'est une chose aiguës, plus douloureuse que toutes les blessures qui recouvrent mon corps, qui m'a poussé jusqu'ici.

- Tu sais où il est ?

Elle se redresse, hoche la tête. Je regarde le gâchis autour de moi : le lupanar en ruine dans lequel j'ai atterri, les femmes terrorisées, le vent soufflant à travers les murs et le pouvoir du lieu, brisé comme l'aile d'un oiseau. Je secoue la tête, saisis le corps du Seigneur des hauts-vents.

- Nous partons, dis-je.

Je franchis les portes du harem en titubant, laissant dans mon sillage des flaques de sang. De l'autre côté, dans le couloir situé au pied de l'escalier, des soldats m'attendent, armés et nombreux. Ils reculent rapidement devant moi lorsque je jette le corps de leur maître Seigneur des Hauts Vents à leurs pieds. Certains s'agenouillent, d'autres pleurent, la plupart restent stupéfaits, silencieux.

Ils s'écartent sur notre passage.

Nous prenons deux chevaux dans les écuries. Lorsque nous sortons, la populace de tout ceux qui ne nous ont pas fuit nous suit. Je me retourne vers eux et je domine le hurlement des vents d'une voix forte :

- Je n'étais venu que pour votre maître ! Vous avez vu ce qui est arrivé à ceux qui se sont interposés. La Princesse Bleue viendra bientôt, elle prendra sa place ! En attendant, veillez sur ce lieu, mais faites souffrir qui que ce soit, tuer qui que ce soit, et cette fois, je reviendrais pour *vous* !

Je ne compte pas revenir dans cet endroit maudit. Je veux l'oublier. Mais il y a des gens et lorsque la Princesse Bleue reviendra, j'aimerais qu'elle retrouve un endroit qui possède encore un peu de décence.

Puis sans un mot, je tourne bride. Brume me suit et personne ne nous arrête.

Les chevaux hennissent, ont du mal à respirer au milieu de la purée de pois brunâtre.

Nous chevauchons depuis deux semaines, et depuis une dizaine de jour, l'air est à peine respirable, saturé de poussière. Brume est resté muette depuis notre départ. Elle ne croise jamais mon regard, je ne lui parle qu'en cas d'absolue nécessité. Nous sommes tous deux couverts de terre. Je guéris, alors que j'aurais du mourir vidé de mon sang ou rongé par la gangrène ou quelque autre infection, mais aucun de ses maux ne m'atteint, et mes plaies guérissent à une allure qui m'effraie autant que Brume.

Nous ne croisons personne.

Nous arrivons devant le repaire de Regard Vif, il est allé se cacher dans les collines grises, la frontière septentrionale de la nation du vent. D'immenses cailloux en fait, fait de pierre ponce. Je n'ai jamais pensé les voir, et aujourd'hui, les circonstances sont plus incroyables et sombres que je ne l'aurais jamais imaginé.

Je m'arrête. Les gigantesques collines nous dominent et nous plongent dans l'ombre. Les anciens, Flocons Amer et Pigeon Fou, disaient que lorsque le Beau Peuple a envahi le monde, les collines ont été submergées il y a longtemps par l'océan du chaos, qu'elles avaient changées sous son influence et étaient devenues d'immenses os vivants, et que lorsque le chaos se retirât devant le pouvoir de l'impératrice écarlate, les os moururent, et se fossilisèrent en ces énormes collines de roches.

- Il est ici ?

Elle hoche la tête.

- Dans la grotte de pierre bleue.

Elle pointe du doigt une caverne. Quelques objets brillent, cloués autour de l'entrée : le gri-gri de fer froid du Shaman. Je descends de cheval et commence à grimper le long de la pente trop abrupte pour lui. Brume me suit tant bien que mal.

Près de la grotte, je perçois une odeur de nourriture, de viande et de légume bouillis. J'en salive presque.

J'entre prudemment. Violenter le sanctuaire d'un Shaman est un tabou, mais j'en ai tellement violé depuis ces derniers temps que je m'en rappelle uniquement lorsque je suis à l'intérieur et qu'une ombre se précipite sur moi en hurlant, brandissant une épée de fer froid.

Regard Vif.

Je n'ai même pas besoin du pouvoir. Je saisis le poignet de son bras d'arme et bloque son coup. Je lui envoie un coup de genou dans le foie et le repousse violemment contre le mur garni de gravures. Il tombe, recule, tente de reprendre son souffle. Pendant ce temps, je repère dans l'abri le bouillon qui mijote. Je prends le bol, me sert et mange tandis que le Shaman récupère.

Il parvient à reprendre son souffle, mais pas son courage.

- Ne m'approche pas ! hurle-t-il. Ne m'approche pas !

Mais je m'approche et je le saisis par le cou et le plaque contre le mur. Il crie tant que je suis forcé de rugir pour le faire taire.

- Tu sais pourquoi je suis là ?

- Tu es là pour me tuer ! Tu es l'Anathème ! L'Exalté Solaire ! Je ne veux pas mourir ! Je ne veux pas mourir !

- Ah non ? Ma femme et mon fils non plus, Bœuf a grillé comme une sardine sur le feu, il a choisis son destin pour me sauver, moi et ceux du village. Toi, tu as vu ton destin, hein ? Et tu as choisi de sacrifier les autres pour sauver tes fesses, et tous tes efforts ont échoués : Le soleil m'a élu, j'ai tué le Héraut, j'ai tué le Seigneur des Hauts Vents, j'ai détruit le Seigneur de la faille...

Ses yeux s'agrandissent de terreur.

Je continue.

Brume entre dans la caverne, ne dit rien et observe.

- Tu ne sais pas ce que c'est ! pleurniche-t-il. Je l'ai vu dans la fumée montant vers le soleil ! L'un des membres du village serait élu par le soleil, l'un des membres du village me tuerait !

- Pourquoi ? Pourquoi as tu fais ça ?

- Parce que je voulais prendre mon destin en main ! Je ne voulais pas mourir, je voulais une autre vie ! Shaman, tu parles ! : Toujours seul, toujours en dehors du village, peut-être pour vous aider à éloigner les morts, ah ça oui ! Et pareil pour le Beau Peuple, mais à part ça, rien ! Les légendes disent que les élus du soleil et ceux des dragons sont ennemis, alors j'ai prévenu le Seigneur des Hauts Vents grâce à Brume, mais le destin... c'est injuste ! Le destin, répète-t-il, le destin...

J'éclate de rire.

Je frappe, mon poing s'abat sur la pierre au dessus de sa tête. La pierre lui dégringole dessus, il hurle.

- La ferme !

Il se tait.

- Tu as de la chance, shaman. J'en ai assez de tuer, j'en ai assez du destin, des prophéties et de la mort. Je ne suis pas le prisonnier du destin, je ne lui obéis pas, je suis mon seul maître ! Mais tu as tué ma famille, notre village et tu ne vas pas t'en tirer comme ça ! Tu te souviens de la justice du village ?

La justice du village est humide, douloureuse, brutale. Il hurle lorsque je frappe, lorsque je lui crève l'œil gauche, lorsque je lui arrache le bras et la jambe gauche à main nue, et je me débrouille pour le tenir en vie.

- Si tu survivs dans cet état dans la plaine du vent, tu auras mérité le droit de vivre, dis-je tandis qu'il gémit de douleur, sinon, les morts seront toujours là pour toi.

Je sors, me laisse glisser jusqu'en bas pour rejoindre mon cheval qui piaffe d'impatience, prêt à repartir. Je remonte sur le cheval et observe l'horizon.

Je ne l'ai pas tué.

Je suis libre.

Je forge mon destin.

Je lance un dernier regard vers la grotte et je vois Brume en sortir. Elle descend vers moi et s'approche. J'attends de voir ce qu'elle a à dire. Je ne dis rien. Je sens mon propre visage se fermer. Je reste silencieux. Son sourire est nerveux, triste, angoissé. Le vent est incisif, sec et brûlant, mais elle croise les bras comme pour se protéger du froid.

- J'ai peur...

- Il y a un cheval, de la nourriture, prend-les, dis-je. Tu es libre, mais je ne peux pas t'emmener là où je vais.

Elle fronce les sourcils.

- Pourquoi ?

- Tu savais lorsque je t'ai emmenée dans le Trône d'Orage, tu savais et tu n'as rien dit. Je te pardonne, mais je ne peux pas t'emmener.

Je joue des éperons, le cheval se met en route. Elle me suit à pied tant bien que mal.

- Mais, où vas-tu aller ?

Je ne la regarde pas.

- Plus au nord, dis-je, de l'autre côté du fleuve noir, dans le pays des morts, pour retrouver ma femme et mon fils.

- La terre des morts... tu ne pourras pas survivre là-bas, personne ne le peut ! Reste ici, avec moi, Là-bas, c'est le royaume de la mort !

Des larmes coulent sur ses joues maculées de poussière.

- J'essaierais quand même. Ma vie et ma mort m'appartiennent. Ce sont les feux qui m'aident à forger mon destin et qui me permettent de dire que je suis un homme libre. Mais il y a toujours un prix. Es-tu prête à en payer le prix ? Sinon, il te reste toujours Regard Vif.

Elle reste silencieuse. Je l'abandonne malgré son regard que je sens peser sur moi.

L'emmener dans le pays des morts est le pire service que je pourrais lui rendre et il s'est passé trop de chose pour que nous puissions partager la même route longtemps. Elle ne veut pas de la liberté, ni de la justice, elle veut juste être protégée. C'est quelque chose que je ne peux pas lui offrir là où je vais.

Vers midi, le vent tombe et la poussière avec lui. Je franchis les collines grises et du sommet de ces dernières, je perçois une odeur humide portée par les vents venus du fond des mers, là où ils vont et viennent à leur guise, libres du pouvoir du Seigneur des Hauts Vents et portés par leurs seules volontés.

Dans le ciel, le soleil brille, puissant, majestueux. J'ignore toujours pourquoi il m'a choisi, mais il m'a donné le pouvoir et je m'en servirai pour retrouver ceux que j'ai aimés. On dit qu'aucun homme ne peut vivre dans le pays des morts, mais on dit aussi que les morts marchent dans leurs ombres éternelles. Ma famille se trouve parmi eux et je ne leur ais pas encore tout dit.

Je suis libre, et si je peux me libérer du destin, il y a peut-être une justice dans ce monde, et si c'est le cas, alors, je retrouverai ceux que j'aime.